Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

La Table des Hiſtoires eſt à la fin de ce Volume.

LES
MILLE ET UNE NUIT,
CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇOIS

PAR M. GALLAND,

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME IV.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LES MILLE ET UNE NUIT.

CONTES ARABES.

HISTOIRE

De Noureddin & de la belle Perſienne.

LA Ville de Balſora fut long-tems la Capitale d'un Royaume tributaire des Califes. Le Roi qui le gouvernoit du tems du Calife Haroun Alraſchid s'appelloit Zinebi, & l'un & l'autre étoient couſins, fils de deux freres. Zinebi n'avoit pas jugé à-propos de confier l'adminiſtration de ſes Etats à un ſeul Viſir ; il en avoit choiſi deux, Khacan & Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral ; & ſe faiſoit un plaiſir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui en tout ce qui dépen-

doit de ſon pouvoir, ſans porter préjudice à la juſtice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit auſſi perſonne à la Cour de Balſora, ni dans la Ville, ni dans tout le Royaume, qui ne le reſpectât & ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre caractere; il étoit toûjours chagrin, & il rebutoit également tout le monde, ſans diſtinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de ſe faire un mérite des grandes richeſſes qu'il poſſédoit, il étoit d'une avarice achevée, juſqu'à ſe refuſer à lui-même les choſes néceſſaires. Perſonne ne pouvoit le ſouffrir, & jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïſſable, c'étoit la grande averſion qu'il avoit pour Khacan, & qu'en interprétant en mal tout le bien que faiſoit ce digne Miniſtre, il ne ceſſoit de lui rendre de mauvais offices auprès du Roi.

Un jour après le Conſeil, le Roi de Balſora ſe délaſſoit l'eſprit, & s'entretenoit avec ces deux Viſirs & pluſieurs autres Membres du Conſeil. La converſation tomba ſur les femmes eſclaves que l'on achette, & que l'on tient parmi nous à-peu-près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il ſuffiſoit qu'une Eſclave que l'on achetoit fût belle & bien faite pour ſe conſoler des femmes que l'on eſt obligé de

prendre par alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toûjours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres ſoutenoient, & Khacan étoit de ce ſentiment, que la beauté & toutes les belles qualités du corps, n'étoient pas les ſeules choſes que l'on devoit rechercher dans une Eſclave, mais qu'il falloit qu'elles fuſſent accompagnées de beaucoup d'eſprit, de ſageſſe, de modeſtie, d'agrément, & s'il ſe pouvoit, de pluſieurs belles connoiſſances. La raiſon qu'ils en apportoient, eſt, diſoient-ils, que rien ne convient davantage à des perſonnes qui ont de grandes affaires à adminiſtrer, qu'après avoir paſſé toute la journée dans une occupation ſi pénible, de trouver en ſe retirant en leur particulier, une compagnie dont l'entretien étoit également utile, agréable, & divertiſſant. Car enfin, ajoûtoient-ils, c'eſt ne pas différer des bêtes que d'avoir une Eſclave pour la voir ſimplement, & contenter une paſſion que nous avons commune avec elles.

Le Roi ſe rangea du parti des derniers, & il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une Eſclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, & ſur toute choſe, qui fût très-ſçavante.

Saouy jaloux de l'honneur que le Roi fai-

ſoit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire : Sire, reprit-il, il ſera bien difficile de trouver une Eſclave auſſi accomplie que Votre Majeſté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, ſi elle ne lui coûte que dix mille pieces d'or. Saouy, repartit le Roi, vous trouvez apparemment que la ſomme eſt trop groſſe : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'eſt pas pour moi. En même tems le Roi ordonna à ſon grand Tréſorier, qui étoit préſent, d'envoyer les dix mille pieces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeller tous les Courtiers qui ſe mêloient de la vente des femmes & des filles Eſclaves, & les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une Eſclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les Courtiers, autant pour obliger le Viſir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs ſoins à en découvrir une ſelon qu'il la ſouhaitoit. Il ne ſe paſſoit guere de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toûjours quelque défaut.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au Palais du Roi, un Courtier ſe préſenta à l'étrier de ſon cheval avec grand empreſſement, & lui annonça qu'un Marchand de Perſe, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une Eſclave à vendre d'une

beauté achevée, au-deſſus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vûes. A l'égard de ſon eſprit & de ſes connoiſſances, ajoûta-t-il, le Marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux eſprits & de ſçavans au monde.

Khacan joyeux de cette nouvelle, qui lui faiſoit eſpérer d'avoir lieu de bien faire ſa cour, lui dit de lui amener l'Eſclave à ſon retour du Palais, & continua ſon chemin.

Le Courtier ne manqua pas de ſe trouver chez le Viſir à l'heure marquée; & Khacan trouva l'Eſclave belle, ſi fort au-delà de ſon attente, qu'il lui donna dès-lors le nom de belle Perſienne, comme il avoit infiniment d'eſprit, & qu'il étoit très-ſçavant, il eut bien-tôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre Eſclave qui la ſurpaſſât en aucune des qualités que le Roi demandoit. Il demanda au Courtier à quel prix le Marchand de Perſe l'avoit miſe.

Seigneur, répondit le Courtier, c'eſt un homme qui n'a qu'une parole : il proteſte qu'il ne peut la donner au dernier mot, à moins de dix mille pieces d'or. Il m'a même juré que ſans compter ſes ſoins, ſes peines, & le tems qu'il y a qu'il l'éleve, il a fait à-peu-près la même dépenſe pour elle, tant en Maîtres pour les exercices du corps, & pour l'inſtruire & lui former l'eſprit, qu'en

habits & en nourriture. Comme il la jugea digne d'un Roi, dès qu'il l'eut achetée dans ſa premiere enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes ſortes d'inſtrumens, elle chante, elle danſe, elle écrit mieux que les Ecrivains les plus habiles; elle fait des vers: il n'y a pas de Livre enfin qu'elle n'ait lûs. On n'a pas entendu dire que jamais Eſclave ait ſçu autant de choſes qu'elle en ſçait.

Le Viſir Khacan qui connoiſſoit le mérite de la belle Perſienne beaucoup mieux que le Courtier, qui n'en parloit que ſur ce que le Marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre tems. Il envoya chercher le Marchand par un de ſes gens, où le Courtier enſeigna qu'on le trouveroit.

Quand le Marchand de Perſe fut arrivé: ce n'eſt pas pour moi que je veux acheter votre Eſclave, lui dit le Viſir Khacan, c'eſt pour le Roi: mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis.

Seigneur, répondit le Marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire préſent à Sa Majeſté, s'il appartenoit à un Marchand comme moi d'en faire de cette conſéquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai débourſé pour la former & la rendre comme elle eſt. Ce que je puis

dire, c'eſt que Sa Majeſté aura fait une acquiſition dont elle ſera très-contente.

Le Viſir Khacan ne voulut pas marchander; il fit compter la ſomme au Marchand; & le Marchand avant de ſe retirer: Seigneur, dit-il au Viſir, puiſque l'Eſclave eſt deſtinée pour le Roi, vous voudrez bien que j'aye l'honneur de vous dire qu'elle eſt extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce ſoit une beauté qui n'a point de pareille, ce ſera néanmoins tout autre choſe, ſi vous la gardez chez vous ſeulement une quinzaine de jours, & que vous donniez un peu de vos ſoins pour la faire bien traiter. Ce tems-là paſſé, lorſque vous la préſenterez au Roi, elle vous fera un honneur & un mérite, dont j'eſpere que vous me ſçaurez quelque gré. Vous voyez même que le Soleil lui a un peu gâté le teint; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, & que vous l'aurez fait habiller de la maniere que vous le jugerez à-propos, elle ſera ſi fort changée que vous la trouverez infiniment plus belle.

Khacan prit le conſeil du Marchand en bonne part, & réſolut de le ſuivre. Il donna à la belle Perſienne un appartement en particulier près de celui de ſa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, & de la regarder comme une Dame qui appartenoit au Roi. Il la pria auſſi de lui faire faire plu-

ſieurs habits les plus magnifiques qu'il ſeroit poſſible, & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Perſienne : votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en-vous-même : c'eſt pour le Roi que je vous ai achetée ; & j'eſpere qu'il ſera beaucoup plus ſatisfait de vous poſſéder, que je ne le ſuis de m'être acquitté de la commiſſion dont il m'avoit chargé. Ainſi je ſuis bien-aiſe de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'eſprit, mais jeune, folâtre, & entreprenant ; & de vous bien garder de lui, lorſqu'il s'approchera de vous. La belle Perſienne le remercia de cet avis ; & après qu'elle l'eut bien aſſuré qu'elle en profiteroit, il ſe retira.

Noureddin, c'eſt ainſi que ſe nommoit le fils du Viſir Khacan, entroit librement dans l'appartement de ſa mere, avec qui il avoit coûtume de prendre ſes repas. Il étoit très-bien fait de ſa perſonne, jeune, agréable, & hardi ; & comme il avoit infiniment d'eſprit, & qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de perſuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle Perſienne ; & dès leur premiere entrevûe, quoiqu'il eût appris que ſon pere l'avoit achetée pour le Roi, & que ſon pere le lui eût déclaré lui-même, il ne ſe fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il ſe laiſſa entraîner par les charmes dont il fut frappé

pé d'abord ; & l'entretien qu'il eut avec elle, lui fit prendre la réſolution d'employer toute ſorte de moyens pour l'enlever au Roi.

De ſon côté la belle Perſienne trouva Noureddin très-aimable. Le Viſir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au Roi de Balſora. Je m'eſtimerois très-heureuſe, quand il ſe contenteroit de ne me donner qu'à ſon fils.

Noureddin fut très-aſſidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit ſi amoureux, de s'entretenir, de rire, & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que ſa mere ne l'y eût contraint. Mon fils, lui diſoit-elle, il n'eſt pas bien-ſéant à un jeune homme comme vous, de demeurer toûjours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, & travaillez à vous rendre digne de ſuccéder un jour à la dignité de votre pere.

Comme il y avoit long-tems que la belle Perſienne n'étoit allée au bain à cauſe du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou ſix jours après qu'elle eut été achetée, la femme du Viſir Khacan eut ſoin de faire chauffer exprès pour elle celui que le Viſir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec pluſieurs de ſes femmes eſclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes ſervices qu'à elle-même ; & au ſortir du bain,

de lui faire prendre un habit très-magnifique qu'elle lui avoit fait déja faire. Elle y avoit pris d'autant plus de ſoin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du Viſir ſon mari, & lui faire connoître combien elle s'intéreſſoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la ſortie du bain, la belle Perſienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorſqu'il l'avoit achetée, vint ſe faire voir à la femme de ce Viſir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle Perſienne lui baiſa la main avec grace, & lui dit : Madame, je ne ſçai pas comment vous me trouverez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes qui m'aſſurent qu'il me fait ſi bien qu'elles ne me connoiſſent plus, ſont apparemment des flateuſes : c'eſt à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles diſoient la vérité, ce ſeroit vous, Madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille, reprit la femme du Viſir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flaterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; & ſans parler de votre habit qui vous ſied à merveille, vous apportez du bain une beauté ſi fort au-deſſus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût

encore assez bon, j'irois en prendre ma part. Je suis aussi-bien dans un âge qui demande desormais que j'en fasse souvent provision. Madame, reprit la belle Persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable; & si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de tems à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du Visir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, & ses femmes se furent bien-tôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle Persienne se retira à son appartement; & la femme du Visir, avant de passer au bain, chargea deux petites Esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne laisser pas entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du Visir Khacan étoit au bain, & que la belle Persienne étoit seule, Noureddin arriva; & comme il ne trouva pas sa mere dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites Esclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où étoit sa mere; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle Persienne, reprit Noureddin, y est-elle aussi? Elle en est revenue, repartirent les Esclaves, & elle est dans sa

chambre ; mais nous avons ordre de Madame votre mere, de ne vous pas laiſſer entrer.

La chambre de la belle Perſienne n'étoit fermée que par une portiere. Noureddin s'avança pour entrer, & les deux Eſclaves ſe mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre, les mit hors de l'anti-chambre, & ferma la porte ſur elles. Elles coururent au bain en faiſant de grands cris, & annoncerent à leur Dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Perſienne malgré elles, & qu'il les avoit chaſſées.

La nouvelle d'une ſi grande hardieſſe, cauſa à la bonne Dame une mortification des plus ſenſibles. Elle interrompit ſon bain, & s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé, & qu'elle arrivât à la chambre de la belle Perſienne, Noureddin en étoit ſorti, & il avoit pris la fuite.

La belle Perſienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du Viſir toute en pleurs, & comme une femme qui ne ſe poſſédoit plus. Madame, lui dit-elle, oſerois-je vous demander d'où vient que vous êtes ſi affligée ? Quelle diſgrace vous eſt arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en ſortir ſi-tôt ?

Quoi, s'écria la femme du Viſir, vous

me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, & qu'il est demeuré seul avec vous ? pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui & à moi ?

De grace, Madame, repartit la belle Persienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous & pour Noureddin, en ce que Noureddin a fait ? Comment, répliqua la femme du Visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le Roi ? & ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous ?

Je ne l'ai pas oublié, Madame, reprit encore la belle Persienne ; mais Noureddin m'est venu dire que le Visir son pere avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le Roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, Madame ; & Esclave comme je suis, accoûtumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pû & que je n'ai dû m'opposer à sa volonté. J'ajoûterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perd sans regret l'espérance d'appartenir au Roi, & je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle Persienne : plût

à Dieu, dit la femme du Viſir, que ce que vous me dites fût vrai! j'en aurois bien de la joie. Mais croyez-moi : Noureddin eſt un impoſteur ; il vous a trompée, & il n'eſt pas poſſible que ſon pere lui ait fait le préſent qu'il vous a dit. Qu'il eſt malheureux, & que je ſuis malheureuſe ! Et que ſon pere l'eſt davantage par les ſuites fâcheuſes qu'il doit craindre, & que nous devons craindre avec lui ! mes pleurs ni mes prieres ne ſeront pas capables de le fléchir, ni d'obtenir ſon pardon. Son pere va le ſacrifier à ſon juſte reſſentiment, dès qu'il ſera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amérement ; & ſes Eſclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, ſuivirent ſon exemple.

Le Viſir Khacan arriva quelques momens après, & fut dans un grand étonnement de voir ſa femme & les Eſclaves en pleurs, & la belle Perſienne fort triſte. Il en demanda la cauſe ; & ſa femme & les Eſclaves augmenterent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur ſilence l'étonna davantage ; & en s'adreſſant à ſa femme : je veux abſolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, & que vous me diſiez la vérité.

La Dame deſolée ne put ſe diſpenſer de ſatisfaire ſon mari : promettez-moi donc, Seigneur, reprit-elle, que vous ne me vou-

drez point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse : pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, & a pris ce malheureux tems pour faire accroire à la belle Persienne que vous ne vouliez plus la donner au Roi, & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut la mortification du Visir Khacan, quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. Ah, s'écria-t-il en se frappant cruellement, en se mordant les mains, & en s'arrachant la barbe : c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton pere dans le précipice, du plus haut degré de son bonheur ; que tu le perds, & que tu te perds toi-même avec lui ! Le Roi ne se contentera pas de ton sang ni du mien pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même.

Sa femme voulut tâcher de le consoler : ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pieces d'or d'une partie de mes pierreries : vous en acheterez une autre Esclave qui sera plus belle & plus digne du Roi.

Eh, croyez-vous, reprit le Viſir, que je ſois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pieces d'or ? Il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je ſerois auſſi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'eſt plus précieux que tous les biens du monde. Il me ſemble néanmoins, Seigneur, repartit la Dame, que ce qui ſe peut réparer par de l'argent, n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence.

Hé quoi, repliqua le Viſir, ne ſçavez-vous pas que Saouy eſt mon ennemi capital ? Croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du Roi ? Votre Majeſté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection & du zele de Khacan pour ſon ſervice ; il vient de faire voir cependant combien il eſt peu digne d'une ſi grande conſidération. Il a reçu dix mille pieces d'or pour lui acheter une Eſclave. Il s'eſt véritablement acquitté d'une commiſſion ſi honorable ; & jamais perſonne n'a vû une ſi belle Eſclave ; mais au lieu de l'amener à Votre Majeſté ; il a jugé plus à-propos d'en faire un préſent à ſon fils : mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette Eſclave, c'eſt pour vous ; vous la méritez mieux que le Roi. Son fils, continuera-t-il avec ſa malice ordinaire, l'a priſe, & il ſe divertit tous les jours avec elle. La choſe eſt comme j'ai l'honneur de l'aſſurer à Votre Majeſté, &

Votre Majeſté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez vous pas, ajoûta le Viſir, que ſur un tel diſcours les Gens du Roi peuvent venir forcer ma maiſon à tout moment, & enlever l'Eſclave? J'y ajoûte tous les autres malheurs inévitables qui ſuivront.

Seigneur, répondit la Dame à ce diſcours du Viſir ſon mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy eſt des plus grandes, & qu'il eſt capable de donner à la choſe le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoiſſance. Mais peut-il ſçavoir ni lui ni perſonne ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de votre maiſon? Quand on le ſoupçonneroit, & que le Roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'Eſclave, vous ne l'avez pas trouvée auſſi digne de Sa Majeſté qu'elle vous l'avoit paru d'abord; que le Marchand vous a trompé; qu'elle eſt à la vérité d'une beauté incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'eſprit & qu'elle ſoit auſſi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le Roi vous en croira à votre parole; & Saouy aura la confuſion d'avoir auſſi peu réuſſi dans ſon pernicieux deſſein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Raſſurez-vous donc; & ſi vous voulez me croire, envoyez chercher les Courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle

Perſienne, & chargez-les de vous chercher une autre Eſclave.

Comme ce conſeil parut très-raiſonnable au Viſir Khacan, il calma un peu ſes eſprits, & il prit le parti de le ſuivre ; mais il ne diminua rien de ſa colere contre ſon fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée : il n'oſa même chercher un aſyle chez aucun des jeunes gens de ſon âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que ſon pere ne l'y fît chercher. Il alla hors de la Ville, & il ſe réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorſqu'il ſçavoit bien que ſon pere étoit retiré, & ſe fit ouvrir par les femmes de ſa mere, qui l'introduiſirent ſans bruit. Il ſortit le lendemain avant que ſon pere fût levé ; & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très-ſenſible. En effet les femmes ne le flatoient pas : elles lui déclaroient franchement que le Viſir ſon pere perſiſtoit dans la même colere, & proteſtoit qu'il le tueroit s'il ſe préſentoit devant lui.

La femme de ce Miniſtre ſçavoit par ſes femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'oſoit prendre la hardieſſe de prier ſon mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai oſé juſqu'à préſent prendre la liberté

de vous parler de votre fils. Je vous ſupplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un pere, que Noureddin l'eſt envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur, & de la ſatisfaction de préſenter au Roi une Eſclave auſſi accomplie que la belle Perſienne ; je l'avoue : mais après tout quelle eſt votre intention ? voulez-vous le perdre abſolument ? au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous ſongiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne penſez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui eſt malin, en cherchant pourquoi votre fils eſt éloigné de vous, n'en devine la véritable cauſe que vous voulez tenir ſi cachée ? Si cela arrivoit, vous ſeriez tombé juſtement dans le malheur que vous avez un ſi grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le Viſir, ce que vous dites là eſt de bon ſens ; mais je ne puis me réſoudre de pardonner à Noureddin que je ne l'aye mortifié comme il le mérite. Il ſera ſuffiſamment mortifié, repartit la Dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en penſée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorſque vous êtes retiré ; il y couche, & il en ſort avant que vous ſoyez levé. Attendez-le ce ſoir juſqu'à ſon arrivée, & faites ſemblant de le vouloir tuer : je vien-

drai à ſon ſecours ; & en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma priere, vous l'obligerez de prendre la belle Perſienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, & je ſçai que la belle Perſienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien ſuivre ce conſeil : ainſi avant qu'on ouvrît à Noureddin lorſqu'il arriva à ſon heure ordinaire, il ſe mit derriere la porte ; & dès qu'on lui eut ouvert, il ſe jetta ſur lui & le mit ſous les pieds. Noureddin tourna la tête, & reconnut ſon pere le poignard à la main, prêt à lui ôter ſa vie.

La mere de Noureddin ſurvint en ce moment ; & en retenant le Viſir par le bras : qu'allez-vous faire, Seigneur, s'écria-t-elle ? Laiſſez-moi, reprit le Viſir, que je le tue ce fils indigne. Ah, Seigneur, reprit la mere, tuez-moi plûtôt moi-même ; je ne permettrai jamais que vous enſanglantiez vos mains dans votre propre ſang. Noureddin profita de ce moment : mon pere, s'écria-t-il les larmes aux yeux, j'implore votre clémence & votre miſéricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui.

Khacan ſe laiſſa arracher le poignard de la main ; & dès qu'il eut lâché Noureddin, Noureddin ſe jetta à ſes pieds, & les lui baiſa pour marquer combien il ſe repentoit de

l'avoir offenſé. Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mere, je vous pardonne à ſa conſidération. Je veux bien même vous donner la belle Perſienne; mais à condition que vous me promettrez par ſerment de ne la pas regarder comme Eſclave, mais comme votre femme. C'eſt-à-dire que vous ne la vendrez, & même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle eſt ſage & qu'elle a de l'eſprit & de la conduite infiniment plus que vous, je ſuis perſuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeuneſſe qui ſont capable de vous perdre.

Noureddin n'eût oſé eſpérer d'être traité avec une ſi grande indulgence : il remercia ſon pere avec toute la reconnoiſſance imaginable, & lui fit de très-bon cœur le ſerment qu'il ſouhaitoit. Ils furent très-contents l'un de l'autre, la belle Perſienne & lui, & le Viſir fut très-ſatisfait de leur bonne union.

Le Viſir Khacan n'attendoit pas que le Roi lui parlât de la commiſſion qu'il lui avoit donnée : il avoit grand ſoin de l'en entretenir ſouvent, & de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la ſatisfaction de Sa Majeſté ; il ſçut enfin le ménager avec tant d'adreſſe, qu'inſenſiblement il n'y ſongea plus. Saouy néanmoins avoit ſçu quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé : mais Khacan étoit ſi avant dans la faveur du Roi, qu'il n'oſa haſarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire ſi délicate s'étoit paſſée plus heureuſement que ce Miniſtre ne l'avoit cru d'abord, lorſqu'il alla au bain, & qu'une affaire preſſante l'obligea d'en ſortir encore tout échauffé ; l'air qui étoit un peu froid le frappa, & lui cauſa une fluxion ſur la poitrine, qui le contraignit de ſe mettre au lit avec une groſſe fievre. La maladie augmenta ; & comme il s'apperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de ſa vie, il tint ce diſcours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils, lui dit-il, je ne ſçai ſi j'ai fait le bon uſage que je devois des grandes richeſſes que Dieu m'a données : vous voyez qu'elles ne me ſervent de rien pour me délivrer de la mort. La ſeule choſe que je vous demande en mourant, c'eſt que vous vous ſouveniez de la promeſſe que vous m'avez faite touchant la belle Perſienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernieres que le Viſir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, & il laiſſa un deuil inexprimable dans ſa maiſon, à la Cour, & dans la Ville. Le Roi le regretta comme un Miniſtre ſage, zélé & fidele, & toute la Ville le pleura comme ſon protecteur & ſon bienfacteur. Jamais on n'avoit vû de funérailles plus honorables à Balſora. Les Viſirs, les Emirs, & généralement tous les Grands de

la Cour s'empreſſerent de porter ſon cercueil ſur les épaules, les uns après les autres, juſqu'au lieu de ſa ſépulture ; & les plus riches juſqu'aux plus pauvres de la Ville, l'y accompagnerent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire devoit lui cauſer ; il demeura longtems ſans voir perſonne. Un jour enfin il permit qu'on laiſſât entrer un de ſes amis intimes. Cet ami tâcha de le conſoler ; & comme il le vit diſpoſé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de ſon pere tout ce qu'il lui devoit, & ſatisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienſéance, il étoit tems qu'il parût dans le monde, qu'il vît ſes amis, & qu'il ſoûtînt le rang que ſa naiſſance & ſon mérite lui avoient acquis. Nous pécherions, ajoûta-t-il, contre les loix de la nature, & même contre les loix civiles, ſi lorſque nos peres ſont morts nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendreſſe exige de nous, & l'on nous regarderoit comme des inſenſibles. Mais dès que nous en nous ſommes acquittés, & qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous ſommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, & de vivre dans le monde de la maniere qu'on y vit. Eſſuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gaieté qui a toûjours inſpiré la joie par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conſeil de cet ami étoit très-raiſonnable; & Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arriverent, s'il l'eût ſuivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il ſe laiſſa perſuader ſans peine : il régala même ſon ami; & lorſqu'il voulut ſe retirer, il le pria de revenir le lendemain, & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Inſenſiblement il forma une ſociété de dix perſonnes à-peu-près de ſon âge, & il paſſoit le tems avec eux en des feſtins & des réjouiſſances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un préſent.

Quelquefois pour faire plus de plaiſir à ſes amis, Noureddin faiſoit venir la belle Perſienne ; elle avoit a complaiſance de lui obéir, mais elle n'approuvoit pas cette profuſion exceſſive. Elle lui en diſoit ſon ſentiment en liberté : je ne doute pas, lui diſoit-elle, que le Viſir votre pere ne vous ait laiſſé de grandes richeſſes ; mais ſi grandes qu'elles puiſſent être, ne trouvez pas mauvais qu'une Eſclave vous repréſente que vous en verrez bien-tôt la fin, ſi vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ſes amis & ſe divertir avec eux ; mais qu'on en faſſe une coûtume journaliere, c'eſt courir le grand chemin de la derniere miſere. Pour votre honneur & pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de ſuivre les traces de feu votre pere, &

de

de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire.

Noureddin écoutoit la belle Perſienne en riant ; & quand elle avoit achevé : ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laiſſons-là ce diſcours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon pere m'a toûjours tenu dans une grande contrainte : je ſuis bien-aiſe de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant ſoupiré avant ſa mort. J'aurai toûjours le tems de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez ; un homme de mon âge doit ſe donner le loiſir de goûter les plaiſirs de la jeuneſſe.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en deſordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec ſon Maître-d'Hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il ſe préſentoit avec ſon livre : va, va, lui diſoit-il, je me fie bien à toi : ayes ſoin ſeulement que je faſſe toûjours bonne chere.

Vous êtes le maître, Seigneur, reprenoit le Maître-d'Hôtel ; vous voudrez bien néanmoins que je vous faſſe ſouvenir du proverbe qui dit, que qui fait grande dépenſe & ne compte pas, ſe trouve à la fin réduit à la mendicité ſans s'en être apperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépenſe ſi prodigieuſe de votre table, vous donnez encore à toute main. Vos tréſors ne peuvent y ſuffire, quand ils ſeroient auſſi

gros que des montagnes. Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas beſoin de tes leçons : continue de me faire manger, & ne te mets pas en peine du reſte.

Les amis de Noureddin cependant étoient fort aſſidus à ſa table, & ne manquoient pas l'occaſion de profiter de ſa facilité. Ils le flatoient, ils le louoient, & faiſoient valoir juſqu'à la moindre de ſes actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui diſoit l'un, je paſſois l'autre jour par la Terre que vous avez en tel endroit; rien n'eſt plus magnifique ni mieux meublé que la maiſon; c'eſt un Paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. Je ſuis ravi qu'elle vous plaiſe, reprenoit Noureddin; qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler; c'eſt pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plûtôt vanté quelqu'une des maiſons, des bains, & des lieux publics à loger des Etrangers, qui lui appartenoient, & lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faiſoit une donation. La belle Perſienne lui repréſentoit le tort qu'il ſe faiſoit : au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui reſtoit à la premiere occaſion.

Noureddin enfin ne fit autre choſe toute une année que de faire bonne chere, ſe don-

ner du bon tems, & ſe divertir en prodiguant & diſſipant les grands biens que ſes prédéceſſeurs & le bon Viſir ſon pere avoient acquis ou conſervés avec beaucoup de ſoins & de peines. L'année ne faiſoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la ſalle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ſes Eſclaves, & il s'y étoit renfermé avec ſes amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut ſe lever; mais Noureddin le devança, & alla ouvrir lui même. C'étoit ſon Maître-d'Hôtel; & Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la ſalle & ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu ſe lever, & qui avoit apperçu le Maître-d'Hôtel, curieux de ſçavoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut ſe poſter entre la portiere & la porte, & entendit que le Maître d'Hôtel tint ce diſcours: Seigneur, dit-il à ſon Maître, je vous demande mille pardons ſi je viens vous interrompre au milieu de vos plaiſirs. Ce que j'ai à vous communiquer vous eſt, ce me ſemble, de ſi grande importance, que je n'ai pas cru devoir me diſpenſer de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes; & je trouve que ce que j'avois prévû il y a long-tems, & dont je vous avois averti pluſieurs fois, eſt arrivé. C'eſt-à-dire, Seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les ſommes que

vous m'avez données pour faire votre dépenſe. Les autres fonds que vous m'aviez aſſignés ſont auſſi épuiſés ; & vos Fermiers & ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir ſi clairement que vous avez tranſporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux ſous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les ; & ſi vous ſouhaitez que je continue de vous rendre mes ſervices, aſſignez-moi d'autres fonds ; ſinon permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement ſurpris de ce diſcours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes & qui avoit tout entendu, rentra auſſi-tôt & fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. C'eſt-à-vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis : pour moi je vous déclare que c'eſt aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. Si cela eſt, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui non plus que vous : il ne nous y reverra pas auſſi davantage.

Noureddin revint en ce moment ; & quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ſes conviés en train, il ne put néanmoins ſi bien diſſimuler, qu'ils ne s'apperçuſſent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à ſa place, qu'un des amis ſe leva de la ſienne : Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien

fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-tems : je vous ſupplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle affaire vous oblige de nous quitter ſi-tôt, reprit Noureddin ? Seigneur, reprit-il, ma femme eſt accouchée aujourd'hui ; vous n'ignorez pas que la préſence d'un mari eſt toûjours néceſſaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence, & partit. Un moment après un autre ſe retira ſur un autre prétexte : les autres firent la même choſe l'un après l'autre, juſqu'à ce qu'il ne reſta pas un ſeul des dix amis qui juſqu'alors avoient tenu ſi bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne ſoupçonna rien de la réſolution que ſes amis avoient priſe de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle Perſienne, & il s'entretint ſeulement avec elle de la déclaration que ſon Maître-d'Hôtel lui avoit faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du deſordre où étoient ſes affaires.

Seigneur, lui dit la belle Perſienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre ſens : vous voyez préſentement ce qui vous eſt arrivé. Je ne me trompois pas lorſque je vous prédiſois la triſte fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'eſt que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je vous

lois vous en dire ma penſée, réjouiſſons-nous, me diſiez-vous, & profitons du bon tems que la fortune nous offre pendant qu'elle nous eſt favorable, peut-être ne ſera-t-elle pas toûjours de ſi bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artiſans de notre bonne fortune par une ſage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, & j'ai été contrainte de vous laiſſer faire malgré moi.

J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas ſuivi les avis ſi ſalutaires que vous me donniez avec votre ſageſſe admirable; mais ſi j'ai mangé tout mon bien, vous ne conſidérez pas que ç'a été avec une élite d'amis que je connois depuis long-tems: ils ſont honnêtes & pleins de reconnoiſſance, je ſuis ſûr qu'ils ne m'abandonneront pas. Seigneur, repliqua la belle Perſienne, ſi vous n'avez pas d'autre reſſource qu'en la reconnoiſſance de vos amis; croyez-moi, votre eſpérance eſt mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le tems.

Charmante Perſienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du ſecours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne ſomme d'argent, dont ils m'auront ſecouru

tous enſemble. Je changerai de vie comme j'y ſuis réſolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ſes dix amis, qui demeuroient dans une même rue : il frappa à la premiere qui ſe préſenta, où demeuroit un des plus riches. Une Eſclave vint, & avant d'ouvrir elle demanda qui frappoit. Dites à votre Maître, répondit Noureddin, que c'eſt Noureddin, fils du feu Viſir Khacan. L'Eſclave ouvrit, l'introduiſit dans une ſalle, & entra dans la chambre où étoit ſon Maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. Noureddin ! reprit le Maître avec un ton de mépris, & ſi haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement : va, dis-lui que je n'y ſuis pas ; & toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même choſe. L'Eſclave revint, & donna pour réponſe à Noureddin, qu'elle avoit cru que ſon Maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin ſortit avec confuſion : ah le perfide, le méchant homme, s'écria-t-il ! il me proteſtoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me traite ſi indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même choſe que le premier. Il eut la même réponſe chez le troiſieme, & ainſi des autres juſqu'au dixieme, quoiqu'ils fuſſent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le tems qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, & de les combler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois, ressemble à un arbre chargé de fruits : tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour & d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne & on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, & alla le témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. Eh bien, Seigneur, lui dit-elle, êtes vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! Pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler : jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, & pour qui je me suis épuisé moi-même. Je ne me possede

plus ;

plus ; & je crains de commettre quelque action indigne de moi, dans l'état déplorable & dans le deſeſpoir où je ſuis, ſi vous ne m'aidez de vos ſages conſeils. Seigneur, reprit la belle Perſienne, je ne vois pas d'autre remede à votre malheur, que de vendre vos Eſclaves & vos meubles, & de ſubſiſter là-deſſus, juſqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la mitere.

Le remede parut extrêmement dur à Noureddin ; mais qu'eût-il pû faire dans la néceſſité de vivre où il étoit ? Il vendit premierement ſes Eſclaves, bouches alors inutiles, qui lui euſſent fait une dépenſe beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en état de ſupporter. Il vêcut quelque tems ſur l'argent qu'il en fit ; & lorſqu'il vint à manquer, il fit porter ſes meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-deſſous de leur juſte valeur, quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avoient coûté des ſommes immenſes. Cela le fit ſubſiſter un long eſpace de tems ; mais enfin ce ſecours manqua, & il ne lui reſtoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de ſa douleur à la belle Perſienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponſe que lui fit cette ſage perſonne : Seigneur, lui dit-elle, je ſuis votre Eſclave, & vous ſçavez que le feu Viſir votre pere m'a achetée dix mille pieces d'or. Je ſçai bien que

je ſuis diminuée de prix depuis ce tems-là ; mais auſſi je ſuis perſuadée que je puis être encore vendue une ſomme qui n'en ſera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché, & de me vendre ; avec l'argent que vous toucherez, qui ſera très-conſidérable, vous irez faire le Marchand en quelque Ville où vous ne ſerez pas connu ; & par-là vous aurez trouvé le moyen de vivre, ſinon dans une grande opulence, d'une maniere au moins à vous rendre heureux & content.

Ah, charmante & belle Perſienne, s'écria Noureddin ! eſt-il poſſible que vous ayez pû concevoir cette penſée ? vous ai-je donné ſi peu de marques de mon amour, que vous me croyez capable de cette lâcheté ? Et quand je l'aurois cette lâcheté indigne, pourrois-je le faire ſans être parjure, après le ſerment que j'ai fait à feu mon pere de ne vous jamais vendre ? Je mourrois plûtôt que d'y contrevenir, & que de me ſéparer d'avec vous, que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faiſant une propoſition ſi déraiſonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur, reprit la belle Perſienne, je ſuis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites ; & Dieu connoît ſi la paſſion que j'ai pour vous eſt inférieure à la

vôtre, & combien j'ai eu de répugnance à vous faire la propoſition qui vous révolte ſi fort contre moi. Pour détruire la raiſon que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire ſouvenir que la néceſſité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'eſt pas poſſible que vous m'aimiez davantage; & je puis vous aſſurer que je ne ceſſerai jamais de vous aimer de même, à quelque Maître que je puiſſe appartenir; je n'aurai pas même un plus grand plaiſir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'eſpere. Voilà, je l'avoue, une néceſſité bien cruelle pour vous & pour moi: mais après tout, je ne vois pas d'autre moyen de nous tirer de la miſere vous & moi.

Noureddin qui connoiſſoit fort bien la vérité de ce que la belle Perſienne venoit de lui repréſenter, & qui n'avoit point d'autre reſſource pour éviter une pauvreté ignominieuſe, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit propoſé. Ainſi il la mena au Marché où l'on vendoit les femmes eſclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer; il s'adreſſa à un Courtier nommé Hagi Haſſan. Hagi Haſſan, lui dit-il, voici une Eſclave que je veux vendre, voi je te prie le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Haſſan fit entrer Noureddin & la belle Perſienne dans une chambre; & dès que la belle Perſienne eut ôté le voile qui

cachoit le viſage : Seigneur, dit Hagi Haſſan à Noureddin avec admiration, me trompai-je ! n'eſt-ce pas l'Eſclave que le feu Viſir votre pere acheta dix mille pieces d'or? Noureddin lui aſſura que c'étoit elle-même; & Hagi Haſſan en lui faiſant eſpérer qu'il en tireroit une groſſe ſomme, lui promit d'employer tout ſon art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui ſeroit poſſible.

Hagi Haſſan & Noureddin ſortirent de la chambre, & Hagi Haſſan y enferma la belle Perſienne. Il alla enſuite chercher les Marchands ; mais ils étoient tous occupés à acheter des Eſclaves Grecques, Franqus, Africaines, Tartares, & autres, & il fut obligé d'attendre qu'ils euſſent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé & qu'à-peu-près ils ſe furent tous raſſemblés : mes bons Seigneurs, leur dit-il avec une gayeté qui paroiſſoit ſur ſon viſage & dans ſes geſtes, tout ce qui eſt rond n'eſt pas noiſette : tout ce qui eſt long n'eſt pas figue : tout ce qui eſt rouge n'eſt pas chair, & tous les œufs ne ſont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vû & bien acheté des Eſclaves en votre vie, mais vous n'en avez jamais vû une ſeule qui puiſſe entrer en comparaiſon avec celle que je vous annonce. C'eſt la perle des Eſclaves : venez, ſuivez-moi que je vous la faſſe voir. Je veux que vous me diſiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les Marchands ſuivirent Hagi Haſſan, & Hagi Haſſan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Perſienne. Ils la virent avec ſurpriſe, & ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pieces d'or. Ils ſortirent de la chambre; & Hagi Haſſan qui ſortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix ſans s'en éloigner, *à quatre mille pieces d'or l'Eſclave Perſienne.*

Aucun des Marchands n'avoit encore parlé, & ils ſe conſultoient eux-mêmes ſur l'enchere qu'ils y devoient mettre, lorſque le Viſir Saouy parut. Comme il eut apperçu Noureddin dans la Place: apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il ſçavoit qu'il en avoit vendu), & qu'il eſt venu acheter une Eſclave. Il s'avance, & Hagi Haſſan cria une ſeconde fois: *à quatre mille pieces d'or l'Eſclave Perſienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'Eſclave devoit être d'une beauté toute particuliere, & auſſi-tôt il eut une forte envie de la voir. Il pouſſa ſon cheval droit à Hagi Haſſan qui étoit environné des Marchands: ouvre la porte, lui dit-il, & fais-moi voir l'Eſclave. Ce n'étoit pas la coûtume de faire voir une Eſclave à un particulier, dès que les Marchands l'avoient vûe, & qu'ils la marchandoient. Mais les Marchands n'eu-

rent pas la hardieſſe de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un Viſir ; & Hagi Haſſan ne put ſe diſpenſer d'ouvrir la porte, & de faire ſigne à la belle Perſienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir ſans deſcendre de ſon cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une Eſclave d'une beauté ſi extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le Courtier, & ſon nom ne lui étoit pas inconnu : Hagi Haſſan, lui dit-il, n'eſt-ce pas à quatre mille pieces d'or que tu la cries ? Oui, Seigneur, répondit-il, les Marchands que vous voyez ſont convenus il n'y a qu'un moment que je la criaſſe à ce prix-là. J'attens qu'ils en offrent davantage à l'enchere & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, ſi perſonne n'en offre davantage. Il regarda auſſi-tôt les Marchands d'un œil qui marquoit aſſez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchériſſent. Il étoit ſi redoutable à tout le monde, qu'ils ſe garderent bien auſſi d'ouvrir la bouche, même pour ſe plaindre ſur ce qu'il entreprenoit ſur leur droit.

Quand le Viſir Saouy eut attendu quelque tems, & qu'il vit qu'aucun des Marchands n'enchériſſoit : Hé bien, qu'attens-tu, dit-il à Hagi Haſſan ? vas trouver le vendeur, & conclus le marché avec lui à quatre mille pieces d'or, ou ſache ce qu'il prétend faire. Il ne ſçavoit pas encore que l'Eſclave appartînt à Noureddin.

Hagi Haſſan qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle, votre Eſclave va être vendue pour rien : pour quelle raiſon, reprit Noureddin ? Seigneur, repartit Hagi Haſſan, la choſe avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les Marchands eurent vû votre Eſclave, ils me chargerent ſans faire de façon, de la crier à quatre mille pieces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, & auſſi-tôt le Viſir Saouy eſt venu, & ſa préſence a fermé la bouche aux Marchands que je voyois diſpoſés à la faire monter au-moins au même prix qu'elle coûta au feu Viſir votre pere. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pieces d'or, & c'eſt bien malgré moi que je viens vous apporter une parole ſi déraiſonnable. L'eſclave eſt à vous, mais je ne vous conſeillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoiſſez, Seigneur, & tout le monde le connoît. Outre que l'Eſclave vaut infiniment davantage, il eſt aſſez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la ſomme.

Hagi Haſſan, repliqua Noureddin, je te ſuis obligé de ton conſeil : ne crains pas que je ſouffre que mon Eſclave ſoit vendue à l'ennemi de ma Maiſon. J'ai grand beſoin d'argent ; mais j'aimerois mieux

mourir dans la derniere pauvreté, que de permettre qu'elle lui ſoit livrée. Je te demande une ſeule choſe; comme tu ſçais tous les uſages & tous les détours, dis-moi ſeulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Haſſan, rien n'eſt plus aiſé. Faites ſemblant de vous être mis en colere contre votre Eſclave & d'avoir juré que vous l'ameneriez au marché, mais que vous n'aviez pas entendu de la vendre, & que ce que vous en avez fait n'a été que pour vous acquitter de votre ſerment. Cela ſatisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, & dans le moment que je la préſenterai à Saouy, comme ſi c'étoit de votre conſentement & que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups, & remenez-la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je ſuivrai ton conſeil.

Hagi Haſſan retourna à la chambre, il l'ouvrit & entra; & après avoir averti la belle Perſienne en deux mots de ne pas s'allarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras & l'amena au Viſir Saouy qui étoit toujours devant la porte: Seigneur, dit-il en la lui préſentant, voilà l'Eſclave, elle eſt à vous; prenez-la.

Hagi Haſſan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit ſaiſi de la belle

Perſienne ; il la tira à lui, & en lui donnant un ſoufflet : venez-çà impertinente, lui dit-il aſſez haut pour être entendu de tout le monde, & revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire ſerment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore beſoin de vous, & je ſerai à tems d'en venir à cette extrémité, quand il ne me reſtera plus autre choſe.

Le Viſir Saouy fut dans une grande colere de cette action de Noureddin. Miſérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reſte autre choſe à vendre que ton Eſclave? Il pouſſa ſon cheval en même tems droit à lui pour lui enlever la belle Perſienne. Noureddin piqué au vif de l'affront que le Viſir lui faiſoit, ne fit que lâcher la belle Perſienne & lui dire de l'attendre ; & en ſe jettant ſur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arriere : Méchant barbon, dit-il alors au Viſir, je te ravirois l'ame ſur l'heure, ſi je n'étois retenu par la conſidération de tout le monde que voilà.

Comme le Viſir Saouy n'étoit aimé de perſonne, & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient préſens qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignerent par ſignes & lui firent comprendre qu'il pouvoit ſe venger comme

il lui plairoit, & que perſonne ne ſe mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de ſon cheval; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort & puiſſant, enhardi par la bienveillance des aſſiſtans, le tira à bas du cheval au milieu du ruiſſeau, lui donna mille coups, & lui mit la tête en ſang contre le pavé. Dix Eſclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le ſabre & ſe jetter ſur Noureddin; mais les Marchands ſe mirent au-devant & les empêcherent. Que prétendez-vous faire, leur dirent-ils? ne voyez-vous pas que ſi l'un eſt Viſir, l'autre eſt fils de Viſir? laiſſez-les vuider leur différend entre eux: peut-être ſe racommoderont-ils un de ces jours; & ſi vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puiſſant qu'il eſt, pût vous garantir de la Juſtice? Noureddin ſe laſſa enfin de battre le Viſir Saouy; il le laiſſa au milieu du ruiſſeau, reprit la belle Perſienne, & retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le loüoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups ſe releva à l'aide de ſes gens avec bien de la peine, & il eut la derniere mortification de ſe voir tout gâté de fange & de ſang. Il s'appuya ſur les épaules de deux de ſes Eſclaves; & dans cet état il alla droit au palais, à la vûe de

tout le monde, avec une confuſion d'autant plus grande que perſonne ne le plaignoit. Quand il fut ſous l'appartement du Roi, il ſe mit à crier & à implorer ſa juſtice d'une maniere pitoyable. Le Roi le fit venir, & dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de Votre Majeſté, & avoir quelque part à ſes ſacrés conſeils, pour être traité de la maniere indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. Laiſſons-là ces diſcours, reprit le Roi, dites-moi ſeulement la choſe comme elle eſt, & qui eſt l'offenſeur; je ſçaurai bien le faire repentir s'il a tort.

Sire, dit alors Saouy en racontant la choſe tout à ſon avantage, j'étois allé au marché des femmes Eſclaves pour acheter moi-même une Cuiſiniere dont j'ai beſoin; j'y ſuis arrivé, & j'ai trouvé qu'on y crioit une Eſclave à quatre mille pieces d'or. Je me ſuis fait amener l'Eſclave; c'eſt la plus belle qu'on ait vûe & qu'on puiſſe jamais voir. Je ne l'ai pas eu plûtôt conſidérée avec une ſatisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, & j'ai appris que Noureddin, fils du feu Viſir Khacan, vouloit la vendre.

Votre Majeſté ſe ſouvient, Sire, d'avoir fait compter dix mille pieces d'or à ce Viſir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir

chargé de vous acheter une Eſclave pour cette ſomme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci : mais au lieu de l'amener à Votre Majeſté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit préſent à ſon fils. Depuis la mort du pere, le fils a bu, mangé, & diſſipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui eſt reſté que cette Eſclave qu'il s'étoit enfin réſolu de vendre, & que l'on vendoit en effet en ſon nom. Je l'ai fait venir, & ſans lui parler de la prévarication, ou plûtôt de la perfidie de ſon pere envers Votre Majeſté : Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les Marchands, comme je l'apprens, ont mis d'abord votre Eſclave à quatre mille pieces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la faſſent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la moi pour les quatre mille, & je vais l'acheter pour en faire un préſent au Roi notre Seigneur & Maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les Marchands pourroient vous en donner.

Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêté, l'inſolent m'a regardé fierement : Méchant Vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon Eſclave à un Juif pour rien plûtôt que de te la vendre. Mais Noureddin, ai-je repris ſans m'échauffer, quoique j'en euſſe un grand ſujet, vous ne conſidérez pas, quand vous parlez ainſi,

que vous faites injure au Roi qui a fait votre pere ce qu'il étoit, auſſi-bien qu'il m'a fait ce que je ſuis.

Cette remontrance qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage; il s'eſt jetté auſſi-tôt ſur moi comme un furieux, ſans aucune conſidération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jetté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le tems qu'il lui a plû, & m'a mis en l'état où Votre Majeſté me voit. Je la ſupplie de conſidérer que c'eſt pour ſes intérêts que je ſouffre un affront ſi ſignalé. En achevant ces paroles, il baiſſa la tête & ſe tourna de côté pour laiſſer couler ſes larmes en abondance,

Le Roi abuſé & animé contre Noureddin par ce diſcours plein d'artifice, laiſſa paroître ſur ſon viſage des marques d'une grande colere; il ſe tourna du côté de ſon Capitaine des Gardes qui étoit auprès de lui: prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il; & quand vous aurez mis la maiſon de Noureddin au pillage, & que vous aurez donné les ordres pour la raſer, amenez-le moi avec ſon Eſclave.

Le Capitaine des Gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du Roi, qu'un Huiſſier de la Chambre qui entendit donner cet ordre, avoit déjà pris le devant. Il s'appelloit Sangiar, & il avoit été autrefois Eſclave du Viſir Khacan, qui l'avoit introduit dans la Maiſon du Roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar plein de reconnoiſſance pour ſon ancien maître, & de zele pour Noureddin qu'il avoit vû naître, & qui connoiſſoit depuis long-tems la haine de Saouy contre la Maiſon de Khacan, n'avoit pû entendre l'ordre ſans frémir. L'action de Noureddin, dit-il en lui même, ne peut pas être auſſi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le Roi, & le Roi va faire mourir Noureddin ſans lui donner le tems de ſe juſtifier. Il fit une diligence ſi grande, qu'il arriva aſſez à tems pour l'avertir de ce qui venoit de ſe paſſer chez le Roi, & lui donner lieu de ſe ſauver avec la belle Perſienne. Il frappa à la porte d'une maniere qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domeſtique il y avoit long-tems, de venir ouvrir lui-même ſans différer. Mon cher Seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de ſûreté pour vous à Balſora; partez & ſauvez-vous ſans perdre un moment.

Pourquoi cela, reprit Noureddin, qu'y a-t-il qui m'oblige ſi fort de partir? Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, & emmenez votre Eſclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au Roi de la maniere qu'il a voulu, ce qui s'eſt paſſé etre vous & lui; & le Capitaine des Gardes vient après moi avec quarante ſoldats, ſe ſaiſir de vous & d'elle. Prenez ces quarante pieces d'or pour vous aider à chercher un aſyle: je vous en donnerois davantage ſi j'en

avois ſur moi. Excuſez-moi ſi je ne m'arrête pas davantage ; je vous laiſſe malgré moi pour votre bien & pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le Capitaine des Gardes ne me voie pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le tems de le remercier, & ſe retira.

Noureddin alla avertir la belle Perſienne de la néceſſité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment ; elle ne fit que mettre ſon voile, & ils ſortirent de la maiſon : ils eurent le bonheur non-ſeulement de ſortir de la Ville ſans que perſonne s'apperçût de leur évaſion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate qui n'étoit pas éloignée, & de s'embarquer ſur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet dans le tems qu'ils arriverent, le Capitaine étoit ſur le tillac au milieu des paſſagers : Enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici ? quelqu'un de vous a-t-il encore affaire ou a-t-il oublié quelque choſe à la Ville ? à quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plûtôt embarqué, qu'il demanda où le Vaiſſeau alloit, & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le Capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, & le Vaiſſeau s'éloigna de Balſora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui ſe paſſa à Balſora pendant que Noureddin échappoit à la colere du Roi avec la belle Perſienne.

Le Capitaine des Gardes arriva à la maiſon de Noureddin & frappa à la porte. Comme il vit que perſonne n'ouvroit il la fit enfoncer, & auſſi-tôt ſes Soldats entrerent en foule; ils chercherent par tous les coins & recoins, & ils ne trouverent ni Noureddin ni ſon Eſclave. Le Capitaine des Gardes fit demander & demanda lui-même aux voiſins s'ils ne les avoient pas vûs. Quand ils les euſſent vûs, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que l'on raſoit la maiſon, il alla porter cette nouvelle au Roi. Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puiſſent être, dit le Roi, je veux les avoir.

Le Capitaine des Gardes alla faire de nouvelles perquiſitions, & le Roi renvoya le Viſir Saouy avec honneur: Allez, lui dit-il, retournez chez vous, & ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin; je vous vengerai moi-même de ſon inſolence.

Afin de mettre tout en uſage, le Roi fit encore crier dans toute la Ville par les Crieurs publics, qu'il donneroit mille pieces d'or à celui qui lui ameneroit Noureddin & ſon Eſclave, & qu'il feroit punir ſéverement celui qui les auroit cachés. Mais quelque ſoin qu'il prît & quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas poſſible d'en avoir aucune nouvelle; & le Viſir Saouy n'eut

n'eut que la consolation de voir que le Roi avoit pris son parti.

Noureddin & la belle Persienne cependant avançoient & faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils aborderent enfin à Bagdad; & dès que le Capitaine joyeux d'avoir achevé son voyage, eut apperçu la la Ville: Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjoüissez-vous, la voilà cette grande & merveilleuse Ville où il y a un concours général & perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable; & vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hyver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y joüirez d'un printems qui dure toujours avec ses fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la Ville, les passagers se débarquerent & se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pieces d'or pour son passage, & se débarqua aussi avec la belle Persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, & il ne sçavoit où aller prendre logement. Ils marcherent long-tems le long des jardins qui bordoient le Tigre, & ils en côtoyerent un qui étoit fermé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout, ils détournerent par une longue rue bien pavée où ils apperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très-magnifique, étoit fermée, avec un veſtibule ouvert où il y avoit un ſofa de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle Perſienne ; la nuit approche, & nous avons mangé avant de nous débarquer : je ſuis d'avis que nous y paſſions la nuit, & demain matin nous aurons le tems de chercher à nous loger ; qu'en dites-vous ? Vous ſçavez, Seigneur, répondit la belle Perſienne, que je ne veux que ce que vous voulez ; ne paſſons pas plus outre ſi vous le ſouhaitez ainſi. Ils burent chacun un coup à la fontaine, & monterent ſur un des deux ſofas où ils s'entretinrent quelque tems. Le ſommeil les prit enfin, & ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au Calife, & il y avoit au milieu un grand pavillon qu'on appelloit le pavillon des Peintures, à cauſe que ſon principal ornement étoit des Peintures à la Perſienne, de la main de pluſieurs Peintres de Perſe que le Calife avoit fait venir exprès. Le grand & ſuperbe ſallon que ce pavillon formoit, étoit éclairé par quatre-vingt fenêtres, avec un luſtre à chacune, & les quatre-vingt luſtres ne s'allumoient que lorſque le Calife y venoit paſſer la ſoirée, que le tems étoit ſi tranquille qu'il n'y avoit pas un ſouffle de vent. Ils faiſoient alors une très-belle illumination qu'on appercevoit bien loin à la campagne de

ce côté-là, & d'une grande partie de la Ville.

Il ne demeuroit qu'un Concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil Officier fort âgé nommé Scheich Ibrahim qui occupoit ce poſte où le Calife l'avoit mis lui-même par récompenſe. Le Calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laiſſer entrer toutes ſortes de perſonnes, & ſur-tout de ne pas ſouffrir qu'on s'aſsît & qu'on s'arrêtât ſur les deux ſofas qui étoient à la porte en-dehors, afin qu'ils fuſſent toujours propres, & châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le Concierge de ſortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, & il arriva aſſez de jour pour s'appercevoir d'abord que deux perſonnes dormoient ſur un des ſofas, l'un & l'autre la tête ſous un linge, pour être à l'abri des couſins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défenſe du Calife; je vais leur apprendre le reſpect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte ſans faire de bruit; & un moment après il revint avec une groſſe canne à la main, le bras retrouſſé. Il alloit frapper de toute ſa force ſur l'un & ſur l'autre, mais il ſe retint. Scheich Ibrahim, ſe dit-il à lui-même, tu vas les frapper, & tu ne conſideres pas que ce ſont peut-être des Etrangers qui ne ſçavent où aller loger & qui ignorent l'intention du Calife; il eſt mieux que

tu ſaches auparavant qui ils ſont. Il leva le linge qui leur couvroit la tête, avec une grande précaution, & il fut dans la derniere admiration de voir un jeune homme ſi bien fait & une jeune femme ſi belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva auſſi-tôt la tête; & dès qu'il eut vû un vieillard à longue barbe blanche à ſes pieds, il ſe leva ſur ſon ſéant, ſe coulant ſur les genoux; & en lui prenant la main qu'il baiſa: Bon pere, lui dit-il, que Dieu vous conſerve; ſouhaitez-vous quelque choſe? Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? Nous ſommes des Etrangers qui ne faiſons que d'arriver, repartit Noureddin, & nous voulions paſſer ici la nuit juſqu'à demain. Vous ſeriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément; & la vûe du jardin qui eſt très-beau, vous réjoüira pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin eſt-il à vous, lui demanda Noureddin? vraiment oui, c'eſt à moi, reprit Scheich Ibrahim en ſouriant; c'eſt un héritage que j'ai eu de mon pere: entrez, vous dis-je, vous ne ſerez pas fâché de le voir.

Noureddin ſe leva en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de ſon honnêteté, & entra dans le jardin avec la belle Perſienne. Scheich Ibrahim

ferma la porte; & en marchant devant eux il les mena en un endroit d'où ils virent à-peu-près la diſpoſition, la grandeur, & la beauté du jardin d'un coup-d'œil.

Noureddin avoit vû d'aſſez beaux jardins à Balſora, mais il n'en avoit pas encore vû de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout conſidéré, & qu'il ſe fut promené dans quelques allées, il ſe tourna du côté du Concierge qui l'accompagnoit, & lui demanda comment il s'appelloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appelloit Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avoüer que voici un jardin merveilleux, Dieu vous y conſerve long-tems. Nous ne pouvons aſſez vous remercier de la grace que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu ſi digne d'être vû : il eſt juſte que nous vous en témoignions notre reconnoiſſance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pieces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque choſe pour manger, que nous nous réjoüiſſions enſemble.

A la vûe des deux pieces d'or, Scheich Ibrahim qui aimoit fort ce métal, ſourit en ſa barbe : il les prit; & en laiſſant Noureddin & la belle Perſienne pour aller faire la commiſſion, car il étoit ſeul, voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie; je me ſerois fait un grand tort à moi-même, ſi j'euſſe eu l'imprudence de les maltraiter & de les chaſſer. Je les réga-

lerai en Princes avec la dixieme partie de cet argent, & le reſte me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi ſouper autant pour lui que pour ſes hôtes, Noureddin & la belle Perſienne ſe promenerent dans le jardin & arriverent au Pavillon des Peintures qui étoit au milieu : ils s'arrêterent d'abord à contempler ſa ſtructure admirable, ſa grandeur & ſa hauteur; & après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils monterent à la porte du Sallon par un grand eſcalier de marbre blanc; mais ils la trouverent fermée.

Noureddin & la belle Perſienne ne faiſoient que de deſcendre de l'eſcalier, lorſque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore; pourquoi me faites-vous cette demande ? & ce ſuperbe pavillon, répartit Noureddin, eſt-à vous auſſi ? Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, & il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'eſt pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont auſſi tôt comment il ſe peut faire que je ſois maître du jardin, & que je ne le ſois point du pavillon ? Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même

choſe à l'égard du Pavillon. Mon fils, répartit-il, le Pavillon ne va pas ſans le jardin; l'un & l'autre m'appartient. Puiſque cela eſt, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous ſoyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en ſupplie, la grace de nous en faire voir le dedans: à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuſer à Noureddin la demande qu'il faiſoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il conſidéra de plus, que le Calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit de coutume, & ainſi qu'il ne viendroit pas ce ſoir-là, & qu'il pouvoit même y faire manger ſes hôtes, & manger lui-même avec eux. Il poſa les vivres qu'il avoit apportés ſur le premier degré de l'eſcalier, & alla chercher la clef dans le logement où il demeuroit; il revint avec de la lumiere, & il ouvrit la porte.

Nouredin & la belle Perſienne entrerent dans le Sallon; & ils le trouverent ſi ſurprenant, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer d'en admirer la beauté & la richeſſe En effet, ſans parler des Peintures, les ſofas étoient magnifiques; & avec les luſtres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croiſée un bras d'argent chacun avec ſa bougie. Et Noureddin ne put voir tous ces objets, ſans ſe reſſouvenir de

la ſplendeur dans laquelle il avoit vécu, & ſans en ſoupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table ſur un ſofa ; & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Perſienne & lui s'aſſirent & mangerent enſemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre & appella la belle Perſienne. Approchez, lui dit-il, & admirez avec moi la belle vûe & la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait ; rien n'eſt plus charmant. Elle s'approcha, & ils joüirent enſemble de ce ſpectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, & qu'il fut venu rejoindre ſes hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boiſſon dont il voulût bien les régaler. Quelle boiſſon voudriez-vous, reprit Scheich Ibrahim ? eſt-ce du ſorbet ? j'en ai du plus exquis : mais vous ſçavez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le ſorbet après le ſoupé.

Je le ſçai bien, répartit Noureddin, ce n'eſt pas du ſorbet que nous vous demandons ; c'eſt une autre boiſſon : je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. C'eſt donc du vin dont vous voulez parler, repliqua Scheich Ibrahim. Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin ; ſi vous en avez, obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous ſçavez qu'on en boit après ſoupé pour paſſer

paſſer le tems juſqu'à ce qu'on ſe couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, & même d'approcher d'un lieu où il y en auroit! Un homme comme moi, qui a fait le pélerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute ſa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaiſir de nous en trouver, reprit Noureddin; & ſi cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enſeigner un moyen, ſans que vous entriez au cabaret, & ſans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cettecondition, repartit Scheich Ibrahim; dites-moi ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.

Nous avons vû un âne attaché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin; c'eſt à vous apparemment, & vous devez vous en ſervir dans le beſoin. Tenez, voilà encore deux pieces d'or; prenez l'âne avec ſes paniers, & allez au premier cabaret, ſans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira; donnez quelque choſe au premier paſſant & priez-le d'aller juſqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra l'une dans un panier & l'autre dans l'autre, & de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chaſſer l'âne devant vous juſqu'ici, & nous prendrons les cruches nous-mêmes

dans les paniers. De cette maniere, vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pieces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir, firent un puiſſant effet ſur ſon eſprit. Ah mon fils, s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien! Sans vous je ne me fuſſe jamais aviſé de ce moyen pour vous faire avoir du vin ſans ſcrupule. Il les quitta pour aller faire la commiſſion, & il s'en acquitta en peu de tems. Dès qu'il fut de retour, Noureddin deſcendit, tira les cruches des paniers, & les porta au Sallon.

Scheich Ibrahim remena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris; & lorſqu'il fut revenu: Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons aſſez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre; mais il nous manque encore quelque choſe. Et quoi, reprit Scheich Ibrahim, que puis-je faire encore pour votre ſervice? Nous n'avons pas de taſſes, répartit Noureddin, & quelques fruits nous raccomoderoient bien, ſi vous en aviez. Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez ſouhaiter.

Scheich Ibrahim deſcendit, & en peu de tems il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de pluſieurs ſortes de fruits, avec des taſſes d'or & d'ar-

gent à choiſir ; & quand il leur eut demandé s'ils avoient beſoin de quelque autre choſe, il ſe retira ſans vouloir reſter, quoiqu'ils l'en priaſſent avec beaucoup d'inſtances.

Noureddin & la belle Perſienne ſe remirent à table, & ils commencerent par boire chacun un coup : ils trouverent le vin excellent. Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle Perſienne, ne ſommes-nous pas les plus heureux du monde, de ce que le haſard nous a amenés dans un lieu ſi agréable & ſi charmant ? réjoüiſſons-nous & remettons-nous de la mauvaiſe chere de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand, que de vous avoir d'un côté & la taſſe de l'autre ? ils burent pluſieurs autres fois, en s'entretenant agréablement, & en chantant chacun leur chanſon.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre, particulierement la belle Perſienne, leur chant attira Scheich Ibrahim qui les entendit long-tems de deſſus le Perron avec un grand plaiſir ſans ſe faire voir. Il ſe fit voir enfin en mettant la tête à la porte : Courage, Seigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyoit déjà yvre ; je ſuis ravi de vous voir dans cette joie.

Ah, Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en ſe tournant de ſon côté, que vous êtes un brave homme, & que nous vous ſommes obligés ! Nous n'oſerions vous prier de boire un coup ; mais ne laiſſez pas d'entrer.

Venez, approchez-vous, & faites-nous aumoins l'honneur de nous tenir compagnie. Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaiſir d'entendre vos belles chanſons; & en diſant ces paroles il diſparut.

La belle Perſienne s'apperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté ſur le Perron, & elle en avertit Noureddin. Seigneur, ajoûta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une averſion pour le vin; je ne deſeſpérerois pas de lui en faire boire, ſi vous vouliez faire ce que je vous dirois. Et quoi? demanda Noureddin; vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. Engagez-le ſeulement à entrer & à demeurer avec nous, dit-elle; quelque tems après verſez à boire & préſentez-lui la taſſe; s'il vous refuſe, buvez, & enſuite faites ſemblant de dormir, je ferai le reſte.

Noureddin comprit l'intention de la belle Perſienne; il appella Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim, lui dit-il, nous ſommes vos hôtes, & vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde; voudriez-vous nous refuſer la priere que nous vous faiſons de nous honorer de votre compagnie? Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais ſeulement de nous faire le plaiſir de vous voir.

Scheich Ibrahim ſe laiſſa perſuader; il entra, & s'aſſit ſur le bord du ſofa qui

étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là, & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin. Approchez-vous, je vous en ſupplie, & aſſeyez-vous auprès de Madame, elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plaît, dit Scheich Ibrahim : il s'approcha ; & en ſouriant du plaiſir qu'il alloit avoir d'être près d'une ſi belle perſonne, il s'aſſit à quelque diſtance de la belle Perſienne. Noureddin la pria de chanter une chanſon en conſidération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faiſoit, & elle en chanta une qui le ravit en extaſe.

Quand la belle Perſienne eut achevé de chanter, Noureddin verſa du vin dans une taſſe, & préſenta la taſſe à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre ſanté, je vous en prie. Seigneur, reprit-il, en ſe retirant en arriere, comme s'il eût eu horreur de voir ſeulement du vin, je vous ſupplie de m'excuſer : je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long-tems. Puiſqu'abſolument vous ne voulez pas boire à notre ſanté, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit, la belle Perſienne coupa la moitié d'une pomme ; & en la préſentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous faſſiez la même dif-

ficulté de goûter de cette pomme qui eſt excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuſer d'une ſi belle main ; il la prit avec une inclination de tête, & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-deſſus, & Noureddin cependant ſe renverſa ſur le ſofa & fit ſemblant de dormir. Auſſitôt la belle Perſienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; & en lui parlant fort bas : le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjoüiſſons enſemble. Il n'a pas plûtôt bû deux coups, qu'il s'endort & me laiſſe ſeule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle Perſienne prit une taſſe, elle la remplit de vin ; & en la préſentant à Scheich Ibrahim : Prenez, lui dit-elle, & buvez à ma ſanté ; je vais vous faire raiſon. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en diſpenſer ; mais elle le preſſa ſi vivement, que vaincu par ſes charmes & par ſes inſtances, il prit la taſſe & but ſans rien laiſſer.

Le bon Vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoiſſoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enſeignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre ſans façon chez un Cabaretier où il étoit très-

connu : la nuit lui avoit ſervi de manteau, & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commiſſion, ſelon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme après qu'il eut bu, la belle Perſienne lui emplit une autre taſſe, qu'il prit avec bien moins de difficulté ; il n'en fit aucune à la troiſieme. Il buvoit enfin la quatrieme, lorſque Noureddin ceſſa de faire ſemblant de dormir. Il ſe leva ſur ſon ſéant, & en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha, ha, Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y ſurprens : vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, & vous ne laiſſez pas d'en boire.

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette ſurpriſe, & la rougeur lui en monta un peu au viſage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; & quand il eut fait : Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber ſur moi, c'eſt ſur Madame : quel moyen de ne pas ſe rendre à tant de graces !

La belle Perſienne qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit elle, laiſſez-le dire, & ne vous contraignez pas : continuez d'en boire & réjoüiſſez-vous. Quelques momens après, Noureddin ſe verſa à boire & en verſa enſuite à la belle Perſienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Nou-

reddin ne lui en verſoit pas, il prit une taſſe & la lui préſenta : & moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas auſſi-bien que vous ?

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin & la belle Perſienne firent un grand éclat de rire ; Noureddin lui verſa à boire, & ils continuerent de ſe réjouir, de rire & de boire juſqu'à près de minuit. Environ ce tems-là la belle Perſienne s'aviſa que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon Vieillard de Concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, & voilà tant de belles bougies. Faites-nous, je vous prie, le plaiſir de les allumer, que nous y voyons clair.

Scheich Ibrahim uſa de la liberté que donne le vin, lorſqu'on en a la tête échauffée ; & afin de ne pas interrompre un diſcours dont il entretenoit Noureddin : Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle perſonne ; cela convient mieux à une jeuneſſe comme vous ; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou ſix, & pour cauſe, cela ſuffira. La belle Perſienne ſe leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit ſur la table ; & elle alluma les quatre-vingt bougies, ſans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque tems après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Perſienne ſur

un autre ſujet, Noureddin à ſon tour le pria de vouloir bien allumer quelques luſtres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées, il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous ſoyez bien pareſſeux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, ſi vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les, mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, & ouvrit les quatre-vingt fenêtres; à quoi Scheich Ibrahim attaché à s'entretenir avec la belle Perſienne, ne fit pas de réflexion.

Le Calife Haroun Alraſchid n'étoit pas encore retiré alors; il étoit dans un ſallon de ſon Palais qui avançoit juſqu'au Tigre, & qui avoit vûe du côté du jardin & du Pavillon des Peintures. Par haſard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là, & il fut extrêmement étonné de voir le Pavillon tout illuminé; & d'autant plus qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu étoit dans la Ville. Le grand Viſir Giafar étoit encore avec lui, & il n'attendoit que le moment que le Calife ſe retirât pour retourner chez lui. Le Calife l'appella dans une grande colere: Viſir négligent, s'écria-t-il, viens çà, approche-toi, regarde le Pavillon des Peintures, & dis-moi pourquoi il eſt illuminé à l'heure qu'il eſt, que je n'y ſuis pas?

Le grand Viſir trembla de frayeur à cette nouvelle, de crainte qu'il eut que cela ne

fût. Il s'approcha, & il trembla davantage dès qu'il eut vû que ce que le Calife lui avoit dit étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'appaiſer. Commandeur des Croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre choſe là-deſſus à Votre Majeſté, ſinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint ſe préſenter à moi; il me témoigna qu'il avoit deſſein de faire une aſſemblée des Miniſtres de ſa Moſquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien-aiſe de faire ſous l'heureux regne de Votre Majeſté. Je lui demandai ce qu'il ſouhaitoit que je fiſſe pour ſon ſervice en cette rencontre, ſur quoi il me ſupplia d'obtenir de Votre Majeſté, qu'il lui fût permis de faire l'aſſemblée & la cérémonie dans le Pavillon. Je le renvoyai en lui diſant qu'il le pouvoit faire, & que je ne manquerois pas d'en parler à Votre Majeſté; je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, pourſuivit-il, a choiſi ce jour pour la cérémonie; & en régalant les Miniſtres de ſa Moſquée, il a voulu ſans doute leur donner le plaiſir de cette illumination.

Giafar, reprit le Calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaiſé, ſelon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne ſont point pardonnables. La premiere, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permiſſion de faire cette cérémonie dans mon Pavillon; un ſimple Concierge n'eſt

pas un Officier assez considérable pour mériter tant d'honneur : la seconde, de ne m'en avoir point parlé : & la troisieme, de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon-homme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendroit pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y a pas songé, & je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépense plus grande de cette illumination.

Le grand Visir Giafar joyeux de ce que le Calife prenoit la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, & il avoüa franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pieces d'or à Scheich Ibrahim. Puisque cela est ainsi, ajouta le Calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes ; mais la punition en sera légere. C'est que tu passeras le reste de la nuit comme moi avec ces bonnes gens que je suis bien-aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, vas te déguiser de même avec Mesrour, & venez tous deux avec moi. Le Visir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard, & que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût arrivé ; mais il répartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le Visir lui avoit dit, le Visir fut au desespoir de cette résolution : mais il falloit obéir, & ne pas répliquer.

Le Calife ſortit donc de ſon Palais déguiſé en bourgeois, avec le grand Viſir Giafar & Meſrour, Chef des Eunuques, & marcha par les rues de Bagdad, juſqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le Calife en fut ſcandaliſé : Giafar, dit-il au grand Viſir, que veut dire que la porte eſt ouverte à l'heure qu'il eſt ? ſeroit il poſſible que ce fût la coûtume de Scheich Ibrahim de la laiſſer ainſi ouverte la nuit ? j'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute.

Le Calife entra dans le jardin ; & quand il fut arrivé au Pavillon, comme il ne vouloit pas monter au Sallon avant de ſçavoir ce qui s'y paſſoit, il conſulta avec le grand Viſir s'il ne devoit pas monter ſur des arbres qui en étoient le plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du Sallon, le grand Viſir s'apperçut qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laiſſée ainſi, lorſqu'il s'étoit laiſſé perſuader d'entrer & de tenir compagnie à Noureddin & à la belle Perſienne.

Le Calife abandonna ſon premier deſſein, il monta à la porte du Sallon ſans faire de bruit ; & la porte étoit entr'ouverte de maniere qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans ſans être vû. Sa ſurpriſe fut

des plus grandes, quand il eut apperçû une Dame d'une beauté ſans égale, & un jeune homme des mieux faits, avec Scheich Ibrahim aſſis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la taſſe à la main : Ma belle Dame, diſoit-il à la belle Perſienne, un bon buveur ne doit jamais boire ſans chanter la chanſonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta, & le Calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré juſqu'alors qu'il bût du vin, & qu'il l'avoit crû un homme ſage & poſé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, & vint au grand Viſir Giafar qui étoit ſur l'eſcalier, quelques degrés au-deſſous du perron : Monte, lui dit-il, & vois ſi ceux qui ſont là-dedans ſont des Miniſtres de Moſquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le Calife prononça ces paroles, le grand Viſir connut fort bien que la choſe alloit mal pour lui. Il monta ; & en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour ſa perſonne, quand il eut vû les mêmes trois perſonnes dans la ſituation & dans l'état où ils étoient. Il revint au Calife tout confus, & il ne ſçut que lui dire. Quel deſordre, lui dit le Calife ! que des gens ayent la hardieſſe de venir ſe

divertir dans mon Jardin & dans mon Pavillon ! que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les ſouffre, & ſe divertiſſe avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puiſſe voir un jeune homme & une jeune Dame mieux faits & mieux aſſortis. Avant de faire éclater ma colere, je veux m'éclaircir davantage, & ſçavoir qui ils peuvent être, & à quelle occaſion ils ſont ici. Il retourna à la porte pour les obſerver encore, & le Viſir qui le ſuivit demeura derriere lui pendant qu'il avoit les yeux ſur eux. Ils entendirent l'un & l'autre que Scheich Ibrahim diſoit à la belle Perſienne : Mon aimable Dame, y a-t-il quelque choſe que vous puiſſiez ſouhaiter pour rendre notre joie de cette ſoirée plus accomplie ? Il me ſemble, reprit la belle Perſienne, que tout iroit bien ſi vous aviez ici un inſtrument dont je puiſſe joüer, & que vous vouluſſiez me l'apporter. Madame, reprit Scheich Ibrahim, ſçavez-vous joüer du Luth. Apportez, lui dit la belle Perſienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de ſa place, Scheich Ibrahim tira un Luth d'une armoire, & le préſenta à la belle Perſienne, qui commença à le mettre d'accord. Le Calife cependant ſe tourna du côté du grand Viſir Giafar : Giafar, lui dit-il, la jeune Dame va joüer du Luth ; ſi elle joue bien, je lui pardonnerai de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle : pour toi, je ne laiſſerai

pas de te faire pendre. Commandeur des Croyans, reprit le grand Viſir ; ſi cela eſt ainſi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal. Pourquoi cela, répartit le Calife ? Plus nous ſerons de monde, repliqua le grand Viſir, plus nous aurons lieu de nous conſoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le Calife qui aimoit les bons mots, ſe mit à rire de cette répartie; & en ſe retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre joüer la belle Perſienne.

La belle Perſienne préludoit déjà d'une maniere qui fit comprendre d'abord au Calife qu'elle joüoit en maître. Elle commença enſuite de chanter un air, & elle accompagna ſa voix qu'elle avoit admirable, avec le Luth, & elle le fit avec tant d'art & de perfection, que le Calife en fut charmé.

Dès que la belle Perſienne eut achevé de chanter, le Calife deſcendit de l'eſcalier, & le Viſir Giafar le ſuivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au Viſir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux joüer du Luth : Iſaac *, que je croyois le plus habile joüeur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en ſuis ſi content, que je veux entrer pour l'entendre joüer devant moi : il s'agit de voir de quelle maniere je le ferai.

Commandeur des Croyans, reprit le

* C'étoit un excellent Joüeur de Luth, qui vivoit à Bagdad ſous le regne de ce Calife.

grand Viſir, ſi vous y entrez & que Scheich Ibrahim vous reconnoiſſe, il en mourra de frayeur. C'eſt auſſi ce qui me fait de la peine, répartit le Calife; & je ſerois fâché d'être cauſe de ſa mort, après tant de tems qu'il me ſert. Il me vient une penſée qui pourra me réuſſir: demeure ici avec Meſrour, & attendez dans la premiere allée que je revienne.

Le voiſinage du Tigre avoit donné lieu au Calife d'en détourner aſſez d'eau par-deſſus une grande voûte bien terraſſée, pour former une belle piece d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poiſſon dans le Tigre venoit ſe retirer. Les Pêcheurs le ſçavoient bien, & ils euſſent fort ſouhaité d'avoir la liberté d'y pêcher; mais le Calife avoit défendu expreſſément à Scheich Ibrahim de ſouffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un Pêcheur qui paſſoit devant la porte du jardin depuis que le Calife y étoit entré, & qui l'avoit laiſſée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occaſion, & s'étoit coulé dans le jardin juſqu'à la piece d'eau.

Ce Pêcheur avoit jetté ſes filets, & il étoit prêt de les tirer au moment que le Calife, qui après la négligence de Scheich Ibrahim s'étoit douté de ce qui étoit arrivé & vouloit profiter de cette conjoncture pour ſon deſſein, vint au même endroit. Nonobſtant ſon déguiſement, le Pêcheur le reconnut

reconnut, & ſe jetta auſſi-tôt à ſes pieds en lui demandant pardon, & en s'excuſant ſur ſa pauvreté. Releve-toi & ne crains rien, reprit le Calife, tire ſeulement tes filets, que je voye le poiſſon qu'il y aura.

Le Pêcheur raſſuré exécuta promptement ce que le Calife ſouhaitoit, & il amena cinq ou ſix beaux poiſſons, dont le Calife choiſit les deux plus gros, qu'il fit attacher enſemble par la tête avec un brin d'arbriſſeau. Il dit enſuite au Pêcheur : donne-moi ton habit, & prens le mien. L'échange ſe fit en peu de momens ; & dès que le Calife fut habillé en Pêcheur, juſqu'à la chauſſure & le turban : prens tes filets, dit-il au Pêcheur, & vas faire tes affaires.

Quand le Pêcheur fut parti, fort content de ſa bonne fortune, le Calife prit les deux poiſſons à la main, & alla retrouver le grand Viſir Giafar & Meſrour. Il s'arrêta devant le grand Viſir, & le grand Viſir ne le reconnut pas. Que demandes-tu, lui dit-il, vas, paſſe ton chemin. Le Calife ſe mit auſſi-tôt à rire, & le grand Viſir le reconnut : Commandeur des Croyans, s'écria-t-il, eſt-il poſſible que ce ſoit vous ? je ne vous reconnoiſſois pas, & je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer préſentement dans le Sallon, ſans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoiſſe. Reſtez donc encore ici, lui dit-il

& à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage.

Le Calife monta au Sallon, & frapa à la porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le Calife ouvrit la porte ; & en avançant seulement un pas dans le Sallon, pour se faire voir : Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le Pêcheur Kerim : comme je me suis apperçu que vous régaliez de vos amis, & que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin & la belle Persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim, dit aussi-tôt la belle Persienne, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyons son poisson. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu Pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire à la belle Persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bû, & dit en bégayant au Calife, qu'il prenoit pour un Pêcheur : Approche, bon voleur de nuit ; approche qu'on te voye.

Le Calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manieres d'un Pêcheur, & présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson, dit la belle Persienne ; j'en mangerois volontiers s'il étoit cuit & bien accommodé ? Madame a raison, re-

prit Scheich Ibrahim, que veux-tu que nous faſſions de ton poiſſon, s'il n'eſt accommodé ? Vas, accommode-le toi-même, & apporte-le nous ; tu trouveras de tout dans ma Cuiſine.

Le Calife revint trouver le grand Viſir Giafar : Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poiſſon ſoit accommodé : je vais l'accommoder, reprit le grand Viſir ; cela ſera fait dans un moment. J'ai ſi fort à cœur, répartit le Calife, de venir à bout de mon deſſein que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puiſque je fais ſi bien le Pêcheur, je puis bien faire auſſi le Cuiſinier : je me ſuis mêlé de la Cuiſine dans ma jeuneſſe, & je ne m'en ſuis pas mal acquitté. En diſant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, & le grand Viſir & Meſrour le ſuivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois ; & quoique la Cuiſine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choſes dont ils avoient beſoin, ils eurent bien-tôt accommodé le plat de poiſſon. Le Calife le porta ; & en le ſervant, il mit auſſi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en ſerviſſent, s'ils le ſouhaitoient. Ils mangerent d'un grand appétit, Noureddin & la belle Perſienne particulierement ; & le Calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin re-

garda le Calife : Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poiſſon, & tu nous as fait le plus grand plaiſir du monde. Il mit la main dans ſon ſein en même tems, & il en tira ſa bourſe où il y avoit trente pieces d'or, le reſte des quarante que Sangiar, Huiſſier du Roi de Balſora, lui avoit données avant ſon départ. Prens, lui dit-il, je t'en donnerois davantage ſi j'en avois. Je t'euſſe mis à l'abri de la pauvreté, ſi je t'euſſe connu avant que j'euſſe dépenſé mon patrimoine : ne laiſſe pas de le recevoir d'auſſi bon cœur que ſi le préſent étoit beaucoup plus conſidérable.

Le Calife prit la bourſe ; & en remerciant Noureddin, comme il ſentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : Seigneur, lui dit-il, je ne puis aſſez vous remercier de votre libéralité. On eſt bien-heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous : mais avant de me retirer, j'ai une priere à vous faire, que je vous ſupplie de m'accorder. Voilà un Luth qui me fait connoître que Madame en ſçait joüer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grace d'en joüer une ſeule piece, je m'en retournerois le plus content du monde ; c'eſt un inſtrument que j'aime paſſionnément.

Belle Perſienne, dit auſſi-tôt Noureddin en s'adreſſant à elle, je vous demande cette grace, j'eſpere que vous ne me la refuſerez pas. Elle prit le Luth ; & après l'avoir

accordé en peu de momens, elle joüa & chanta un air qui enleva le Calife. En achevant, elle continua de joüer ſans chanter; & elle le fit avec tant de force & d'agrément, qu'il fut ravi comme en extaſe.

Quand la belle Perſienne eut ceſſé de joüer: Ah, s'écria le Calife, quelle voix! quelle main! & quel jeu! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joüé du Luth? Jamais on n'a rien vû ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à tous ceux qui en faiſoient les loüanges: Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois; puiſqu'elle te plaît ſi fort, c'eſt à toi, & je t'en fais préſent. En même tems il ſe leva, prit ſa robbe qu'il avoit quittée; & il voulut partir & laiſſer le Calife, qu'il ne connoiſſoit que pour un Pêcheur, en poſſeſſion de la belle Perſienne.

La belle Perſienne extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller? remettez-vous à votre place, je vous en ſupplie, & écoutez cè que je vais joüer & chanter. Il fit ce qu'elle ſouhaitoit; & alors en touchant le Luth, & en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit ſur le champ, & elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle, puiſqu'il l'abandonnoit ſi facilement à Kerim, & avec tant de dureté. Elle vou-

loit dire, ſans s'expliquer davantage, à un Pécheur tel que Kerim, qu'elle ne connoiſſoit pas pour le Calife non plus que lui. En achevant, elle poſa le Luth près d'elle, & porta ſon mouchoir au viſage pour cacher ſes larmes, qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, & il marqua par ſon ſilence qu'il ne ſe répentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le Calife ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit: Seigneur, à ce que je vois, cette Dame ſi belle, ſi rare, ſi admirable, dont vous venez de me faire préſent avec tant de généroſité, eſt votre Eſclave, & vous êtes ſon Maître. Cela eſt vrai, Kerim, reprit Noureddin; & tu ſerois beaucoup plus étonné que tu ne le parois, ſi je te racontois toutes les diſgraces qui me ſont arrivées à ſon occaſion. Eh, de grace, Seigneur, répartit le Calife, en s'acquittant toujours fort bien du perſonnage du Pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre hiſtoire.

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choſes de plus grande conſéquence, quoiqu'il ne le regardât que comme Pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaiſance. Il lui raconta toute ſon hiſtoire à commencer par l'achat que le Viſir ſon pere avoit fait de la belle Perſienne pour le Roi de Balſora, & n'omit rien de ce qu'il avoit fait, & de tout ce qui lui étoit arri-

vé, juſqu'à ſon arrivée à Bagdad avec elle, & juſqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé: & préſentement où allez-vous, lui demanda le Calife? où je vais, répondit-il, où Dieu me conduira. Si vous me croyez, reprit le Calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balſora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au Roi de ma part : vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lûe, & que perſonne ne vous dira mot.

Kerim, répartit Noureddin, ce que tu me dis eſt bien ſingulier : jamais on n'a dit qu'un Pêcheur comme toi ait eu correſpondance avec un Roi. Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le Calife ; nous avons fait nos études enſemble ſous les mêmes Maîtres, & nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il eſt vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable; elle l'a fait Roi, & moi Pêcheur : mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empreſſemens imaginables. Je me ſuis contenté de la conſidération qu'il a, de ne me rien refuſer de tout ce que je lui demande pour le ſervice de mes amis : laiſſez-moi faire, & vous en verrez le ſuccès.

Noureddin conſentit à ce que le Calife voulut ; & comme il y avoit dans le Sallon

de tout ce qu'il falloit pour écrire, le Calife écrivit cette lettre au Roi de Balſora, au haut de laquelle preſque ſur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caracteres: *Au nom de Dieu très miſéricordieux*, pour marquer qu'il vouloit être obéi abſolument.

LETTRE

du Calife Haroun Alraſchid, au Roi de Balſora.

Haroun Alraſchid, fils de Mahdi, envoye cette Lettre au Mohammed Zinebi, ſon couſin. Dès que Noureddin, fils du Viſir Khacan, porteur de cette Lettre, te l'aura rendue, & que tû l'auras lue, à l'inſtant dépouille-toi du Manteau Royal, mets-le-lui ſur les épaules, & le fais aſſeoir à ta place; & n'y manque pas. Adieu.

Le Calife plia & cacheta la Lettre; & ſans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit: Tenez, lui dit-il, & allez vous embarquer inceſſamment ſur un bâtiment qui va partir bien-tôt, comme il en part un chaque jour à la même heure; vous dormirez quand vous ſerez embarqué. Noureddin prit la Lettre, & partit avec le peu d'argent qu'il avoit ſur lui quand l'Huiſſier Sangiar lui avoit donné ſa bourſe; & la belle Perſienne inconſolable de ſon départ, ſe tira

à part ſur le ſofa, & fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit ſorti du Sallon, que Scheich Ibrahim qui avoit gardé le ſilence pendant tout ce qui venoit de ſe paſſer, regarda le Calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : Ecoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poiſſons qui valent bien vingt pieces de monnoie de cuivre au plus ; & pour cela on t'a donné une bourſe & une Eſclave ; penſes-tu que tout cela ſera pour toi ? je te déclare que je veux avoir l'Eſclave par moitié. Pour ce qui eſt de la bourſe, montre-moi ce qu'il y a dedans ; ſi c'eſt de l'argent, tu en prendras une piece pour toi ; & ſi c'eſt de l'or, je te prendrai tout, & je te donnerai quelques pieces de cuivre qui me reſtent dans ma bourſe.

Pour bien entendre ce qui va ſuivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il eſt à remarquer qu'avant de porter au Sallon le plat de poiſſon accommodé, le Calife avoit chargé le grand Viſir Giafar d'aller en diligence juſqu'au Palais, pour lui amener quatre Valets-de-Chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du Pavillon, juſqu'à ce qu'il frapât des mains par une des fenêtres. Le grand Viſir s'étoit acquitté de cet ordre ; & lui & Meſrour, avec les quatre Valets-de-Chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le ſignal.

Je reviens à mon diſcours, ajouta la Sul-

tane. Le Calife, toujours ſous le perſonnage du pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne ſçais pas ce qu'il y a dans la bourſe ; argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur ; pour ce qui eſt de l'Eſclave, je veux l'avoir à moi ſeul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propoſe, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim emporté de colere à cette inſolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à ſon égard, prit une des porcelaines qui étoient ſur la table, & la jetta à la tête du Calife. Le Calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jettée par un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur où elle ſe briſa en pluſieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué ſon coup, prend la chandelle qui étoit ſur la table, ſe leve en chancelant, & deſcend par un eſcalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le Calife profita de ce tems-là, & frappa des mains à une des fenêtres. Le grand Viſir, Meſrour, & les quatre Valets-de-Chambre furent à lui en un moment, & les Valets-de-Chambre lui eurent bien-tôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupés autour du Calife qui étoit aſſis ſur le Trône qu'il avoit dans le Sallon, que Scheich Ibrahim animé par l'in-

térêt, rentra avec une groſſe canne à la main, dont il ſe promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il apperçut ſon habit au milieu du Sallon, & il vit le Calife aſſis ſur ſon Trône, avec le grand Viſir & Meſrour à ſes côtés. Il s'arrêta à ce ſpectacle, & douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le Calife ſe mit à rire de ſon étonnement : Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le Calife, ſe jetta auſſitôt à ſes pieds, la face & ſa longue barbe contre terre : Commandeur des Croyans, s'écria-t-il, votre vil eſclave vous a offenſé, il implore votre clémence, & vous en demande mille pardons. Comme les Valets-de-Chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en deſcendant de ſon Trône, leve-toi, je te pardonne.

Le Calife s'adreſſa enſuite à la belle Perſienne, qui avoit ſuſpendu ſa douleur dès qu'elle ſe fut apperçue que le Jardin & le Pavillon appartenoient à ce Prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit diſſimulé, & que c'étoit lui-même qui s'étoit déguiſé en pêcheur. Belle Perſienne, lui dit-il, levez-vous & ſuivez-moi. Vous devez connoître qui je ſuis, après ce que vous venez de voir, & que je ne ſuis pas d'un rang à me prévaloir du

préſent que Noureddin m'a fait de votre perſonne avec une généroſité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balſora pour y être Roi, & je vous envoyerai pour y être Reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches néceſſaires pour ſon établiſſement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon Palais, où vous ſerez traitée ſelon votre mérite.

Ce diſcours raſſura & conſola la belle Perſienne par un endroit bien ſenſible, & elle ſe dédommagea pleinement de ſon affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin qu'elle aimoit paſſionnément, venoit d'être élevé à une ſi haute dignité. Le Calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéide ſa femme, après qu'il lui eut fait part de la conſidération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balſora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à ſouhaiter pour ſon bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au Palais du Roi, & le Roi donnoit audience. Il fendit la preſſe en tenant la Lettre, la main élevée ; on lui fit place, & il la préſenta. Le Roi la reçut, l'ouvrit, & changea de couleur en la liſant. Il la baiſa par trois fois ; & il alloit exécuter l'ordre du Calife, lorſqu'il s'aviſa de la montrer au Viſir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin, & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel deſſein il étoit venu, ne fut pas moins ſurpris que le Roi, de l'ordre que la Lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéreſſé, il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit ſemblant de ne l'avoir pas bien lûe; & pour la lire une ſeconde fois, il ſe tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, ſans que perſonne s'en apperçût & ſans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la Formule du haut de la Lettre, qui marquoit que le Calife vouloit être obéi abſolument, la porta à la bouche & l'avala.

Après une ſi grande méchanceté, Saouy ſe tourna du côté du Roi, lui rendit la Lettre; & en parlant bas: Hé bien, Sire, lui demanda-t-il, quelle eſt l'intention de Votre Majeſté? De faire ce que le Calife me commande, répondit le Roi. Gardez-vous en bien, Sire, reprit le méchant Viſir; c'eſt bien-là l'écriture du Calife, mais la Formule n'y eſt pas. Le Roi l'avoit fort bien remarquée; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le Viſir, il ne faut pas douter que le Calife n'ait accordé cette Lettre à Noureddin, ſur les plaintes qu'il lui eſt allé faire contre Votre Majeſté & contre

moi, pour ſe débarraſſer de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il eſt à conſidérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, ſans quoi elle eſt inutile. On ne dépoſe pas un Roi comme Votre Majeſté, ſans cette formalité: un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fauſſe Lettre: cela ne s'eſt jamais pratiqué. Sire, Votre Majeſté peut s'en repoſer ſur ma parole, & je prens ſur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le Roi Zinebi ſe laiſſa perſuader, & abandonna Noureddin à la diſcrétion du Viſir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la baſtonade, juſqu'à ce qu'il demeura comme mort; & dans cet état il le fit porter en priſon, où il demanda qu'on le mît dans le cachot le plus obſcur & le plus profond, avec ordre au Geolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin meurtri de coups fut revenu à lui, & qu'il ſe vit dans ce cachot, il pouſſa des cris pitoyables en déplorant ſon malheureux ſort: Ah, pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, & que j'ai été facile à te croire! pouvois-je m'attendre à une deſtinée ſi cruelle, après le bien que je t'ai fait! Dieu te béniſſe néanmoins; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaiſe; & j'aurai patience juſqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, & le Vifir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Réſolu de lui faire perdre la vie honteuſement, il n'oſa l'entreprendre de ſon autorité. Pour réuſſir dans ſon pernicieux deſſein, il chargea pluſieurs de ſes Eſclaves de riches préſens, & alla ſe préſenter au Roi à leur tête: Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau Roi ſupplie Votre Majeſté de vouloir bien agréer à ſon avenement à la Couronne.

Le Roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre: Quoi, reprit-il, ce malheureux vit-il encore? je croyois que tu l'euſſes fait mourir. Sire, répartit Saouy, ce n'eſt pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à perſonne; c'eſt à Votre Majeſté. Va, répliqua le Roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permiſſion. Sire, dit alors Saouy, je ſuis infiniment obligé à Votre Majeſté de la juſtice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait ſi publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grace de vouloir bien que l'exécution s'en faſſe devant le Palais, & que les Crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la Ville, afin que perſonne n'ignore que l'offenſe qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit; & les Crieurs en faiſant leur devoir, répandirent une triſteſſe gé-

nérale dans toute la Ville. La mémoire toute récente des vertus du pere, fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieuſement, à la ſollicitation & par la méchanceté du Viſir Saouy.

Saouy alla en priſon en perſonne, accompagné d'une vingtaine de ſes Eſclaves, miniſtres de ſa cruauté. On lui amena Noureddin, & il le fit monter ſur un méchant cheval ſans ſelle. Dès que Noureddin ſe vit livré entre les mains de ſon ennemi : tu triomphes, lui dit il, & tu abuſes de ta puiſſance ; mais j'ai confiance ſur la vérité de ces paroles d'un de nos Livres : *Vous jugez injuſtement, & dans peu vous ſerez jugé vous-même.* Le Viſir Saouy qui triomphoit véritablement en lui-même : Quoi inſolent, reprit-il, tu oſes m'inſulter encore ? Vas, je te le pardonne ; il arrivera ce qu'il pourra, pourvû que je t'aye vû couper le cou à la vûe de tout Balſora. Tu dois ſçavoir auſſi ce que dit un autre de nos livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de ſon ennemi ?*

Ce miniſtre implacable dans ſa haine & dans ſon inimitié, environné d'une partie de ſes Eſclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, & prit le chemin du Palais. Le Peuple fut ſur le point de ſe jetter ſur lui, & il l'eût lapidé, ſi quelqu'un eût commencé de donner l'exemple.

Quand il l'eut mené juſqu'à la place du Palais, à la vûe de l'appartement du Roi, il le laiſſa entre les mains du Bourreau, & il alla ſe rendre près du Roi qui étoit déjà dans ſon Cabinet, prêt à repaître ſes yeux avec lui du ſanglant ſpectacle qui ſe préparoit.

La Garde du Roi & les Eſclaves du Viſir Saouy qui faiſoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faiſoit tous les efforts poſſibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre, & l'enlever. Le Bourreau s'approcha de lui : Seigneur, lui dit-il, je vous ſupplie de me pardonner votre mort ; je ne ſuis qu'un Eſclave, & je ne puis me diſpenſer de faire mon devoir ; à moins que vous n'ayez beſoin de quelque choſe, mettez-vous s'il vous plaît en état ; le Roi va me commander de frapper.

Dans ce moment ſi cruel, quelque perſonne charitable, dit le déſolé Noureddin, en tournant la tête à droite & à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grace de m'apporter de l'eau pour étancher ma ſoif? on en apporta un vaſe à l'inſtant, que l'on fit paſſer juſqu'à lui de main en main. Le Viſir Saouy qui s'apperçut de ce retardement, cria au Bourreau de la fenêtre du Cabinet du Roi où il étoit : Qu'attens-tu, frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité, toute la Place retentit de vives im-

précations contre lui ; & le Roi jaloux de ſon autorité, n'approuva pas cette hardieſſe en ſa préſence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raiſon ; c'eſt qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, & qui aboutiſſoit à la Place, & qu'il apperçut au milieu une troupe de Cavaliers qui accouroient à toute bride. Viſir, dit-il auſſi-tôt à Saouy, qu'eſt ce que cela ? regarde. Saouy qui ſe douta de ce que ce pouvoit être, preſſa le Roi de donner le ſignal au Bourreau. Non, reprit le Roi, je veux ſçavoir auparavant qui ſont ces Cavaliers. C'étoit le grand Viſir Giafar avec ſa ſuite, qui venoit de Bagdad en perſonne, de la part du Calife.

Pour ſçavoir le ſujet de l'arrivée de ce Miniſtre à Balſora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la Lettre du Calife, le Calife ne s'étoit pas ſouvenu le lendemain, ni même pluſieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la Patente dont il avoit parlé à la belle Perſienne. Il étoit dans le Palais intérieur qui étoit celui des femmes ; & en paſſant devant un appartement, il entendit une très-belle voix : il s'arrêta ; & il n'eut pas plûtôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une abſence, qu'il demanda à un Officier des Eunuques qui le ſuivoit, qui étoit la femme qui demeuroit dans l'appar-

tement ; & l'Officier répondit que c'étoit l'Eſclave du jeune Seigneur qu'il avoit envoyé à Balſora pour être Roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria auſſi-tôt le Calife, je t'ai bien oublié ! Vîte, ajoûta-t-il, qu'on me faſſe venir Giafar inceſſamment. Ce Miniſtre arriva : Giafar, lui dit le Calife, je ne me ſuis pas ſouvenu d'envoyer la Patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balſora. Il n'y a pas de tems pour la faire expédier ; prens du monde & des chevaux de poſte, & rends-toi à Balſora en diligence. Si Noureddin n'eſt plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le Viſir Saouy ; s'il n'eſt pas mort, amene-le moi avec le Roi & ce Viſir.

Le grand Viſir Giafar ne ſe donna que le tems qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit auſſi-tôt avec un bon nombre d'Officiers de ſa Maiſon. Il arriva à Balſora de la maniere & dans le tems que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la Place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grace pour Noureddin ; & il entra dans le Palais du même train juſqu'à l'eſcalier, où il mit pied à terre.

Le Roi de Balſora qui avoit reconnu le premier Miniſtre du Calife, alla au-devant de lui & le reçut à l'entrée de ſon appartement. Le grand Viſir demanda d'abord ſi

Noureddin vivoit encore, & s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le Roi répondit qu'il vivoit, & donna ordre qu'on l'amenât : comme il parut bien-tôt, mais lié & garoté, il le fit délier & mettre en liberté, & commanda qu'on s'assûrât du Visir Saouy, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand Visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora ; il repartit le lendemain ; & selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le Roi de Balsora, & Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au Calife ; & après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, & particulierement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, & du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil & l'animosité de Saouy, le Calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au Visir Saouy. Commandeur des Croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, & qu'il ait tâché de faire à feu mon pere, je m'estimerois le plus infâme de tous les hommes, si j'avois trempé mes mains dans son sang : le Calife lui sçut bon gré de sa générosité, & il fit faire cette justice par la main du Bourreau.

Le Calife voulut renvoyer Noureddin à Balsora pour y régner ; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. Commandeur des Croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera desormais dans une aversion si

grande après ce qui m'y eſt arrivé, que j'oſe ſupplier Votre Majeſté d'avoir pour agréable que je tienne le ſerment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes ſervices près de ſa perſonne, ſi elle avoit la bonté de m'en accorder la grace: le Calife le mit au nombre de ſes Courtiſans les plus intimes, lui rendit la belle Perſienne, & lui fit de ſi grands biens, qu'ils vécurent enſemble juſqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient ſouhaiter.

Pour ce qui eſt du Roi de Balſora, le Calife ſe contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faiſoit des Viſirs, & le renvoya dans ſon Royaume.

HISTOIRE

De Beder, Prince de Perſe, & de Giauhare, Princeſſe du Royaume de Samandal.

LA Perſe eſt une partie de la Terre de ſi grande étendue, que ce n'eſt pas ſans raiſon que ſes anciens Rois ont porté le titre ſuperbe de Rois des Rois. Autant qu'il y a de Provinces, ſans parler de tous les autres Royaumes qu'ils avoient conquis, au-

tant il y avoit de Rois : ces Rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient même aussi soumis que les Gouverneurs le sont aux Rois de tous les autres Royaumes.

Un de ces Rois qui avoit commencé son regne par d'heureuses & de grandes conquêtes, regnoit il y avoit de longues années, avec un bonheur & une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les Monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux, c'est qu'il étoit fort âgé, & que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un Prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement & séparément, avec des femmes Esclaves pour les servir, & des Eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes & à prévenir leurs desirs, aucune ne rempliſſoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés ; & il ne se contentoit pas de les payer sans faire de prix dès qu'elles lui agréoient, il combloit encore les Marchands d'honneurs, de bienfaits, & de bénédictions, pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa

Religion, & de nouvelles fondations toutes Royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prieres ce qu'il ſouhaitoit ſi ardemment.

Un jour que ſelon la coutume pratiquée tous les jours par les Rois ſes prédeceſſeurs, lorſqu'ils étoient de réſidence dans leur Capitale, il tenoit l'aſſemblée de ſes Courtiſans, où ſe trouvoient tous les Ambaſſadeurs & tous les Etrangers de diſtinction qui étoient à ſa Cour, où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'état, mais de Sciences, d'Hiſtoire, de Littérature, de Poéſie, & de toute autre choſe capable de recréer l'eſprit agréablement: ce jour-là, dis je, un Eunuque vint lui annoncer qu'un Marchand, qui venoit d'un pays très-éloigné avec une Eſclave qu'il lui amenoit, demandoit la permiſſion de la lui faire voir. Qu'on le faſſe entrer & qu'on le place, dit le Roi, je lui parlerai après l'aſſemblée. On introduiſit le Marchand, & on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le Roi à ſon aiſe, & l'entendre parler familierement avec ceux qui étoient le plus près de ſa perſonne.

Le Roi en uſoit ainſi avec tous les Etrangers qui devoient lui parler; & il le faiſoit exprès, afin qu'ils s'accoutumaſſent à le voir, & qu'en le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté, ils priſſent la confiance de lui parler de

même, ſans ſe laiſſer ſurprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des Ambaſſadeurs: d'abord il mangeoit avec eux, & pendant le repas il s'informoit de leur ſanté, de leur voyage, & des particularités de leurs Pays. Cela leur donnoit de l'aſſurance auprès de ſa perſonne, & enſuite il leur donnoit audience.

Quand l'aſſemblée fut finie, que tout le monde ſe fut retiré, & qu'il ne reſta plus que le Marchand, le Marchand ſe proſterna devant le Trône du Roi, la face contre terre, & lui ſouhaita l'accompliſſement de tous ſes deſirs. Dès qu'il ſe fut relevé, le Roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une Eſclave, comme on le lui avoit dit, & ſi elle étoit belle.

Sire, répondit le Marchand, je ne doute pas que Votre Majeſté n'en ait de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de ſoin; mais je puis aſſûrer ſans craindre de trop priſer ma marchandiſe, qu'elle n'en a pas encore vû une qui puiſſe entrer en concurrence avec elle, ſi l'on conſidere ſa beauté, ſa belle taille, ſes agrémens, & toutes les perfections dont elle eſt partagée. Où eſt-elle, reprit le Roi, amene-la moi: Sire, répartit le Marchand, je l'ai laiſſée entre

les

mains d'un Officier de vos Eunuques ; Votre Majeſté peut commander qu'on la faſſe venir.

On amena l'Eſclave ; & dès que le Roi la vit, il en fut charmé à la conſidérer ſeulement par ſa taille belle & dégagée. Il entra auſſi-tôt dans un Cabinet où le Marchand le ſuivit avec quelques Eunuques. L'Eſclave avoit un voile de ſatin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le viſage. Le Marchand le lui ôta, & le Roi de Perſe vit une Dame qui ſurpaſſoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors & qu'il avoit jamais eues. Il en devint paſſionnément amoureux dès ce moment, & il demanda au Marchand combien il la vouloit vendre.

Sire, répondit le Marchand, j'en ai donné mille pieces d'or à celui qui me l'a vendue, & je compte que j'en ai débourſé autant depuis trois ans que je ſuis en voyage pour arriver à votre Cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un ſi grand Monarque : je ſupplie Votre Majeſté de la recevoir en préſent, ſi elle lui agrée. Je te ſuis obligé, reprit le Roi, ce n'eſt pas ma coutume d'en uſer ainſi avec les Marchands qui viennent de ſi loin dans la vûe de me faire plaiſir : Je vais te faire compter dix mille pieces d'or, ſeras-tu content ?

Sire, répartit le Marchand, je me fuſſe eſtimé très-heureux, ſi Votre Majeſté eût bien voulu l'accepter pour rien : mais je n'o-

ſe refuſer une ſi grande libéralité. Je ne manquerai pas de la publier dans mon Pays & dans tous les lieux par où je paſſerai. La ſomme lui fut comptée; & avant qu'il ſe retirât, le Roi le fit revêtir en ſa préſence d'une robe de brocard d'or.

Le Roi fit loger la belle Eſclave dans l'appartement le plus magnifique après le ſien, & lui aſſigna pluſieurs Matrones & autres femmes Eſclaves pour la ſervir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles puſſent trouver, & de ſe faire apporter les plus beaux colliers de perles & les diamans les plus fins, & autres pierreries les plus riches, afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendroit le mieux.

Les Matrones officieuſes, qui n'avoient autre attention que de plaire au Roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'Eſclave. Comme elles s'y connoiſſoient parfaitement bien : Sire, lui dirent-elles, ſi Votre Majeſté a la patience de nous donner ſeulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors ſi fort au-deſſus de ce qu'elle eſt préſentement, qu'elle ne la reconnoîtra plus. Le Roi eut bien de la peine à ſe priver ſi longtems du plaiſir de la poſſéder entierement : Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promeſſe.

La Capitale du Roi de Perſe étoit ſituée

dans une Iſle ; & ſon Palais qui étoit très-ſuperbe, étoit bâti ſur le bord de la Mer. Comme ſon appartement avoit vûe ſur cet élément, celui de la belle Eſclave, qui n'étoit pas éloigné du ſien, avoit auſſi la même vûe ; & elle étoit d'autant plus agréable, que la mer battoit preſque au pied des murailles.

Au bout des trois jours, la belle Eſclave parée & ornée magnifiquement, étoit ſeule dans ſa chambre aſſiſe ſur un ſofa, & appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer, lorſque le Roi averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'Eſclave qui entendit que l'on marchoit dans ſa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient ſervie juſqu'alors, tourna auſſi-tôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le Roi ; mais ſans en témoigner la moindre ſurpriſe, ſans même ſe lever pour lui faire civilité & pour le recevoir, comme s'il eût été la perſonne du monde la plus indifférente, elle ſe remit à la fenêtre comme auparavant.

Le Roi de Perſe fut extrêmement étonné de voir qu'une Eſclave ſi belle & ſi bien faite ſçût ſi peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaiſe éducation qu'on lui avoit donnée, & au peu de ſoin qu'on avoit pris de lui apprendre les premieres bienſéances. Il s'avança vers elle juſqu'à la fenêtre, où nonobſtant la maniere & la froideur avec laquelle elle

venoit de le recevoir, elle ſe laiſſa regarder, admirer, & même careſſer & embraſſer autant qu'il le ſouhaita.

Entre ces careſſes & ces embraſſemens, ce Monarque s'arrêta pour la regarder, ou plûtôt pour la dévorer des yeux : Ma toute belle, ma charmante, ma raviſſante, s'écrioit-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez ? d'où ſont & qui ſont l'heureux pere & l'heureuſe mere qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature auſſi ſurprenant que vous êtes ? que je vous aime & que je vous aimerai ! Jamais je n'ai ſenti pour femme ce que je ſens pour vous : j'en ai cependant bien vû, & j'en vois encore un grand nombre tous les jours; mais jamais je n'ai vû tant de charmes tout-à-la-fois qui m'enlevent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoûtoit-il, vous ne me répondez rien ; vous ne me faites même connoître par aucune marque, que vous ſoyez ſenſible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême ; vous ne détournez pas même vos yeux pour donner aux miens le plaiſir de les rencontrer & de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand ſilence qui me glace ? d'où vient ce ſérieux ou plûtôt cette triſteſſe qui m'afflige ? regrettez vous votre pays, vos parens, vos amis ? Hé quoi ! un Roi de Perſe qui vous aime, qui vous adore, n'eſt-il

pas capable de vous consoler & de vous tenir lieu de toute chose au monde ?

Quelque protestation d'amour que le Roi de Perse fît à l'Esclave, & quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'Esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, & sans proférer une seule parole.

Le Roi de Perse ravi d'avoir fait une acquisition dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit, la feroit changer. Il frappa des mains, & aussi-tôt plusieurs femmes entrerent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eut servi: Mon cœur, dit-il à l'Esclave, approchez-vous & venez souper avec moi. Elle se leva de la place où elle étoit ; & quand elle fut assise vis-à-vis du Roi, le Roi la servit avant qu'il commençât de manger, & la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'Esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés, sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le Roi lui demanda comment elle s'appelloit, si elle étoit contente de son habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement & de l'ameublement, & si la vûe de la mer la divertissoit.

Mais ſur toutes ces demandes, elle garda le même ſilence, dont il ne ſçavoit plus que penſer. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette: Mais, diſoit-il en lui-même, ſeroit-il poſſible que Dieu eût formé une créature ſi belle, ſi parfaite & ſi accomplie, & qu'elle eût un ſi grand défaut? Ce ſeroit un grand dommage: avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le Roi ſe fut levé de table, il ſe lava les mains d'un côté pendant que l'Eſclave ſe les lavoit de l'autre. Il prit ce tems-là pour demander aux femmes qui lui préſentoient le baſſin & la ſerviette, ſi elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole lui répondit: Sire, nous ne l'avons ni vu ni entendu parler plus que Votre Majeſté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos ſervices dans le bain, nous l'avons peignée, coëffée, habillée dans ſa chambre, & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire, cela eſt bien, je ſuis contente. Nous lui demandions, Madame, n'avez-vous beſoin de rien? ſouhaitez-vous quelque choſe? demandez, commandez-nous. Nous ne ſçavons ſi c'eſt mépris, affliction, bêtiſe, ou qu'elle ſoit muette: nous n'avons pu tirer d'elle une ſeule parole. C'eſt tout ce que nous pouvons dire à Votre Majeſté.

Le Roi de Perſe fut plus ſurpris qu'auparavant ſur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'Eſclave pouvoit avoir quelque

ſujet d'affliction, il voulut eſſayer de la réjouir. Pour cela, il fit une aſſemblée de toutes les Dames de ſon Palais. Elles vinrent, & celles qui ſçavoient jouer des inſtrumens en jouerent, & les autres chanterent ou danſerent, ou firent l'un & l'autre tout-à-la-fois: elles jouerent enfin à pluſieurs ſortes de jeux qui réjouirent le Roi. L'Eſclave ſeule ne prit aucune part à tous ces divertiſſemens: elle demeura dans ſa place toujours les yeux baiſſés, & avec une tranquillité dont toutes les Dames ne furent pas moins ſurpriſes que le Roi. Elles ſe retirerent chacune à ſon appartement; & le Roi qui demeura ſeul, coucha avec la belle Eſclave.

Le lendemain le Roi de Perſe ſe leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vûes, ſans en excepter aucune, & plus paſſionné pour la belle Eſclave, que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître: en effet il réſolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, & il exécuta ſa réſolution. Dès le même jour, il congédia toutes ſes autres femmes avec les riches habits, les pierreries, & les bijoux qu'elles avoient à leur uſage, & chacune une groſſe ſomme d'argent, libres de ſe marier à qui bon leur ſembleroit, & il ne retint que les Matrones & autres femmes âgées, néceſſaires pour être auprès de la belle Eſclave. Elle ne lui donna pas la conſolation de lui dire un ſeul mot pendant une année entiere:

il ne laiſſa pas cependant d'être très-aſſidu auprès d'elle, avec toutes les complaiſances imaginables, & de lui donner les marques les plus ſignalées d'une paſſion très-violente.

L'année étoit écoulée, & le Roi aſſis un jour près de ſa belle, lui proteſtoit que ſon amour au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma Reine, lui diſoit-il, je ne puis deviner ce que vous en penſez : rien n'eſt plus vrai cependant, & je vous jure que je ne ſouhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous poſſéder. Je fais état de mon Royaume, tout grand qu'il eſt, moins que d'un atôme, lorſque je vous vois, & que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le ſacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon Palais. Vous pouvez vous en ſouvenir ; il y a un an paſſé que je les renvoyai toutes, & je m'en repens auſſi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je ceſſai de les voir, & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma ſatisfaction, à mon contentement, & à ma joie, ſi vous me diſiez ſeulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, ſi vous êtes muette? Hélas, je ne crains que trop que cela ne ſoit! Et quel

moyen

moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, & que vous gardez un ſilence ſi affligeant pour moi ? S'il n'eſt pas poſſible que j'obtienne de vous cette conſolation, faſſe le Ciel au-moins que vous me donniez un fils pour me ſucceder après ma mort. Je me ſens vieillir tous les jours, & dès à preſent j'aurois beſoin d'en avoir un, pour m'aider à ſoûtenir le plus grand poids de ma Couronne. Je reviens au grand deſir que j'ai de vous entendre parler : quelque choſe me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette : hé de grace, Madame, je vous en conjure, rompez cette longue obſtination : dites-moi un mot ſeulement, après cela je ne me ſoucie plus de mourir.

A ce diſcours, la belle Eſclave qui ſelon ſa coûtume avoit écouté le Roi, toûjours les yeux baiſſés, & qui ne lui avoit pas ſeulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de ſa vie, ſe mit à ſourire. Le Roi de Perſe s'en apperçut avec une ſurpriſe qui lui en fit faire une exclamation de joye : & comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle Eſclave enfin rompit un ſi long ſilence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choſes à dire à Votre Majeſté, en rom-

pant mon ſilence, que je ne ſçai par où commencer. Je crois néanmoins qu'il eſt de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les graces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au Ciel qu'il la faſſe proſpérer, qu'il détourne les mauvaiſes intentions de ſes ennemis, & ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, Sire, je ne puis vous donner une plus grande ſatisfaction qu'en vous annonçant que je ſuis groſſe: je ſouhaite avec vous que ce ſoit un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajoûta-t-elle, c'eſt que ſans ma groſſeſſe (je ſupplie Votre Majeſté de prendre ma ſincérité en bonne part) j'étois réſolue de ne jamais vous aimer, auſſi bien que de garder un ſilence perpétuel, & que préſentement je vous aime autant que je le dois.

Le Roi de Perſe ravi d'avoir entendu parler la belle Eſclave, & lui annoncer une nouvelle qui l'intéreſſoit ſi fort, l'embraſſa tendrement: lumiere éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joye que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, & vous m'avez annoncé votre groſſeſſe: je ne me ſens pas moi-même, après ces deux ſujets de me réjouir que je n'attendois pas.

Dans le tranſport de joye où étoit le Roi de Perſe, il n'en dit pas davantage à la belle Eſclave. Il la quitta, mais d'une maniere à

faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le ſujet de ſa joye fût rendu public, il l'annonça à ſes Officiers, & fit appeller ſon grand-Viſir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de diſtribuer cent mille pieces d'or aux Miniſtres de ſa Religion, qui faiſoient vœu de pauvreté, aux Hôpitaux, & aux pauvres, en action de graces à Dieu; & ſa volonté fut exécutée par les ordres de ce Miniſtre.

Cet ordre donné, le Roi de Perſe vint retrouver la belle Eſclave: Madame, lui dit-il, excuſez-moi ſi je vous ai quittée ſi bruſquement; vous m'en avez donné l'occaſion vous-même; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois; je deſire de ſçavoir de vous des choſes d'une conſéquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en ſupplie ma chere ame, quelle raiſon ſi forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger, & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette conſtance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous diſois. Cela me paſſe, & je ne comprens pas comment vous avez pû vous contraindre juſqu'à ce point; il faut que le ſujet en ſoit bien extraordinaire.

Pour ſatisfaire la curioſité du Roi de Per-

ſe : Sire, reprit cette belle perſonne, être Eſclave, être éloigné de ſon pays, avoir perdu l'eſpérance d'y retourner jamais ; avoir le cœur percé de douleur de me voir ſéparée pour toûjours d'avec ma mere, mon frere, nos parens, mes connoiſſances ; ne ſont-ce pas des motifs aſſez grands pour avoir gardé le ſilence que Votre Majeſté trouve ſi étrange ? l'amour de la patrie n'eſt pas moins naturel que l'amour paternel, & la perte de la liberté eſt inſuportable à quiconque n'eſt pas aſſez dépourvû de bon ſens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être aſſujetti à l'autorité d'un Maître qui a la force & la puiſſance en main ; mais la volonté ne peut pas être maîtriſée, elle eſt toûjours à elle-même ; Votre Majeſté en a vû un exemple en ma perſonne. C'eſt beaucoup que je n'aye pas imité une infinité de malheureux & de malheureuſes, que l'amour de la liberté réduit à la triſte réſolution de ſe procurer la mort en mille manieres, par une liberté qui ne peut lui être ôtée.

Madame, reprit le Roi de Perſe, je ſuis perſuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit ſemblé juſqu'à préſent qu'une perſonne, belle, bien faite, de bon ſens, & de bon eſprit comme vous, Madame ; Eſclave par ſa mauvaiſe deſtinée, devoit s'eſtimer heureuſe de trouver un Roi pour Maître.

Sire, repartit la belle Eſclave, quelque

Eſclave que ce ſoit, comme je viens de le dire à Votre Majeſté, un Roi ne peut maîtriſer ſa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une Eſclave capable de plaire à un Monarque, & de s'en faire aimer; ſi l'Eſclave eſt d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'eſtimer heureuſe dans ſon malheur. Quel bonheur cependant? Elle ne laiſſera pas de ſe regarder comme une Eſclave arrachée d'entre les bras de ſon pere & de ſa mere; & peut-être d'un amant, qu'elle ne laiſſera pas d'aimer toute ſa vie. Mais ſi la même Eſclave ne cede en rien au Roi qui l'a acquiſe, que Votre Majeſté elle même juge de la rigueur de ſon ſort, de ſa miſere, de ſon affliction, de ſa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le Roi de Perſe étonné de ce diſcours: Quoi, Madame, repliqua-t-il, ſeroit il poſſible, comme vous me le faites entendre, que vous fuſſiez d'un ſang Royal? Eclairciſſez-moi de grace là-deſſus, & n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui ſont l'heureux pere & l'heureuſe mere d'un ſi grand prodige de beauté; qui ſont vos freres, vos ſœurs, vos parens, & ſur-tout comment vous vous appellez.

Sire, dit alors la belle Eſclave, mon nom eſt * Gulnare de la Mer: mon pere qui eſt

* Gulnare, ſignifie en Perſien, Roſe, ou fleur de Grenadier.

mort, étoit un des plus puiſſans Rois de la Mer ; & en mourant il laiſſa ſon Royaume à un frere que j'ai, nommé ** Saleh, & à la Reine ma mere. Ma mere eſt auſſi Princeſſe, fille d'un autre Roi de la Mer, très-puiſſant. Nous vivions tranquillement dans notre Royaume, & dans une paix profonde, lorſqu'un ennemi envieux de notre bonheur, entra dans nos Etats avec une puiſſante armée, pénetra juſqu'à notre Capitale, s'en empara, & ne nous donna que le tems de nous ſauver dans un lieu impénétrable & inacceſſible, avec quelques Officiers fideles qui ne nous abandonnerent pas.

Dans cette retraite, mon frere ne négligea pas de ſonger aux moyens de chaſſer l'injuſte poſſeſſeur de nos Etats ; & dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier : Ma ſœur, me dit-il, les évenemens des moindres entrepriſes ſont toûjours très-incertains : je puis ſuccomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos Etats ; & je ſerois moins fâché de ma diſgrace, que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir & vous en préſerver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant. Mais dans le mauvais état où ſont nos affaires, je ne vois pas que vous puiſſiez vous donner à aucun de nos Princes de la Mer. Je ſouhaiterois que vous puſſiez vous réſoudre d'entrer dans

** Saleu, ce mot ſignifie bon, en Arabe.

mon ſentiment, qui eſt, que vous épouſiez un Prince de la Terre; je ſuis prêt d'y employer tous mes ſoins: de la beauté dont vous êtes, je ſuis ſûr qu'il n'y en a pas un, ſi puiſſant qu'il ſoit, qui ne fût ravi de vous faire part de ſa couronne.

Ce diſcours de mon frere me mit dans une grande colere contre lui: mon frere, lui dis-je, du côté de mon pere & de ma mere, je deſcens comme vous de Rois & de Reines de la Mer, ſans aucune alliance avec les Rois de la Terre. Je ne prétens pas me méſalier non plus qu'eux, & j'en ai fait le ſerment dès que j'ai eû aſſez de connoiſſance pour m'appercevoir de la Nobleſſe & de l'ancienneté de notre maiſon: l'état où nous ſommes réduits ne m'obligera pas de changer de réſolution; & ſi vous avez à périr dans l'exécution de votre deſſein, je ſuis prête à périr avec vous, plûtôt que de ſuivre un conſeil que je n'attendois pas de votre part.

Mon frere entêté de ce mariage, qui ne me convenoit pas à mon ſens, voulut me repreſenter qu'il y avoit des Rois de la Terre qui ne céderoient pas à ceux de la Mer. Cela me mit dans une colere & dans un emportement contre lui qui m'attirerent des duretés de ſa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta auſſi peu ſatisfait de moi, que j'étois mal ſatisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai du fond de la

Mer, & j'allai aborder à l'Iſle de la Lune.

Nonobſtant le cuiſant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jetter dans cette Iſle, je ne laiſſois pas d'y vivre aſſez contente, & je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêcherent pas qu'un homme de quelque diſtinction, accompagné de domeſtiques, ne me ſurprît comme je dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, & il n'oublia rien pour me perſuader d'y correſpondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réuſſiroit mieux par la force; mais je le fis ſi bien repentir de ſon inſolence, qu'il réſolut de me vendre, & il me vendit au Marchand qui m'a amenée & vendue à Votre Majeſté. C'étoit un homme ſage, doux & humain; & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des ſujets de me louer de lui.

Pour ce qui eſt de Votre Majeſté, continua la Princeſſe Gulnare, ſi elle n'eût eu pour moi toutes les conſidérations dont je lui ſuis obligée; ſi elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une ſincérité dont je n'ai pû douter; que ſans héſiter elle n'eût pas chaſſé toutes ſes femmes, je ne feins pas de le dire, que je ne ſerois pas demeurée avec elle. Je me ſerois jettée dans la Mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la

premiere fois qu'elle me vit dans cet appartement, & je ſerois allée retrouver mon frere, ma mere, & mes parens. J'euſſe même perſévéré dans ce deſſein, & je l'euſſe exécuté, ſi après un certain tems j'euſſe perdu l'eſpérance d'une groſſeſſe. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je ſuis : en effet, quoi que je puſſe dire à ma mere & à mon frere, jamais ils ne voudroient croire que j'euſſe été Eſclave d'un Roi comme Votre Majeſté, & jamais auſſi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commiſe contre mon honneur de mon conſentement. Avec cela, Sire, ſoit un Prince, ou une Princeſſe que je mette au monde, ce ſera un gage qui m'obligera de ne me ſéparer jamais d'avec Votre Majeſté : j'eſpere auſſi qu'elle ne me regardera plus comme une Eſclave, mais comme une Princeſſe qui n'eſt pas indigne de ſon alliance.

C'eſt ainſi que la Princeſſe Gulnare acheva de ſe faire connoître & de raconter ſon hiſtoire au Roi de Perſe : Ma charmante, mon adorable Princeſſe, s'écria alors ce Monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! quelle ample matiere à ma curioſité, de vous faire des queſtions ſur des choſes ſi inouies ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, & de votre patience à éprouver la ſincérité & la conſtance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois : de-

puis que je ſçais cependant que vous êtes une ſi grande Princeſſe, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je! Princeſſe: Madame, vous ne l'êtes plus: vous êtes ma Reine, & Reine de Perſe, comme j'en ſuis le Roi, & ce titre va bien-tôt retentir dans tout mon Royaume. Dès demain, Madame, il retentira dans ma Capitale avec des réjouiſſances non encore vûes, qui feront connoître que vous l'êtes, & ma femme légitime. Cela ſeroit fait il y a long-tems, ſi vous m'euſſiez tiré plûtôt de mon erreur, puiſque dès le moment que je vous ai vûe, j'ai été dans le même ſentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toûjours, & de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me ſatisfaſſe moi-même pleinement, & que je vous rende tout ce qui vous eſt dû, je vous ſupplie, Madame, de m'inſtruire plus particulierement de ces Etats & de ces Peuples de la mer, qui me ſont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins; mais j'avois toûjours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'eſt plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites; & j'en ai une preuve bien certaine en votre perſonne, vous qui en êtes, & qui avez bien voulu être ma femme, & cela par un avantage, dont un autre habitant de la terre ne peut ſe vanter que moi. Il y a une choſe qui me fait de la peine, & ſur laquelle je vous

ſupplie de m'éclaircir. C'eſt que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau ſans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer ſous l'eau ; ils y périroient néanmoins s'il ne s'en retiroient au bout d'un certain tems, chacun ſelon leur adreſſe & leurs forces.

Sire, répondit la Reine Gulnare, je ſatisferai Votre Majeſté avec bien du plaiſir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche ſur la terre, & nous reſpirons dans l'eau, comme on reſpire dans l'air. Ainſi au lieu de nous ſuffoquer, comme elle vous ſuffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui eſt encore bien remarquable, c'eſt qu'elle ne mouille pas nos habits, & que quand nous venons ſur la terre, nous en ſortons ſans avoir beſoin de les ſécher. Notre langage ordinaire eſt le même que celui dans lequel l'Ecriture gravée ſur le ſceau du grand Prophete Salomon, Fils de David, eſt conçu.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas auſſi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts ſans en ſouffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laiſſons pas nonobſtant la profondeur de la mer, d'y voir auſſi clair que l'on voit ſur la terre. Il en eſt de même de la nuit ; la Lune nous éclaire, & les Planetes & les Etoiles ne nous ſont pas ca-

chées. J'ai déja parlé de nos Royaumes: comme la mer eſt beaucoup plus ſpacieuſe que la terre, il y en a auſſi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Ils ſont diviſés en Provinces; & dans chaque Province, il y a pluſieurs grandes Villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de Nations, de mœurs & de coûtumes différentes, comme ſur la terre.

Les Palais des Rois & des Princes ſont ſuperbes & magnifiques: il y en a de marbre de différentes couleurs, de cryſtal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail & d'autres matériaux plus prétieux. L'or, l'argent, & toutes ſortes de pierreries y ſont en plus grande abondance que ſur la terre. Je ne parle pas des perles; de quelque groſſeur qu'elles ſoient ſur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres Bourgeoiſes qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuſe & incroyable parmi nous, de nous tranſporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons beſoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de Roi néanmoins, qui n'ait ſes écuries & ſes haras de chevaux marins: mais ils ne s'en ſervent ordinairement que dans les divertiſſemens, dans les fêtes, & dans les réjouiſſances publiques. Les uns après les avoir bien exercés, ſe plaiſent à les monter, & faire paroître leur

adreſſe dans les courſes. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toute ſorte de couleurs les plus vives. Ces chars ſont à découvert avec un trône, où les Rois ſont aſſis lorſqu'ils ſe font voir à leurs ſujets. Ils ſont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas beſoin de cochers. Je paſſe ſous ſilence une infinité d'autres particularités très-curieuſes, touchant les pays marins, ajoûta la Reine Gulnare, qui feroit un très-grand plaiſir à Votre Majeſté, mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loiſir, pour lui parler d'une autre choſe qui eſt préſentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, Sire, c'eſt que les couches des femmes de mer ſont différentes des couches des femmes de terre; & j'ai un ſujet de craindre que les ſages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme Votre Majeſté n'y a pas moins d'intérêt que moi, ſous ſon bon plaiſir je trouve à propos, pour la ſûreté de mes couches, de faire venir la Reine ma mere avec des couſines que j'ai, & en même tems le Roi mon frere, avec qui je ſuis bien-aiſe de me reconcilier. ils ſeront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon hiſtoire, & qu'ils auront appris que je ſuis femme du puiſſant Roi de Perſe. Je ſupplie Votre Majeſté de me le permettre; ils ſeront bien-aiſes auſſi de lui rendre leurs reſpects, & je puis lui

promettre qu'elle aura de la ſatisfaction de les voir.

Madame, reprit le Roi de Perſe, vous êtes la Maîtreſſe: faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien ſçavoir par quelle voye vous leur ferez ſçavoir ce que vous deſirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aille moi-même au-devant d'eux. Sire, repartit la Reine Gulnare; il n'eſt pas beſoin de ces cérémonies; ils ſeront ici dans un moment, & Votre Majeſté verra de quelle maniere ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, & regarder par la jalouſie.

Quand le Roi de Perſe fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare ſe fit apporter une caſſolette avec du feu par une de ſes femmes, qu'elle renvoya, en lui diſant de fermer la porte. Lorſqu'elle fut ſeul, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boëte: elle le mit dans la caſſolette; & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au Roi de Perſe, qui obſervoit avec grande attention tout ce qu'elle faiſoit; & elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer ſe troubla. Le cabinet où étoit le Roi, étoit diſpoſé de maniere qu'il s'en apperçut au-travers de la jalouſie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient ſur la mer.

La mer enfin s'entrouvrit à quelque diſtance ; & auſſi-tôt il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille avec la mouſtache de verd de mer. Une Dame déja ſur l'âge, mais d'un air majeſtueux, s'en éleva de même un peu derriere lui, avec cinq jeunes Dames, qui ne cédoient en rien à la beauté de la Reine Gulnare.

La Reine Gulnare ſe préſenta auſſi-tôt à une des fenêtres, & elle reconnut le Roi ſon frere, la Reine ſa mere & ſes parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avanca comme portée ſur la ſurface de l'eau, ſans marcher ; & quand ils furent tous ſur le bord, ils s'élancerent légerement l'un après l'autre ſur la fenêtre où la Reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le Roi Saleh, la Reine ſa mere, & ſes parentes l'embraſſerent avec beaucoup de tendreſſe & les larmes aux yeux, à-meſure qu'ils entrerent.

Quand la Reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur poſſible, & qu'elle leur eut fait prendre place ſur le ſofa, la Reine ſa mere prit la parole: Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joye de vous revoir, après une ſi longue abſence, & je ſuis ſûre que votre frere & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, ſans en avoir rien dit à perſonne, nous a jetté dans une affliction inexprimable, & nous ne pourrions vous dire combien nous en

avons verſé de larmes. Nous ne ſçavons autre choſe du ſujet qui peut vous avoir obligé de prendre un parti ſi ſurprenant, que ce que votre frere nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conſeil qu'il vous donna alors, lui avoit paru avantageux pour votre établiſſement, dans l'état où vous étiez auſſi bien que nous. Il ne falloit pas vous allarmer ſi fort, s'il ne vous plaiſoit pas; & vous voudrez bien que je vous diſe que vous avez pris la choſe tout autrement que vous ne le deviez. Mais laiſſons-là ce diſcours qui ne feroit que renouveller des ſujets de douleur & de plainte, que vous devez oublier avec nous: & faites nous part de tout ce qui vous eſt arrivé depuis un ſi long-tems que nous ne vous avons vûe, & de l'état où vous êtes préſentement: ſur toute choſe marquez-nous ſi vous êtes contente.

La Reine Gulnare ſe jetta auſſi-tôt aux pieds de la Reine ſa mere; & après qu'elle lui eut baiſé la main en ſe relevant: Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, & je ne ſuis redevable qu'à votre bonté, du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'eſt en vain bien ſouvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choſes. J'ai éprouvé par moi-même que la choſe à quoi ma volonté étoit la plus oppoſée eſt juſtement

juſtement celle où ma deſtinée m'a conduite malgré moi. Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à ſe lever du fond de la mer pour venir ſur la terre. Lorſqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au Roi de Perſe, chez qui elle ſe trouvoit: Ma ſœur, lui dit le Roi ſon frere, vous avez grand tort d'avoir ſouffert tant d'indignités, & vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, & je m'étonne de votre patience à demeurer ſi long-tems dans l'eſclavage: levez-vous, & revenez avec nous au Royaume que j'ai reconquis ſur le fier ennemi qui s'en étoit emparé.

Le Roi de Perſe qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la derniere allarme: Ah, dit-il en lui-même, je ſuis perdu & ma mort eſt certaine, ſi ma Reine, ſi ma Gulnare écoute un conſeil ſi pernicieux! Je ne puis plus vivre ſans elle, & l'on m'en veut priver! La Reine Gulnare ne le laiſſa pas long-tems dans la crainte où il étoit.

Mon frere, reprit-elle en ſouriant, ce que je viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi eſt ſincere. Je ne puis ſupporter le conſeil que vous me donniez de me marier à un prince de la Terre. Aujourd'hui, peut s'en faut que je ne me mette en colere contre vous de celui que vous me

donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puiſſant & le plus renommé de tous les Princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une Eſclave avec un Maître: il nous ſeroit aiſé de lui reſtituer les dix mille piéces d'or que je lui ai coûtées. Je parle de celui d'une femme avec un mari, & d'une femme qui ne peut ſe plaindre d'aucun ſujet de mécontentement de ſa part. C'eſt un Monarque religieux, ſage, moderé, qui m'a donné les marques d'amour les plus eſſentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus ſignalée, que de congédier dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je ſuis ſa femme, & il vient de me déclarer Reine de Perſe pour participer à ſes Conſeils. Je dis de plus que je ſuis groſſe, & que ſi j'ai le bonheur, avec la faveur du Ciel, de lui donner un fils, ce ſera un autre bien qui m'attachera à lui plus inſéparablement.

Ainſi, mon frere, pourſuivit la Reine Gulnare, bien loin de ſuivre votre conſeil, toutes ces conſidérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas ſeulement d'aimer le Roi de Perſe autant qu'il m'aime, mais même de demeurer & de paſſer ma vie avec lui, plus par reconnoiſſance que par devoir. J'eſpere que ni ma mere, ni vous avec mes bonnes couſines, vous ne deſapprouverez pas ma réſolution, non plus que

l'alliance que j'ai faite ſans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux Monarques de la Mer & de la Terre. Excuſez moi ſi je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, & avoir le bien de vous voir après une ſi longue ſéparation.

Ma ſœur, reprit le Roi Saléh, la propoſition que je vous ai faite de revenir avec nous ſur le récit de vos avantures, que je n'ai pû entendre ſans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, & que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier, qu'approuver une réſolution ſi raiſonnable & ſi digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la perſonne du Roi de Perſe votre époux, & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui eſt de la Reine votre mere & la mienne, je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt pas d'un autre ſentiment.

Cette Princeſſe confirma ce que le Roi ſon fils venoit d'avancer : ma fille, reprit-elle, en s'adreſſant auſſi à la Reine Gulnare, je ſuis ravie que vous ſoyez contente, & je n'ai rien à ajoûter à ce que le Roi votre frere vient de vous témoigner. Je ſerois la premiere à vous condamner ſi vous n'aviez toute la reconnoiſſance que vous devez

pour un monarque qui vous aime avec tant de paſſion, & qui a fait de ſi grandes choſes pour vous.

Autant que le Roi de Perſe, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la Reine Gulnare, autant il eut de joye de voir qu'elle étoit réſolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de ſon amour après une déclaration ſi autentique, il l'en aima mille fois davantage, & il ſe promit bien de lui en marquer ſa reconnoiſſance par tous les endroits qu'il lui ſeroit poſſible.

Pendant que le Roi de Perſe s'entretenoit ainſi avec un plaiſir incroyable, la Reine Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à des Eſclaves qui étoient entrés auſſi-tôt, de ſervir la collation. Quand elle fut ſervie, elle invita la Reine ſa mere, le Roi ſon frere & ſes parentes de s'approcher & de manger. Mais ils eurent tous la même penſée, que ſans en avoir demandé la permiſſion, ils ſe trouveroient dans le Palais d'un puiſſant Roi, qui ne les avoit jamais vûs, & qui ne les connoiſſoit pas, & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à ſa table ſans lui. La rougeur leur en monta au viſage; & de l'émotion où ils en étoient, ils jetterent des flammes par les narines & par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le Roi de Perſe fut dans une frayeur inexprimable à ce ſpectacle, auquel il ne

s'attendoit pas, & dont il ignoroit la cauſe. La Reine Gulnare qui ſe douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de ſes parens, ne fit que le leur marquer, en ſe levant de ſa place, & qu'elle alloit revenir. Elle paſſa au cabinet, où elle raſſura le Roi par ſa préſence: Sire, lui dit elle, je ne doute pas que Votre Majeſté ne ſoit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui ſuis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs deſirs, & de retourner avec eux dans nos Etats; mais je ne ſuis pas capable d'uné ingratitude dont je me condamnerois la premiere. Ah! ma Reine, s'écria le Roi de Perſe; ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de ſi grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner aſſez de reconnoiſſance. Je n'avois pas crû que vous m'aimaſſiez au point que je vois que vous m'aimez: vous venez de me le faire connoître de la maniere la plus éclatante. Eh! Sire, reprit la Reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire! Je n'en fais pas encore aſſez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'eſt pas poſſible que je ſois inſenſible.

Mais Sire, ajoûta la Reine Gulnare; laiſſons-là ce diſcours pour vous aſſurer de l'a-

mitié ſincere dont la Reine ma mere & le Roi mon frere vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir, & de vous en aſſurer eux-mêmes. J'ai même penſé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je ſupplie donc Votre Majeſté de vouloir bien entrer & de les honorer de votre préſence.

Madame, repartit le Roi de Perſe, j'aurai un grand plaiſir de ſaluer des perſonnes qui vous appartiennent de ſi près: mais ces flammes que j'ai vû ſortir de leurs narines & de leurs bouches, me donnent de la frayeur. Sire, repliqua la Reine en riant, ces flammes ne doivent pas lui faire la moindre peine: elles ne ſignifient autre choſe que leur répugnance à manger de ſes biens dans ſon Palais, qu'elle ne les honore de ſa préſence, & ne mange avec eux.

Le Roi de Perſe raſſuré par ces paroles, ſe leva de ſa place & entra dans la chambre avec la Reine Gulnare; & la Reine Gulnare le preſenta à la Reine ſa mere, au Roi ſon frere & à ſes parentes, qui ſe proſternerent auſſi-tôt la face contre terre. Le Roi de Perſe courut auſſi-tôt à eux, les obligea de ſe relever, & les embraſſa l'un après l'autre. Après qu'ils ſe furent tous aſſis, le Roi Saleh prit la parole: Sire, dit-il au Roi de Perſe, nous ne pouvons aſſez témoigner notre joie & Votre Majeſté de ce que la Reine Gulnare

ma ſœur dans ſa diſgrace, a eu le bonheur de ſe trouver ſous la protection d'un Monarque ſi puiſſant. Nous pouvons l'aſſurer qu'elle n'eſt pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toûjours eu une ſi grande amitié & tant de tendreſſe pour elle, que nous n'avons pû nous réſoudre de l'accorder à aucuns des puiſſans Princes de la Mer, qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le Ciel vous la reſervoit, Sire; & nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite, qu'en lui demandant d'accorder à Votre Majeſté la grace de vivre de longues années avec elle, avec toute ſorte de proſpérités & de ſatisfactions.

Il falloit bien, reprit le Roi de Perſe, que le Ciel me l'eût reſervée, comme vous le remarquez. En effet la paſſion ardente dont je l'aime, me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vûe. Je ne puis aſſez témoigner de reconnoiſſance à la Reine ſa mere, ni à vous Prince, ni à toute votre parenté, de la généroſité avec laquelle vous conſentez de me recevoir dans une alliance qui m'eſt ſi glorieuſe. En achevant ces paroles, il les invita de ſe mettre à table, & il s'y mit auſſi avec la Reine Gulnare. La collation achevée, le Roi de Perſe s'entretint avec eux bien avant dans la nuit; & lorſqu'il fut tems de ſe retirer, il les conduiſit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le Roi de Perſe régala ſes illuſtres hôtes par des fêtes continuelles, dans leſquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître ſa grandeur & ſa magnificence, & inſenſiblement il les engagea de demeurer à la Cour juſqu'aux couches de la Reine. Dès qu'elle en ſentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choſes dont elle pouvoit avoir beſoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, & elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la Reine ſa mere, qui l'accoucha, & qui alla le préſenter au Roi dès qu'il fut dans ſes premiers langes, qui étoient magnifiques.

Le Roi de Perſe reçut ce préſent avec une joie qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que d'exprimer. Comme le viſage du petit Prince ſon fils étoit plein & éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de * Beder. En action de graces au Ciel, il aſſigna de grandes aumônes aux Pauvres, il fit ſortir les Priſonniers hors des Priſons, il donna la liberté à tous ſes Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, & il fit diſtribuer de groſſes ſommes aux Miniſtres & aux devots de ſa Religion. Il fit auſſi de grandes largeſſes à ſa Cour & au Peuple, & l'on publia par ſon ordre des réjouiſſances de pluſieurs jours par toute la Ville.

* Pleine Lune, en Arabe.

Après

Après que la Reine Gulnare fut relevée de ſes couches, un jour que le Roi de Perſe, la Reine Gulnare, la Reine ſa mere, le Roi Saleh ſon frere, & les Princeſſes leurs parentes, s'entretenoient enſemble dans la Chambre de la Reine, la Nourrice y entra avec le petit Prince Beder qu'elle portoit entre ſes bras. Le Roi Saleh ſe leva auſſi-tôt de ſa place, courut au petit Prince; & après l'avoir pris d'entre les bras de la Nourrice dans les ſiens, il ſe mit à le baiſer & à le careſſer avec de grandes démonſtrations de tendreſſe. Il fit pluſieurs tours par la Chambre en jouant, en le tenant en l'air entre les mains; & tout-d'un-coup dans le tranſport de ſa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & ſe plongea dans la Mer avec le Prince.

Le Roi de Perſe qui ne s'attendoit pas à ce ſpectacle, pouſſa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le Prince ſon cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de ſon affliction, de ſa douleur, & de ſes pleurs. Sire, lui dit la Reine Gulnare, d'un viſage & d'un ton aſſûré à le raſſûrer lui-même, que Votre Majeſté ne craigne rien. Le petit Prince eſt mon fils, comme il eſt le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez: vous voyez cependant que je n'en ſuis pas allarmée; je ne le dois

pas être auſſi. En effet il ne court aucun riſque, & vous verrez bien-tôt reparoître le Roi ſon oncle, qui le rapportera ſain & ſauf. Quoiqu'il ſoit né de votre ſang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laiſſe pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la Mer & ſur la Terre. La Reine ſa mere & les Princeſſes ſes parentes lui confirmerent la même choſe; mais leurs diſcours ne firent pas un grand effet pour le guérir de ſa frayeur: il ne lui fut pas poſſible d'en revenir tout le tems que le Prince Beder ne parut plus à ſes yeux.

La Mer enfin ſe troubla; & l'on revit bien-tôt le Roi Saleh qui s'en éleva avec le petit Prince entre les bras, & qui en ſe ſoûtenant en l'air rentra par la même fenêtre qu'il étoit ſorti. Le Roi de Perſe fut ravi, & dans une grande admiration de revoir le Prince Beder auſſi tranquille que quand il avoit ceſſé de le voir. Le Roi Saleh lui demanda; Sire, Votre Majeſté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vû plonger dans la Mer avec le Prince mon neveu? Ah, Prince, reprit le Roi de Perſe, je ne puis vous l'exprimer! je l'ai crû perdu dès ce moment, & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire, repartit le Roi Saleh, je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le moindre ſujet de crainte. Avant de me plonger, j'a-

vois prononcé ſur lui les paroles myſtérieuſes qui étoient gravées ſur le Sceau du grand Roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même choſe à l'égard de tous les enfans qui nous naiſſent dans les régions du fond de la Mer ; & en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilége que nous avons par-deſſus les hommes qui demeurent ſur la Terre. De ce que Votre Majeſté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le Prince Beder a acquis par ſa naiſſance, du côté de la Reine Gulnare ma ſœur. Tant qu'il vivra, & toutes les fois qu'il le voudra, il lui ſera libre de ſe plonger dans la Mer, & de parcourir les vaſtes Empires qu'elle renferme dans ſon ſein.

Après ces paroles, le Roi Saleh qui avoit déjà remis le petit Prince Beder entre les bras de ſa Nourrice, ouvrit une caiſſe qu'il étoit allé prendre dans ſon Palais dans le peu de tems qu'il avoit diſparu, & qu'il avoit apportée remplie de trois cens diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une groſſeur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, & de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au Roi de Perſe en lui faiſant préſent de cette caiſſe ; lorſque nous avons été appellés par la Reine ma ſœur, nous ignorions en quel

endroit de la Terre elle étoit, & qu'elle eût l'honneur d'être l'épouſe d'un ſi grand Monarque : c'eſt ce qui a fait que nous ſommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnoiſſance à Votre Majeſté, nous la ſupplions d'en agréer cette foible marque, en conſidération des faveurs ſingulieres qu'il lui a plû de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la ſurpriſe du Roi de Perſe, quand il vit tant de richeſſes renfermées dans un ſi petit eſpace. Hé quoi, Prince, s'écria-t-il, appellez-vous une foible marque de votre reconnoiſſance, lorſque vous ne me devez rien, un préſent d'un prix ineſtimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la Reine votre mere, ni vous : je m'eſtime trop heureux du conſentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la Reine Gulnare en ſe tournant de ſon côté : le Roi votre frere me met dans une confuſion dont je ne puis revenir ; & je le ſupplierois de trouver bon que je refuſe ſon préſent, ſi je ne craignois qu'il ne s'en offenſât ; priez-le d'agréer que je me diſpenſe de l'accepter.

Sire, repartit le Roi Saleh, je ne ſuis pas ſurpris que Votre Majeſté trouve le préſent extraordinaire : je ſçai qu'on n'eſt

pas accoûtumé ſur la terre à voir des pierreries de cette qualité, & en ſi grand nombre tout-à-la fois. Mais ſi elle ſçavoit que je ſçai où ſont les minieres d'où on les tire, & qu'il eſt en ma diſpoſition d'en faire un tréſor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les tréſors des Rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayons pris la hardieſſe de lui faire un préſent de ſi peu de choſe. Auſſi nous vous ſupplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié ſincere qui nous oblige de vous l'offrir, & de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manieres ſi honnêtes obligerent le Roi de Perſe de l'accepter, & il lui en fit de grands remercimens, de même qu'à la Reine ſa mere.

Quelques jours après le Roi Saleh témoigna au Roi de Perſe, que la Reine ſa mere, les Princeſſes ſes parentes, & lui, n'auroient pas un plus grand plaiſir que de paſſer toute leur vie à ſa Cour, mais que comme il y avoit long-tems qu'ils étoient abſens de leur Royaume, & que leur préſence y étoit néceſſaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils priſſent congé de lui & de la Reine Gulnare. Le Roi de Perſe leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'ils n'étoit pas en ſon pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre viſite dans leurs Etats. Mais comme je ſuis per-

ſuadé, ajoûta-t-il, que vous n'oublierez pas la Reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de tems-en-tems, j'eſpere que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur ſéparation. Le Roi Saleh ſe ſépara le premier ; mais la Reine ſa mere & les Princeſſes furent obligées, pour le ſuivre, de s'arracher en quelque maniere des embraſſemens de la Reine Gulnare, qui ne pouvoit ſe réſoudre de les laiſſer partir. Dès que cette troupe Royale eut diſparu, le Roi de Perſe ne put s'empêcher de dire à la Reine Gulnare : Madame, j'euſſe regardé comme une homme qui eût voulu abuſer de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire paſſer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que votre illuſtre famille a honoré mon Palais de ſa préſence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en ſouviendrai toute ma vie, & je ne ceſſerai de benir le Ciel de ce qu'il vous a adreſſée à moi préférablement à tout autre Prince.

Le petit Prince Beder fut nourri & élevé dans le Palais, ſous les yeux du Roi & de la Reine de Perſe, qui le virent croître & augmenter en beauté avec une grande ſatisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à meſure qu'il avança en âge, par ſon enjouement continuel, par ſes manie-

res agréables en tout ce qu'il faiſoit, & par les marques de la juſteſſe & de la vivacité de ſon eſprit en tout ce qu'il diſoit ; & cette ſatisfaction leur étoit d'autant plus ſenſible, que le Roi Saleh ſon oncle, la Reine ſa grand-mere, & les Princeſſes ſes couſines, venoient ſouvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire, & on lui enſeigna avec la même facilité toutes les ſciences qui convenoient à un Prince de ſon rang.

Quand le Prince de Perſe eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ſes exercices, infiniment avec plus d'adreſſe & de bonne grace que ſes maîtres. Avec cela il étoit d'une ſageſſe & d'une prudence admirable. Le Roi de Perſe qui avoit reconnu en lui preſque dès ſa naiſſance, ces vertus ſi néceſſaires à un Monarque, qui l'avoit vû s'y fortifier juſqu'alors, & qui d'ailleurs s'appercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieilleſſe, ne voulut pas attendre que ſa mort lui donnât lieu de le mettre en poſſeſſion du Royaume. Il n'eut pas de peine à faire conſentir ſon Conſeil à ce qu'il ſouhaitoit là-deſſus ; & les Peuples apprirent ſa réſolution avec d'autant plus de joie, que le Prince Beder étoit digne de les commander. En effet comme il y avoit long-tems qu'il paroiſſoit en public, ils avoient eu tout le loiſir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux,

fier & rebutant, ſi familier à la plûpart des autres Princes, qui regardent tout ce qui eſt au-deſſous d'eux avec une hauteur & un mépris inſupportable. Ils ſçavoient au contraire, qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler; qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particuliere, & qu'il ne refuſoit rien à perſonne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juſte.

Le jour de la cérémonie fut arrêté; & ce jour-là au milieu de ſon Conſeil, qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le Roi de Perſe, qui d'abord s'étoit aſſis ſur ſon Thrône, en deſcendit, ôta ſa couronne de deſſus ſa tête, la mit ſur celle du Prince Beder; & après l'avoir aidé à monter à ſa place, il lui baiſa la main pour marque qu'il lui remettoit toute ſon autorité & tout ſon pouvoir, après quoi il ſe mit au-deſſous de lui, au rang des Viſirs & des Emirs.

Auſſi-tôt les Viſirs, les Emirs, & tous les Officiers principaux vinrent ſe jetter aux pieds du nouveau Roi, & lui prêterent le ſerment de fidélité chacun dans ſon rang. Le grand Viſir fit enſuite le rapport de pluſieurs affaires importantes, ſur leſquelles il prononça avec une ſageſſe qui fit l'admiration de tout le Conſeil. Il dépoſa enſuite pluſieurs Gouverneurs convaincus de mal-

verſation, & en mit d'autres à leur place, avec un diſcernement ſi juſte & ſi équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flaterie n'y avoit aucune part. Il ſortit enſuite du Conſeil; & accompagné du Roi ſon pere, il alla à l'appartement de la Reine Gulnare. La Reine ne le vit pas plûtôt avec la couronne ſur la tête, qu'elle courut à lui & l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, en lui ſouhaitant un regne de longue durée.

La premiere année de ſon regne, le Roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande aſſiduité. Sur toute choſe il prit un grand ſoin de s'inſtruire de l'état des affaires, & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ſes ſujets. L'année ſuivante, après qu'il eut laiſſé l'adminiſtration des affaires à ſon Conſeil, ſous le bon plaiſir de l'ancien Roi ſon pere, il ſortit de la capitale ſous prétexte de prendre le divertiſſement de la chaſſe; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre & la diſcipline par-tout, & ôter aux Princes ſes voiſins mal-intentionnés l'envie de rien entreprendre contre la ſureté & la tranquillité de ſes états, en ſe faiſant voir ſur les frontieres.

Il ne fallut pas moins de tems qu'une année entiere à ce jeune Roi pour exécuter

un deſſein ſi digne de lui. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit de retour, que le Roi ſon pere tomba malade ſi dangereuſement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en releveroit pas. Il attendit le dernier moment de ſa vie avec une grande tranquillité; & l'unique ſoin qu'il eut, fut de recommander aux Miniſtres & aux Seigneurs de la Cour du Roi ſon fils, de perſiſter dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un qui n'en renouvellât le ſerment avec autant de bonne volonté que la premiere fois. Il mourut enfin avec un regret très ſenſible du Roi Beder & de la Reine Gulnare, qui firent porter ſon corps dans un ſuperbe Mauſolée avec une pompe proportionnée à ſa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le Roi Beder n'eut pas de peine à ſuivre la coutume en Perſe de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir perſonne tout ce tems-là. Il eût pleuré ſon pere toute ſa vie, s'il eût écouté l'excès de ſon affliction, & s'il eût été permis à un grand Roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la Reine, mere de la Reine Gulnare, & le Roi Saleh avec les Princeſſes leurs parentes, arriverent, & prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de ſe conſoler.

Quand le mois fut écoulé, le Roi ne put ſe diſpenſer de donner entrée à ſon grand-

Viſir & à tous les Seigneurs de ſa Cour, qui le ſupplierent de quitter l'habit de deuil, de ſe faire voir à ſes ſujets, & de reprendre le ſoin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une ſi grande répugnance à les écouter, que le grand-Viſir fut obligé de prendre la parole, & de lui dire: Sire, il n'eſt pas beſoin de repréſenter à Votre Majeſté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deüil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en ſoit très-perſuadée, & que ce n'eſt pas ſon intention de ſuivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne ſont pas capables de redonner la vie au Roi votre pere, quand nous ne ceſſerions de pleurer toute notre vie. Il a ſubi la loi commune à tous les hommes, qui les ſoumet au tribut indiſpenſable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire abſolument qu'il ſoit mort, puiſque nous le revoyons en votre ſacrée perſonne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous: c'eſt à Votre Majeſté à faire voir qu'il ne s'eſt pas trompé.

Le Roi Beder ne put réſiſter à des inſtances ſi preſſantes: il quitta l'habit de deüil dès ce moment; & après qu'il eut repris l'habillement & les ornemens Royaux, il commença de pourvoir aux beſoins de ſon Royaume & de ſes ſujets, avec la même attention qu'avant la mort du Roi ſon pere.

Il s'en acquitta avec une approbation universelle ; & comme il étoit exact à maintenir l'obſervation des Ordonnances de ſes prédéceſſeurs, les peuples ne s'apperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le Roi Saleh qui étoit retourné dans ſes états de la Mer avec la Reine ſa mere & les Princeſſes, dès qu'il eut vû que le Roi Beder avoit repris le gouvernement, revint ſeul au bout d'un an, & le Roi Beder & la Reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un ſoir au ſortir de table, après qu'on eut deſſervi, & qu'on les eut laiſſé ſeuls, ils s'entretinrent de pluſieurs choſes.

Inſenſiblement le Roi Saleh tomba ſur les louanges du Roi ſon neveu, & témoigna à la Reine ſa ſœur combien il étoit ſatisfait de la ſageſſe avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une ſi grande réputation, non-ſeulement auprès des Rois ſes voiſins, mais même juſqu'aux royaumes les plus éloignés. Le Roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de ſa perſonne ſi avantageuſement, & ne vouloit pas auſſi par bienſéance impoſer ſilence au Roi ſon oncle, ſe tourna de l'autre côté & fit ſemblant de dormir, en appuyant la tête ſur un couſſin qui étoit derriere lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuſe & l'eſprit ſupérieur en toutes choſes du Roi Beder, le Roi Saleh paſſa à celles du corps, & il en parla

comme d'un prodige qui n'avoit rien de ſemblable ſur la terre, ni dans tous les Royaumes de deſſous les eaux de la mer dont il eût connoiſſance. Ma ſœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il eſt fait, & tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore ſongé à le marier. Si je ne me trompe, cependant il eſt dans ſa vingtieme année; & à cet âge il n'eſt pas permis à un Prince comme lui d'être ſans femme. Je veux y penſer moi-même, puiſque vous n'y penſez pas, & lui donner pour épouſe une Princeſſe de nos Royaumes qui ſoit digne de lui.

Mon frere, reprit la Reine Gulnare, vous me faites ſouvenir d'une choſe dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre penſée juſqu'à préſent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait d'attention moi-même, & je ſuis bien-aiſe que vous vous ſoyez aviſé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos Princeſſes, je vous prie de m'en donner quelqu'une, mais ſi belle & ſi accomplie, que le Roi mon fils ſoit forcé de l'aimer.

J'en ſais une, repartit le Roi Saleh, en parlant bas; mais avant de vous dire qui elle eſt, je vous prie de voir ſi le Roi mon neveu dort: je vous dirai pourquoi il eſt bon que nous prenions cette précaution. La Reine Gulnare ſe retourna; & comme

elle vit Beder dans la ſituation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le Roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla ſon attention pour ne rien perdre de ce que le Roi ſon oncle avoit à dire avec tant de ſecret. Il n'eſt pas beſoin que vous vous contraigniez, dit la Reine au Roi ſon frere, vous pouvez parler librement ſans craindre d'être entendu.

Il n'eſt pas à-propos, reprit le Roi Saleh, que le Roi mon neveu ait ſi tôt connoiſſance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le ſavez, ſe prend quelquefois par l'oreille, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il aime de cette maniere celle que j'ai à vous nommer. En effet je vois de grandes difficultés à ſurmonter, non pas du côté de la Princeſſe, comme je l'eſpere, mais du côté du Roi ſon pere. Je n'ai qu'à vous nommer la Princeſſe * Giauhare & le Roi de Samandal.

Que dites-vous, mon frere, repartit la Reine Gulnare, la Princeſſe Giauhare n'eſt-elle pas encore mariée? Je me ſouviens de l'avoir vûe peu de tems avant que je me ſéparaſſe d'avec vous; elle avoit environ dix-huit mois, & dès lors elle étoit d'une beauté ſurprenante. Il faut qu'elle ſoit aujourd'hui la merveille du monde, ſi ſa beauté a toujours augmenté depuis ce tems-là.

* Giauhare en Arabe, ſignifie, Pierre précieuſe.

Le peu d'âge qu'elle a plus que le Roi mon fils, ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, & de les surmonter.

Ma sœur, répliqua le Roi Saleh, c'est que le Roi de Samandal est d'une vanité si insupportable, qu'il se regarde au-dessus de tous les autres Rois, & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la Princesse sa fille; & s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le Roi mon neveu ne sache rien de notre dessein, que nous ne soyons certains du consentement du Roi de Samandal, de crainte que l'amour de la Princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, & que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretinrent encore quelque tems sur le même sujet; & avant de se séparer, ils convinrent que le Roi Saleh retourneroit incessamment dans son Royaume, & feroit la demande de la Princesse Giauhare au Roi de Samandal pour le Roi de Perse.

La Reine Gulnare & le Roi Saleh qui croyoient que le Roi Beder dormoit véritablement, l'éveillerent quand ils voulurent

ſe retirer ; & le Roi Beder réuſſit fort bien à faire ſemblant de ſe réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond ſommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, & que le portrait qu'ils avoient fait de la Princeſſe Giauhare, avoit enflammé ſon cœur d'une paſſion qui lui étoit toute nouvelle. Il ſe forma une idée de ſa beauté, ſi avantageuſe, que le deſir de la poſſéder lui fit paſſer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le Roi Saleh voulut prendre congé de la Reine Gulnare & du Roi ſon neveu. Le jeune Roi de Perſe qui ſçavoit bien que le Roi ſon oncle ne vouloit partir ſi-tôt que pour aller travailler à ſon bonheur, ſans perdre de tems, ne laiſſa pas de changer de couleur à ce diſcours. Sa paſſion étoit déjà ſi forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer ſans voir l'objet qui la cauſoit, auſſi long-tems qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de ſon mariage. Il prit la réſolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui ; mais comme il ne vouloit pas que la Reine ſa mere en sût rien, afin d'avoir occaſion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chaſſe avec lui le jour ſuivant réſolu de profiter de cette occaſion pour lui déclarer ſon deſſein.

La

La partie de chaſſe ſe fit, & le Roi Beder ſe trouva ſeul pluſieurs fois avec ſon oncle; mais il n'eut pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projetté. Au plus fort de la chaſſe, que le Roi Saleh s'étoit ſéparé d'avec lui, & qu'aucun de ſes Officiers ni de ſes gens n'étoit reſté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruiſſeau; & après qu'il eut attaché ſon cheval à un arbre, qui faiſoit un très-bel ombrage le long du ruiſſeau avec pluſieurs autres qui le bordoient, il ſe coucha à demi ſur le gaſon, & donna un cours libre à ſes larmes, qui coulerent en abondance, accompagnées de ſoupirs & de ſanglots. Il demeura long-tems dans cet état, abîmé dans ſes penſées, ſans proférer une ſeule parole.

Le Roi Saleh cependant qui ne vit plus le Roi ſon neveu, fut dans une grande peine de ſçavoir où il étoit, & il ne trouvoit perſonne qui lui en donnât des nouvelles. Il ſe ſépara d'avec les autres chaſſeurs; & en le cherchant, il l'apperçut de loin Il avoit remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas ſon enjouement ordinaire, qu'il étoit réveur contre ſa coûtume, & qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faiſoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faiſoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre ſoupçon de la cauſe:

de ce changement. Dès qu'il le vit dans la ſituation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il ayoit eu avec la Reine Gulnare, & qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre aſſez loin de lui ; après qu'il eut attaché ſon cheval à un arbre, il prit un grand détour, & s'en approcha ſans faire de bruit, ſi près, qu'il lui entendit prononcer ces paroles.

Aimable Princeſſe du Royaume de Samandal, s'écrioit-t-il, on ne m'a fait ſans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les Princeſſes du monde, que le ſoleil n'eſt beau préférablement à la lune, & à tous les autres enſemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, ſi je ſçavois où vous trouver : il vous appartient, & jamais Princeſſe ne le poſſédera que vous.

Le Roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage ; il s'avança, & en ſe faiſant voir au Roi Beder : A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous diſions avant-hier de la Princeſſe Giauhare, la Reine votre mere & moi. Ce n'étoit pas notre intention, & nous avons crû que vous dormiez. Mon cher oncle, reprit le Roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, & j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévû & que vous n'avez pû éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le deſſein de

vous parler de mon amour avant votre départ ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foibleſſe, ſi c'en eſt une d'aimer une Princeſſe ſi digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous ſupplie donc, par l'amitié que vous avez pour un Prince qui a l'honneur d'être votre allié de ſi près, d'avoir pitié de moi, & de ne pas attendre à me procurer la vûe de la divine Giauhare, que vous ayez obtenu le conſentement du Roi ſon pere, pour notre mariage, à moins que vous n'aimez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce diſcours du Roi de Perſe embarraſſa fort le Roi Saleh : le Roi Saleh lui repréſenta combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la ſatisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire ſans l'emmener avec lui ; & comme ſa préſence étoit néceſſaire dans ſon Royaume ; que tout étoit à craindre s'il s'en abſentoit, il le conjura de modérer ſa paſſion juſqu'à ce qu'il eût mit les choſes en état de pouvoir le contenter, en l'aſſûrant qu'il y alloit employer toute la diligence poſſible, & qu'il viendroit lui en rendre compte dans peu de jours. Le Roi de Perſe n'écouta pas ces raiſons : Oncle cruel, repartit il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois perſuadé, & que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la premiere priere que je vous ai faite de ma vie.

Je ſuis prêt de faire voir à votre Majeſté, repliqua le Roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger; mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'en ayiez parlé à la Reine votre mere: que diroit-elle de vous & de moi? je le veux bien ſi elle y conſent, & je joindrai mes prieres aux vôtres. Vous n'ignorez pas, reprit le Roi de Perſe, que la Reine ma mere ne voudra jamais que je l'abandonne, & cette excuſe me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croye, il faut que vous retourniez en votre Royaume dès ce moment, & que vous m'emmeniez avec vous.

Le Roi Saleh forcé de céder à la volonté du Roi de Perſe, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoit gravés les mêmes noms myſtérieux de Dieu, que ſur le Sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui préſentant: prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, & ne craignez ni les eaux de la mer, ni ſa profondeur. Le Roi de Perſe prit la bague; & quand il l'eut miſe au doigt: faites comme moi, lui dit encore le Roi Saleh; & en même ils s'éleverent en l'air legerement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, où ils ſe plongerent.

Le Roi Marin ne mit pas beaucoup de tems à arriver à ſon Palais avec le Roi de

Perſe ſon neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la Reine, à qui il le préſenta. Le Roi de Perſe baiſa la main de la Reine ſa grand'-mere, & la Reine l'embraſſa avec une grande démonſtration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre ſanté, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en ſuis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la Reine Gulnare votre mere & ma fille. Le Roi de Perſe ſe garda bien de lui dire qu'il étoit parti ſans prendre congé d'elle; il l'aſſura au contraire qu'il l'avoit laiſſée en parfaite ſanté, & qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ſes complimens. La Reine lui préſenta enſuite les Princeſſes; & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le Roi de Saleh, qui lui apprit l'amour du Roi de Perſe pour la Princeſſe Giauhare, ſur le ſeul récit de ſa beauté, & contre ſon intention; qu'il l'avoit amené ſans avoir pu s'en défendre, & qu'il alloit aviſer aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le Roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la paſſion du Roi de Perſe, la Reine néanmoins lui ſçut fort mauvais gré d'avoir parlé de la Princeſſe Giauhare devant lui avec ſi peu de précaution. Votre imprudence n'eſt point pardonnable, lui dit-elle; eſpérez-vous que le Roi de Samandal, dont le caractere vous

eſt ſi connu, aura plus de conſidération pour vous que pour tant d'autres Rois à qui il a refuſé ſa fille avec un mépris ſi éclatant? Voulez-vous qu'il vous renvoye avec la même confuſion?

Madame, reprit le Roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'eſt contre mon intention que le Roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la Princeſſe Giauhare à la Princeſſe ma ſœur. La faute eſt faite, & nous devons ſonger qu'il l'aime très-paſſionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur ſi nous ne la lui obtenons, en quelque maniere que ce ſoit. Je ne dois y rien oublier, puiſque c'eſt moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, & j'employerai tout ce qui eſt en mon pouvoir pour y apporter le remede. J'eſpere, Madame, que vous approuverez ma réſolution d'aller trouver moi-même le Roi de Samandal, avec un riche préſent de pierreries, & lui demander la Princeſſe ſa fille pour le Roi de Perſe votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refuſera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puiſſans Monarques de la terre.

Il eût été à ſouhaiter, reprit la Reine, que nous n'euſſions pas été dans la néceſſité de faire cette demande, dont il n'eſt pas sûr que nous ayons un ſuccès auſſi heureux que nous le ſouhaiterions; mais comme il s'agit du repos & de la ſatisfaction du

Roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement : sur toutes choses, puisque vous connoissez l'humeur du Roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dûs, & d'une maniere si obligeante, qu'il ne s'en offense pas.

La Reine prépara le présent elle-même, & le composa de diamans, de rubis, d'émeraudes, & de files de perles, & les mit dans une cassette fort riche & fort propre. Le lendemain le Roi Saleh prit congé d'elle & du Roi de Perse, & partit avec une troupe choisie & peu nombreuse de ses Officiers & de ses gens. Il arriva bien-tôt au Royaume, à la capitale, & au palais du Roi de Samandal ; & le Roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son thrône dès qu'il le vit paroître ; & le Roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accompliſſement de tout ce qu'il pouvoit desirer. Le Roi de Samandal se baissa aussi-tôt pour le faire relever ; & après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, répondit le Roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un Prince des plus

puiſſans qu'il y ait au monde, & ſi diſtingué par ſa ſageſſe & par ſa valeur, je ne marquerois que foiblement à Votre Majeſté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer juſqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il eſt rempli pour elle, & le deſir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En diſant ces paroles, il prit la caſſette des mains d'un de ſes gens, l'ouvrit; & en la lui préſentant, il le ſupplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le Roi de Samandal, vous ne faites pas un préſent de cette conſidération, que vous n'ayiez une demande proportionnée à me faire. Si c'eſt quelque choſe qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaiſir de vous l'accorder. Parlez, & dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il eſt vrai, Sire, repartit le Roi Saleh, que j'ai une grace à demander à Votre Majeſté; & je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en ſon pouvoir de me la faire. La choſe dépend d'elle ſi abſolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les inſtances poſſibles, & je la ſupplie de ne me la pas refuſer. Si cela eſt ainſi, repliqua le Roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'eſt, & vous verrez de quelle maniere je ſais obliger quand je le puis.

Sire,

Sire, lui dit alors le Roi Saleh, après la confiance que Votre Majeſté veut bien que je preme ſur ſa bonne volonté, je ne diſſimulerai pas davantage que je viens la ſupplier de nous honorer de ſon alliance, par le mariage de la Princeſſe Giauhare ſon honorable fille, & de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux Royaumes depuis ſi long-tems.

A ce diſcours, le Roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en ſe laiſſant aller à la renverſe ſur le couſſin où il avoit le dos appuyé, & d'une maniere injurieuſe au Roi Saleh: Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un Prince d'un bon ſens, ſage & aviſé, & votre diſcours au contraire me fait connoître combien je me ſuis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre eſprit quand vous vous êtes formé une chimere auſſi grande que celle dont vous venez de me parler? Avez-vous bien pu concevoir ſeulement la penſée d'aſpirer au mariage d'une Princeſſe fille d'un Roi auſſi grand & auſſi puiſſant que je le ſuis? Vous deviez mieux conſidérer auparavant la grande diſtance qu'il y a de vous à moi, & ne pas venir perdre en un moment l'eſtime que je faiſois de votre perſonne.

Le Roi Saleh fut extrèmement offenſé d'une réponſe ſi outrageante, & il eut bien de la peine à retenir ſon juſte reſſentiment:

Que Dieu, Sire, reprit-il avec toute la modération poſſible, récompenſe Votre Majeſté comme elle le mérite ; elle voudra bien que j'aye l'honneur de lui dire que je ne demande pas la Princeſſe ſa fille en mariage pour moi. Quand cela ſeroit, bien loin que Votre Majeſté dût s'en offenſer, ou la Princeſſe elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre. Votre Majeſté ſçait bien que je ſuis un des Rois de la Mer, comme elle ; que les Rois mes prédéceſſeurs ne cedent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales ; & que le royaume que je tiens d'eux, n'eſt pas moins floriſſant ni moins puiſſant que de leur tems. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bien-tôt compris que la grace que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune Roi de Perſe mon neveu, dont la puiſſance & la grandeur, non plus que les qualités perſonnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la Princeſſe Giauhare eſt la plus belle perſonne qu'il y ait ſous les Cieux : mais il n'eſt pas moins vrai que le jeune Roi de Perſe eſt le Prince le mieux fait & le plus accompli qu'il y ait ſur la terre, & dans tous les royaumes de la mer, & les avis ne ſont point partagés là-deſſus. Ainſi comme la grace que je demande ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle & pour la Princeſſe Giauhare, elle ne

doit pas douter que le conſentement qu'elle donnera à une alliance ſi proportionnée, ne ſoit ſuivi d'une approbation univerſelle. La Princeſſe eſt digne du Roi de Perſe, & le Roi de Perſe n'eſt pas moins digne d'elle. Il n'y a ni Roi ni Prince au monde qui puiſſe le lui diſputer.

Le Roi de Samandal n'eût pas donné le loiſir au Roi Saleh de lui parler ſi long-tems, ſi l'emportement où il le mit lui en eût laiſſé la liberté. Il fut encore du tems ſans prendre la parole, après qu'il eut ceſſé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces & indignes d'un grand Roi. Chien, s'écria-t-il, tu oſes me tenir ce diſcours, & proférer ſeulement le nom de ma fille devant moi? Penſes-tu que le fils de ta ſœur Gulnare puiſſe entrer en comparaiſon avec ma fille? qui es-tu, toi? qui étoit ton pere? qui eſt ta ſœur, & qui eſt ton neveu? ſon pere n'étoit-il pas un chien, & fils de chien comme toi? qu'on arrête l'inſolent & qu'on lui coupe le cou.

Les Officiers en petit nombre qui étoient autour du Roi de Samandal, ſe mirent auſſitôt en devoir d'obéir; mais comme le Roi Saleh étoit dans la force de ſon âge, leger & diſpos, il s'échappa avant qu'ils euſſent tiré le ſabre, & il gagna la porte du Palais, où il trouva mille hommes de ſes parens & de ſa maiſon, bien armés & bien équipés, qui ne faiſoient que d'arriver. La

Reine ſa mere avoit fait réflexion ſur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui ; & comme elle avoit preſſenti la mauvaiſe réception que le Roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, & priés de faire grande diligence. Ceux de ſes parens qui ſe trouverent à la tête, ſe ſçurent bon gré d'être arrivés ſi à-propos, quand ils le virent venir avec ſes gens qui le ſuivoient dans un grand deſordre, & qu'on le pourſuivoit. Sire, s'écrierent-ils au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts de vous venger, vous n'avez qu'à commander.

Le Roi Saleh leur raconta la choſe en peu de mots, ſe mit à la tête d'une groſſe troupe, pendant que les autres reſterent à la porte dont ils ſe ſaiſirent, & retourna ſur ſes pas. Comme le peu de d'Officiers & de gardes qui l'avoient pourſuivi, s'étoient diſſipés, il rentra dans l'appartement du Roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, & arrêté en même tems. Le Roi Saleh laiſſa du monde ſuffiſamment auprès de lui pour s'aſſûrer de ſa perſonne, & il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la Princeſſe Giauhare. Mais au premier bruit cette Princeſſe s'étoit élancée à la ſurface de la mer, avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, & s'étoit ſauvée dans une île deſerte.

Comme ces choſes ſe paſſoient au Palais du Roi de Samandal, des gens du Roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premieres menaces de ce Roi, mirent la Reine ſa mere dans une grande allarme, en lui annonçant le danger où ils l'avoient laiſſé. Le jeune Roi Beder, qui étoit préſent à leur arrivée, en fut d'autant plus allarmé, qu'il ſe regarda comme la premiere cauſe de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne ſe ſentit pas aſſez de courage pour ſoutenir la préſence de la Reine ſa grande-mere, après le danger où étoit le Roi Saleh à ſon occaſion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea néceſſaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la mer; & comme il ne ſavoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perſe, il ſe ſauva dans la même île où la Princeſſe Giauhare s'étoit ſauvée.

Comme ce Prince étoit hors de lui-même, il alla s'aſſeoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de pluſieurs autres: dans le tems qu'il reprenoit ſes eſprits, il entendit que l'on parloit; il prêta auſſi-tôt l'oreille; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on diſoit, il ſe leva; & en s'avançant, ſans faire de bruit, du côté d'où venoit le ſon des paroles, il apperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrê-

tant, & en la conſidérant avec admiration, que c'eſt la Princeſſe Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le Palais du Roi ſon pere, ſi ce n'eſt pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon ame. Il ne s'arrêta pas davantage, il ſe fit voir; & en s'approchant de la Princeſſe avec une profonde révérence: Madame, lui dit-il, je ne puis aſſez remercier le Ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occaſion de vous faire offre de mes très-humbles ſervices. Je vous ſupplie, Madame, de l'accepter: une perſonne comme vous ne ſe trouve pas dans cette ſolitude ſans avoir beſoin de ſecours.

Il eſt vrai, Seigneur, reprit la Princeſſe Giauhare d'un air fort triſte, qu'il eſt très-extraordinaire à une Dame de mon rang de ſe trouver dans l'état où je ſuis. Je ſuis Princeſſe, fille du Roi de Samandal, & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans ſon Palais dans mon appartement, lorſque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On eſt venu m'annoncer auſſi-tôt que le Roi Saleh, je ne ſçais pour quel ſujet, avoit forcé le Palais, & s'étoit ſaiſi du Roi mon pere, après avoir fait main-baſſe ſur tous ceux de ſa garde qui lui avoient fait réſiſtance. Je n'ai eu que le

tems de me ſauver, & de chercher ici un aſyle contre ſa violence.

Au diſcours de la Princeſſe, le Roi Beder eut de la confuſion d'avoir abandonné la Reine ſa grande-mere ſi bruſquement, ſans attendre l'éclairciſſement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le Roi ſon oncle ſe fût rendu maître de la perſonne du Roi de Samandal: il ne douta pas en effet que le Roi de Samandal ne lui accordât la Princeſſe pour avoir ſa liberté. Adorable Princeſſe, reprit-il, votre douleur eſt très-juſte; mais il eſt aiſé de la faire ceſſer avec la captivité du Roi votre pere. Vous en tomberez d'accord, lorſque vous ſçaurez que je m'appelle Beder, que je ſuis Roi de Perſe, & que le Roi Saleh eſt mon oncle. Je puis bien vous aſſûrer qu'il n'a aucun deſſein de s'emparer des états du Roi votre pere. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aye l'honneur & le bonheur d'être ſon gendre, en vous recevant de ſa main pour épouſe. Je vous avois déjà abandonné mon cœur, ſur le ſeul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous ſupplie de le recevoir, & d'être perſuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'oſe eſpérer que vous ne le refuſerez pas, & que vous conſidérerez qu'un Roi qui eſt ſorti de ſes états, uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnoiſſance. Souffrez donc, belle

Princeſſe, que j'aye l'honneur d'aller vous préſenter à mon oncle. Le Roi votre pere n'aura pas ſi-tôt donné ſon conſentement à notre mariage, qu'il le laiſſera maître de ſes états comme auparavant.

La déclaration du Roi Beder ne produiſit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La Princeſſe ne l'avoit pas plûtôt apperçu, qu'à ſa bonne mine, à ſon air, & à la bonne grace avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une perſonne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cauſe du mauvais traitement qu'on venoit de faire au Roi ſon pere, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à ſa propre perſonne, & de la néceſſité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque diſpoſition qu'elle eût à conſentir elle-même au mariage qu'il deſiroit, comme elle jugea qu'une des raiſons que le Roi ſon pere pouvoit avoir de rejetter cette alliance, c'étoit que le Roi Beder étoit né d'un Roi de la Terre, elle étoit réſolue de ſe ſoumettre entierement à ſa volonté ſur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de ſon reſſentiment: elle imagina ſeulement un moyen de ſe délivrer adroitement des mains du Roi Beder; & en

faiſant ſemblant de le voir avec plaiſir : Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté poſſible, vous êtes donc fils de la Reine Gulnare, ſi célebre par ſa beauté ſinguliere ? J'en ai bien de la joie, & je ſuis ravie de voir en vous un Prince ſi digne d'elle. Le Roi mon pere a grand tort de s'oppoſer ſi fortement à nous unir enſemble. Il ne vous aura pas plûtôt vû, qu'il n'héſitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En diſant ces paroles, elle lui préſenta la main pour marque d'amitié.

Le Roi Beder crut qu'il étoit au comble de ſon bonheur : il avança la main ; & prenant celle de la Princeſſe, il ſe baiſſa pour la baiſer par reſpect. La Princeſſe ne lui en donna pas le tems : *Téméraire*, lui dit-elle en le repouſſant, & en lui crachant au viſage faute d'eau, *quitte cette forme d'homme, & prens celle d'un oiſeau blanc, avec le bec & les pieds rouges.* Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le Roi Beder fut changé en oiſeau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le, dit-elle auſſi-tôt à une de ſes femmes, & portez-le dans l'île ſeche. Cette île n'étoit qu'un rocher affreux, où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiſeau ; & en exécutant l'ordre de la Princeſſe Giauhare, elle eut compaſſion de la deſtinée du Roi Beder. Ce ſeroit dommage, dit-elle en elle-même,

qu'un Prince ſi digne de vivre mourût de faim & de ſoif. La Princeſſe ſi bonne & ſi douce, ſe repentira peut-être elle-même d'un ordre ſi cruel, quand elle ſera revenue de ſa grande colere : il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puiſſe mourir de ſa belle mort. Elle le porta dans une île bien peuplée, & elle le laiſſa dans une campagne très-agréable, plantée de toute ſorte d'arbres fruitiers, & arroſée de pluſieurs ruiſſeaux.

Revenons au Roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la Princeſſe Giauhare, & qu'il l'eut fait chercher par tout le Palais, ſans la trouver, il fit enfermer le Roi de Samandal dans ſon propre Palais ſous bonne garde ; & quand il eut donné les ordres néceſſaires pour le gouvernement du Royaume à ſon abſence, il vint rendre compte à la Reine ſa mere de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le Roi ſon neveu en arrivant, & il apprit avec une grande ſurpriſe & beaucoup de chagrin qu'il avoit diſparu. On eſt venu nous apprendre, lui dit la Reine, le grand danger où vous étiez au Palais du Roi de Samandal ; & pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autre ſecours ou pour vous venger, il a diſparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, & qu'il n'ait pas cru qu'il fût en ſûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrèmement le Roi Saleh, qui ſe repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condeſcendre au deſir du Roi Beder ſans en parler auparavant à la Reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelque diligence qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle; & au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir ſi fort avancé un mariage qu'il regardoit comme ſon ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ſes nouvelles, bonnes ou mauvaiſes, il laiſſa ſon Royaume ſous l'adminiſtration de la Reine ſa mere, & alla gouverner celui du Roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dûs à ſon caractere.

Le même jour que le Roi Saleh étoit parti pour retourner au Royaume de Samandal, la Reine Gulnare mere du Roi Beder arriva chez la Reine ſa mere. Cette Princeſſe ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vû revenir le Roi ſon fils le jour de ſon départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chaſſe, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une allarme

dont il étoit aiſé de juger par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Cette allarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des Officiers qui l'avoient accompagné, & qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-tems lui & le Roi Saleh ſon oncle ſans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque choſe de fâcheux, ou qu'ils fuſſent enſemble en quelque endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs perſonnes, ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelque diligence qu'ils euſſent faite pour en apprendre. Sur ce rapport elle avoit pris le parti de diſſimuler & de cacher ſon affliction, & elle les avoit chargés de retourner ſur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce tems-là elle avoit pris ſon parti; & ſans rien dire à perſonne, & après avoir dit à ſes femmes qu'elle vouloit être ſeule, elle s'étoit plongée dans la Mer pour s'éclaircir ſur le ſoupçon qu'elle avoit que le Roi Saleh pouvoit avoir emmené le Roi de Perſe avec lui.

Cette grande Reine eût été reçue par la Reine ſa mere avec grand plaiſir, ſi dès qu'elle l'eut apperçue, elle ne ſe fût doutée du ſujet qui l'avoit amenée. Ma fille, lui dit-elle, ce n'eſt pas pour me voir que vous venez ici, je m'en apperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles

du Roi votre fils; & celles que j'ai à vous en donner ne ſont capables que d'augmenter votre affliction, auſſi-bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le Roi ſon oncle; mais je n'eus pas plûtôt appris qu'il étoit parti ſans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en ſouffririez. Elle lui fit enſuite le récit du zele avec lequel le Roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la Princeſſe Giauhare, & de ce qui en étoit arrivé, juſqu'à ce que le Roi Beder avoit diſparu. J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle, & le Roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le Royaume de Samandal, a fait auſſi ſes diligences de ſon côté: ç'a été ſans ſuccès juſqu'à-préſent; mais il faut eſpérer que nous le reverrons lorſque nous ne l'attendrons pas.

La deſolée Gulnare ne ſe paya pas d'abord de cette eſpérance; elle regarda le Roi ſon cher fils comme perdu, & elle pleura amerement, en mettant toute la faute ſur le Roi ſon frere. La Reine ſa mere lui fit conſidérer la néceſſité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas ſuccomber à ſa douleur. Il eſt vrai, lui dit-elle, que le Roi votre frere ne devoit pas vous parler de ce mariage avec ſi peu de précaution, ni conſentir jamais à amener le Roi mon petit-fils, ſans vous en avertir aupa-

ravant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le Roi de Perſe ſoit péri abſolument, vous ne devez rien négliger pour lui conſerver ſon Royaume. Ne perdez donc pas de tems, retournez à votre capitale: votre préſence y eſt néceſſaire; & il ne vous ſera pas difficile de tenir toutes choſes dans l'état paiſible où elles ſont, en faiſant publier que le Roi de Perſe a été bien-aiſe de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raiſon auſſi forte que celle-là, pour obliger la Reine Gulnare de s'y rendre: elle prit congé de la Reine ſa mere, & elle fut de retour au Palais de la capitale de Perſe avant qu'on ſe fût apperçu qu'elle s'en étoit abſentée. Elle dépêcha auſſi-tôt des gens pour rappeller les Officiers qu'elle avoit renvoyés à la queſte du Roi ſon fils, & leur annoncer qu'elle ſçavoit où il étoit, & qu'on le reverroit bien-tôt. Elle en fit auſſi répandre le bruit par toute la Ville, & elle gouverna toutes choſes de concert avec le premier Miniſtre & le Conſeil, avec la même tranquillité que ſi le Roi Beder eût été préſent.

Pour revenir au Roi Beder, que la femme de la Princeſſe Giauhare avoit porté & laiſſé dans l'île comme nous l'avons dit, ce Monarque fut dans un grand étonnement quand il ſe vit ſeul & ſous la forme d'un oiſeau. Il s'eſtima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne ſçavoit où il étoit,

ni en quelle partie du monde le Royaume de Perſe étoit ſitué. Quand il l'eût ſçu, & qu'il eût aſſez connu la force de ſes aîles pour haſarder à traverſer tant de mers, & à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre choſe, que de ſe trouver dans la même peine & dans la même difficulté où il étoit d'être connu non pas pour Roi de Perſe, mais même pour un homme? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiſeaux de ſon eſpece, & de paſſer la nuit ſur un arbre.

Au bout de quelques jours un payſan fort adroit à prendre des oiſeaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eut apperçu un ſi bel oiſeau, d'une eſpece qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chaſſoit aux filets. Il employa toute l'adreſſe dont il étoit capable, & il prit ſi bien ſes meſures qu'il prit l'oiſeau: ravi d'une ſi bonne capture, qui, ſelon l'eſtime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiſeaux enſemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cauſe de la rareté, il le mit dans une cage & le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiſeau.

Au lieu de répondre à cette demande, le payſan demanda au bourgeois à ſon tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'au-

roit acheté. Bon-homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en faſſe, ſi je ne le fais rôtir pour le manger ? Sur ce pied-là, repartit le payſan, vous croiriez l'avoir bien acheté ſi vous m'en aviez donné la moindre piece d'argent. Je l'eſtime bien davantage ; & ce ne ſeroit pas pour vous, quand vous m'en donneriez une piece d'or. Je ſuis bien vieux ; mais depuis que je me connois je n'en ai pas encore vû un pareil. Je vais en faire un préſent au Roi, il en connoîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le payſan alla au Palais où il s'arrêta devant l'appartement du Roi. Le Roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la Place. Comme il eut apperçu le bel oiſeau, il envoya un Officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'Officier vint au payſan, & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'eſt pour Sa Majeſté, reprit le payſan, je la ſupplie d'agréer que je lui en faſſe un préſent, & je vous prie de le lui porter. L'Officier porta l'oiſeau au Roi, & le Roi le trouva ſi particulier, qu'il chargea l'Officier de porter dix pieces d'or au payſan, qui ſe retira très-content ; après quoi il mit l'oiſeau dans une cage magnifique, & lui donna du grain & de l'eau dans des vaſes précieux.

Le Roi qui étoit prêt de monter à cheval pour aller à la chaſſe, & qui n'avoit pas eu

le

le tems de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'Officier apporta la cage; & afin de le mieux considérer, le Roi l'ouvrit lui-même, & prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec grande admiration, il demanda à l'Officier s'il l'avoit vû manger. Sire, reprit l'Officier, Votre Majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le Roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendroit.

Comme on avoit déjà mis la table, on servit dans le tems que le Roi prescrivit cet ordre; dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des aîles, s'échappa de la main du Roi, vola sur la table, où il se mit à becqueter sur le pain & sur les viandes, tantôt dans un plat & tantôt dans un autre : le Roi en fut si surpris, qu'il envoya l'Officier des eunuques avertir la Reine de venir voir cette merveille. L'Officier raconta la chose à la Reine en peu de mots, & la Reine vint aussi-tôt. Mais dès qu'elle eut vû l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, & voulut se retirer. Le Roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, & des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

Sire, répondit la Reine, Votre Majesté

n'en ſera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiſeau n'eſt pas un oiſeau comme elle ſe l'imagine, & que c'eſt un homme. Madame, reprit le Roi plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi ſans doute? vous ne me perſuaderez pas qu'un oiſeau ſoit un homme. Sire, Dieu me garde de me railler de Votre Majeſté. Rien n'eſt plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, & je l'aſſure que c'eſt le Roi de Perſe qui ſe nomme Beder, fils de la célebre Gulnare, Princeſſe d'un des plus grands Royaumes de la Mer, neveu de Saleh, Roi de ce Royaume, & petit-fils de la Reine Faraſche, mere de Gulnare & de Saleh; & c'eſt la Princeſſe Giauhare, fille du Roi de Samandal, qui l'a ainſi métamorphoſé. Afin que le Roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment & pourquoi la Princeſſe Giauhare s'étoit ainſi vengée du mauvais traitement que le Roi Saleh avoit fait au Roi de Samandal ſon pere.

Le Roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la Reine lui raconta de cette hiſtoire, qu'il ſçavoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde; & que comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y paſſoit, il étoit d'abord informé par ſon moyen des mauvais deſſeins des Rois ſes voiſins contre lui, & les prévenoit. Il eut compaſſion du Roi de Perſe, & il pria la Reine

avec inſtance de rompre l'enchantement qui le retenoit ſous cette forme.

La Reine y conſentit avec beaucoup de plaiſir : Sire, dit-elle au Roi, que Votre Majeſté prenne la peine d'entrer dans ſon Cabinet avec l'oiſeau, je lui ferai voir en peu de momens un Roi digne de la conſidération qu'elle a pour lui. L'oiſeau qui avoit ceſſé de manger, pour être attentif à l'entretien du Roi & de la Reine, ne donna pas au Roi la peine de le prendre ; il paſſa le premier dans le Cabinet, & la Reine y rentra bientôt après avec un vaſe plein d'eau à la main. Elle prononça ſur le vaſe des paroles inconnues au Roi, juſqu'à ce que l'eau commença à bouillonner; elle en prit auſſi-tôt dans la main, & en la jettant ſur l'oiſeau : *Par le vertu des paroles ſaintes & myſtérieuſes que je viens de prononcer*, dit-elle, *& au nom du Créateur du Ciel & de la Terre, qui réſuſcite les morts, & maintient l'Univers dans ſon état, quitte cette forme d'oiſeau, & reprens celle que tu as reçue de ton Créateur.*

La Reine avoit à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiſeau, le Roi vit paroître un jeune Prïnce de belle taille, dont le bel air & la bonne mine le charmerent. Le Roi Beder ſe proſterna d'abord, & rendit graces à Dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du Roi en ſe relevant & la baiſa, pour lui marquer

ſa parfaite reconnoiſſance. Mais le Roi l'embraſſa avec bien de la joie, & lui témoigna combien il avoit de ſatisfaction de le voir. Il voulut auſſi remercier la Reine; mais elle étoit déja retirée à ſon appartement. Le Roi le fit mettre à table avec lui, & après le repas il le pria de lui raconter comment la Princeſſe Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiſeau un Prince auſſi aimable qu'il l'étoit; & le Roi de Perſe le ſatisfit d'abord. Quand il eut achevé, le Roi indigné du procédé de la Princeſſe, ne put s'empêcher de la blâmer. Il étoit louable à la Princeſſe de Samandal, reprit-il, de n'être pas inſenſible au traitement qu'on avoit fait au Roi ſon pere; mais qu'elle ait pouſſé la vengeance à un ſi grand excès contre un Prince qui ne devoit pas en être accuſé, c'eſt de quoi elle ne ſe juſtifiera jamais auprès de perſonne. Mais laiſſons ce diſcours, & dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire, repartit le Roi Beder, l'obligation que j'ai à Votre Majeſté eſt ſi grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle, pour lui en témoigner ma reconnoiſſance. Mais puiſqu'elle ne met pas de bornes à ſa généroſité, je la ſupplie de vouloir bien m'accotder un de ſes Vaiſſeaux pour me remener en Perſe, où je crains que mon abſence qui n'eſt dé-

ja que trop longue, n'ait cauſé du deſordre; & même que la Reïne ma mere à qui j'ai caché mon départ, ne ſoit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grace du monde; & ſans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un Vaiſſeau le plus fort & le meilleur voilier qu'il eût dans ſa flote nombreuſe. Le Vaiſſeau fut bientôt fourni de tous ſes agrès, de Matelots, de Soldats, de proviſions & de munitions néceſſaires; & dès que le vent fut favorable, le Roi Beder s'y embarqua après avoir pris congé du Roi, & l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le Vaiſſeau mit à la voile avec le vent en pouppe, qui le fit avancer conſidérablement dans ſa route dix jours ſans diſcontinuer: l'onzieme jour il devint un peu contraire; il augmenta, & enfin il fut ſi violent, qu'il cauſa une tempête furieuſe. Le Vaiſſeau ne s'écarta pas ſeulement de ſa route, il fut encore ſi fortement agité, que tous ſes mâts ſe rompirent, & que porté au gré du vent, il donna ſur une ſeche & s'y briſa.

La plus grande partie de l'équipage fut ſubmergée d'abord; des autres, les uns ſe fierent à la force de leurs bras pour ſe ſauver à la nage, & les autres ſe prirent

à quelque piece de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers ; & emporté tantôt par les courants & tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de ſa deſtinée, il s'apperçut enfin qu'il étoit près de terre, & peu loin d'une Ville de grande appatence. Il profita de ce qui lui reſtoit de force pour y aborder ; & il arriva enfin ſi près du rivage, où la Mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna auſſi-tôt la piece de bois qui lui avoit été d'un ſi grand ſecours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la greve, il fut fort ſurpris de voir accourir de toutes parts des Chevaux, des Chameaux, des Mulets, des Aſnes, des Bœufs, des Vaches, des Taureaux, & d'autres Animaux qui borderent le rivage, & ſe mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obſtination & à ſe faire paſſage. Quand il en fut venu à bout, il ſe mit à l'abri de quelques rochers, juſqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine, & qu'il eût ſeché ſon habit au Soleil.

Lorſque ce Prince voulut s'avancer pour entrer dans la Ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils euſſent voulu le détourner de ſon deſſein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le Roi Beder entra dans la Ville, & il

vit plusieurs rues belles & spacieuses ; mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plûtôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs Boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la Ville n'étoit pas aussi depeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces Boutiqnes où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en vente d'une maniere fort propre, & salua un Vieillard qui y étoit assis.

Le Vieillard qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête ; & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, & quelle occasion l'avoit amené. Le Roi Beder le satisfit en peu de mots, & le Vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aye vû, repartit le Roi, & je ne puis comprendre qu'une Ville si belle & de tant d'apparence, soit deserte comme elle l'est. Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, repliqua le Vieillard, peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir, & je vous dirai la raison pour-

quoi il eſt bon que vous preniez cette précaution.

Le Roi Beder ne ſe le fit pas dire deux fois, il entra & s'aſſit près du Vieillard. Mais comme le Vieillard avoit compris par le récit de ſa diſgrace, que le Prince avoit beſoin de nourriture, il lui préſenta d'abord de quoi reprendre des forces; & quoique le Roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'eſt qu'il craignoit que les choſes fâcheuſes qu'il avoit à lui dire ne l'empêchaſſent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus : vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu juſques chez moi ſans aucun accident. Eh, pour quel ſujet, reprit le Roi Beder effrayé & allarmé ?

Il faut que vous ſçachiez, repart i le Vieillard, que cette Ville s'appelle *la Ville des enchantemens*; & qu'elle eſt gouvernée, non pas par un Roi, mais par une Reine; & cette Reine qui eſt la plus belle perſonne de ſon ſexe dont on ait jamais entendu parler, eſt auſſi Magicienne, mais la plus inſigne & la plus dangereuſe que l'on puiſſe connoître. Vous en ſerez convaincu, quand vous ſçaurez que tous ces chevaux, ces mulets, & ces autres animaux que vous avez vûs, ſont autant d'hommes comme

vous

vous & comme moi, qu'elle a ainſi métamorphoſés par ſon art diabolique. Autant de jeunes gens bienfaits comme vous, qui entrent dans la Ville, elle a des gens apoſtés qui les arrêtent, & qui de gré ou de force les conduiſent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeans; elle les careſſe, elle les regale, elle les loge magnifiquement, & elle leur donne tant de facilités pour leur perſuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réuſſir; mais elle ne les laiſſe pas jouir long-tems de leur bonheur prétendu: il n'y en a pas un qu'elle ne métarmorphoſe en quelque animal ou en quelque oiſeau au bout de quarante jours, ſelon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui ſe ſont préſentés pour vous empêcher d'aborder à terre & d'entrer dans la ville; c'eſt qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre maniere le danger auquel vous vous expoſiez, & qu'ils faiſoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce diſcours affligea très-ſenſiblement le jeune Roi de Perſe. Hélas, s'écria-t-il, à quelle extrêmité ſuis-je réduit par ma mauvaiſe deſtinée! Je ſuis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois expoſé à quelque autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter ſon hiſtoire au vieillard plus au long, de lui

parler de ſa naiſſance, de ſa qualité, de ſa paſſion pour la Princeſſe de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiſeau, au moment qu'il venoit de la voir & de lui faire la déclaration de ſon amour.

Quand ce Prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une Reine qui avoit rompu cet enchantement, & par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le raſſûrer: quoique ce que je vous ai dit de la Reine Magicienne & de ſa méchanceté, lui dit-il, ſoit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je ſuis aimé de toute la ville, je ne ſuis pas même inconnu à la Reine, & je puis dire qu'elle a beaucoup de conſidération pour moi. Ainſi c'eſt un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adreſſé à moi plûtôt qu'à un autre. Vous êtes en ſûreté dans ma maiſon, où je vous conſeille de demeurer, ſi vous l'agréez ainſi: pourvû que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puiſſe vous donner ſujet de vous plaindre de ma mauvaiſe foi. De la ſorte il n'eſt pas beſoin que vous vous contraigniez en quoi que ce ſoit.

Le Roi Beder remercia le vieillard de l'hoſpitalité qu'il exerçoit envers lui, & de

la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique ; & il n'y parut pas plûtôt, que sa jeunesse & sa bonne mine attirerent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêterent même, & firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la Reine. Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard ; vous savez que je ne suis ni assez riche ni de condition pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frere que j'avois, qui est mort ; & comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée ; mais en même tems ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la Reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils, & vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons !

Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, & de la part que vous prenez à

mes intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoiſſance qu'il m'eſt poſſible. Mais je me garderai bien de penſer même que la Reine voulût me faire le moindre déplaiſir, après toutes les bontés qu'elle ne ceſſe d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque choſe, & qu'elle m'en parle, j'eſpere qu'elle ne ſongera pas ſeulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il eſt mon neveu.

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune Roi de Perſe : il y prenoit part comme ſi véritablement il eût été ſon propre fils, & il conçut pour lui une amitié qui augmenta à-meſure que le ſéjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient enſemble, lorſqu'un jour le Roi Beder étant aſſis à l'entrée de la boutique à ſon ordinaire, la Reine Labe, c'eſt ainſi que s'appelloit la Reine Magicienne, vint paſſer devant la maiſon du vieillard avec grande pompe. Le Roi Beder n'eut pas plûtôt apperçu la tête des gardes qui marchoient devant elle, qu'il ſe leva, rentra dans la boutique, & demanda au vieillard ſon hôte ce que cela ſignifioit. C'eſt la Reine qui va paſſer, reprit-il, mais demeurez & ne craignez rien.

Les gardes de la Reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur de pourpre, montés & équipés avantageuſement, paſ-

ſerent en quatre files, le ſabre haut, au nombre de mille; & il n'y eut pas un Officier qui ne ſaluât le vieillard en paſſant devant ſa boutique. Ils furent ſuivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocard & mieux montés, dont les Officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes Demoiſelles, preſque toutes également belles, richement habillées & ornées de pierreries, venoient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main; & la Reine Labe paroiſſoit au milieu d'elles ſur un cheval tout brillant de diamans, avec une ſelle d'or & une houſſe d'un prix ineſtimable. Les jeunes Demoiſelles ſaluerent auſſi le vieillard à-meſure qu'elles paſſoient; & la Reine frappée de la bonne mine du Roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, dites-moi, je vous prie, eſt-ce à vous cet eſclave ſi bien fait & ſi charmant? Y a-t-il long tems que vous avez fait cette acquiſition?

Avant de répondre à la Reine, Abdallah ſe proſterna contre terre; & en ſe relevant: Madame, lui dit-il, c'eſt mon neveu, fils d'un frere que j'avois, qui eſt mort il n'y a pas long-tems. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, & je l'ai fait venir pour ma conſolation, & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laiſſerai.

La Reine Labe, qui n'avoit encore vû perſonne de comparable au Roi Beder, & qui venoit de concevoir une forte paſſion pour lui, ſongea ſur ce diſcours à faire enſorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon pere, reprit-t-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un préſent? ne me refuſez pas, je vous en prie: je jure par le feu & par la lumiere, que je le ferai ſi grand & ſi puiſſant, que jamais particulier au monde n'aura fait une ſi haute fortune. Quand j'aurois le deſſein de faire mal à tout le genre humain, il ſera le ſeul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus ſur l'amitié que je ſais que vous avez pour moi, que ſur l'eſtime que je fais & que j'ai toujours faite de votre perſonne.

Madame, reprit le bon Abdallah, je ſuis infiniment obligé à Votre Majeſté de toutes les bontés qu'elle a pour moi, & de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'eſt pas digne d'approcher d'une ſi grande Reine: je ſupplie Votre Majeſté de trouver bon qu'il s'en diſpenſe.

Abdallah, repliqua la Reine, je m'étois flatée que vous m'aimiez davantage; & je n'euſſe jamais cru que vous dûſſiez me donner une marque ſi évidente du peu d'état que vous faites de mes prieres. Mais je jure encore une fois par le feu & par la lu-

miere, & même par ce qu'il y a de plus ſacré dans ma religion, que je ne paſſerai pas outre, que je n'aye vaincu votre opiniâtreté. Je comprens fort bien ce qui vous fait de la peine; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre ſujet de vous repentir de m'avoir obligée ſi ſenſiblement.

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui & par rapport au Roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la Reine: Madame, reprit-il, je ne veux pas que Votre Majeſté ait lieu d'avoir ſi mauvaiſe opinion du reſpect que j'ai pour elle, ni de mon zele pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaiſir. J'ai une confiance entiere ſur ſa parole, & je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la ſupplie ſeulement de différer à faire un ſi grand bonheur à mon neveu, juſqu'au premier jour qu'elle repaſſera. Ce ſera donc demain, repartit la Reine; & en diſant ces paroles, elle baiſſa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, & reprit le chemin de ſon Palais.

Quand la Reine Labe eut achevé de paſſer avec toute la pompe qui l'accompagnoit: Mon fils, dit le bon Abdallah au Roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeller ainſi, afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public; je n'ai pu, comme vous l'avez vû vous-même, refuſer à la Reine ce qu'elle m'a demandé avec la

vivacité dont vous avez été témoin; afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou ſecrete, en employant ſon art magique, & de vous faire autant par dépit contre vous que contre moi un traitement plus cruel & plus ſignalé, qu'à tous ceux dont elle a pu diſpoſer juſqu'à-préſent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raiſon de croire qu'elle en uſera bien, comme elle me l'a promis, par la conſidération toute particuliere qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute ſa Cour, & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle ſeroit bien maudite du Ciel, ſi elle me trompoit; mais elle ne me tromperoit pas impunément, & je ſaurois bien m'en venger.

Ces aſſûrances, qui paroiſſoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet ſur l'eſprit du Roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette Reine, reprit-il, je ne vous diſſimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriſerois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, & je me laiſſerois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, ſi je ne ſavois déjà par expérience ce que c'eſt que d'être à la diſcrétion d'une Magicienne. L'état où je me ſuis trouvé par l'enchantement de la Princeſſe Giauhare, & dont il ſemble que je n'ai été délivré que

pour rentrer preſqu'auſſi-tôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêcherent d'en dire davantage, & firent connoître avec quelle répugnance il ſe voyoit dans la néceſſité fatale d'être livré à la Reine Labe.

Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas: j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement ſur les promeſſes & même ſur les ſermens d'une Reine ſi pernicieuſe. Je veux bien que vous ſachiez que tout ſon pouvoir ne s'étend pas juſqu'à moi. Elle ne l'ignore pas; & c'eſt pour cela, préférablement à toute autre choſe, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je ſaurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle ſeroit aſſez perfide pour oſer entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi; & pourvû que vous ſuiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous ſuis garant qu'elle n'aura pas plus de puiſſance ſur vous que ſur moi.

La Reine Magicienne ne manqua pas de paſſer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah, avec la même pompe que le jour d'auparavant, & le vieillard l'attendoit avec un grand reſpect. Bon pere, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je ſuis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exacti-

tude à venir vous faire ſouvenir de vous acquitter de votre promeſſe. Je ſais que vous êtes homme de parole, & je ne veux pas croire que vous ayez changé de ſentiment.

Abdallah qui s'étoit proſterné dès qu'il avoit vû que la Reine s'approchoit, ſe releva quand elle eut ceſſé de parler ; & comme il ne vouloit pas que perſonne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec reſpect juſqu'à la tête de ſon cheval, & en lui parlant bas : Puiſſante Reine, dit-il, je ſuis perſuadé que Votre Majeſté ne prend pas en mauvaiſe part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui, mais je la ſupplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les ſecrets de cette ſcience merveilleuſe qu'elle poſſede au ſouverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, & Votre Majeſté me mettroit au deſeſpoir, ſi elle en uſoit avec lui d'une autre maniere qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

Je vous le promets encore, repartit la Reine, & je vous répete par le même ſerment qu'hier, que vous & lui vous aurez tout ſujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous ſuis pas encore aſſez connue, ajoûta-t-elle, vous ne m'avez vûe juſqu'à préſent que le viſage couvert ; mais

comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne ſuis pas indigne de la ſienne. En diſant ces paroles, elle laiſſa voir au Roi Beder qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable; mais le Roi Beder en fut peu touché. En effet, ce n'eſt pas aſſez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions ſoient auſſi régulieres que la beauté eſt accomplie.

Dans le tems que le Roi Beder faiſoit ces réflexions les yeux attachés ſur la Reine Labe, le vieillard Abdallah ſe tourna de ſon côté; & en le prenant par la main, il le lui préſenta: Le voilà, Madame, lui dit-il; je ſupplie Votre Majeſté encore une fois de ſe ſouvenir qu'il eſt mon neveu, & de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La Reine le lui promit; & pour lui marquer ſa reconnoiſſance, elle lui fit donner un ſac de mille pieces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excuſa d'abord de le recevoir; mais elle voulut abſolument qu'il l'acceptât, & il ne put s'en diſpenſer. Elle avoit fait amener un cheval auſſi richement harnaché que le ſien, pour le Roi de Perſe. On le lui préſenta; & pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier: J'oubliois, dit la Reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il ſe nommoit Beder (*Pleine Lune*): On s'eſt mépris, reprit-elle, on de-

voit plûtôt le nommer Schems (*Soleil*).

Dès que le Roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre ſon rang derriere la Reine; mais elle le fit avancer à ſa gauche, & voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah; & après lui avoir fait une inclination, elle reprit ſa marche.

Au lieu de remarquer ſur le viſage du peuple une certaine ſatisfaction accompagnée de reſpect à la vûe de ſa Souveraine, le Roi Beder s'apperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, & même que pluſieurs faiſoient mille imprécations contr'elle. La Magicienne, diſoient quelques-uns, a trouvé un nouveau ſujet d'exercer ſa méchanceté: le Ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de ſa tyrannie? Pauvre Etranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, ſi tu crois que ton bonheur durera long-tems: c'eſt pour rendre ta chûte plus aſſommante qu'on t'éleve ſi haut! Ces diſcours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la Reine Labe telle qu'elle étoit en effet; mais comme il ne dépendoit plus de lui de ſe tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la Providence, & à ce qu'il plairoit au Ciel de décider de ſon ſort.

La Reine magicienne arriva à ſon Palais; & quand elle eut mis pied à terre, elle ſe fit donner la main par le Roi Beder, & entra avec lui, accompagnée de ſes

Femmes & des Officiers de ſes Eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or maſſif, pierreries, & que meubles d'une magnificence ſinguliere. Quand elle l'eut mené dans ſon cabinet, elle s'avança avec lui ſur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le Roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'eſprit, d'une maniere néanmoins qu'elle ne pouvoit ſe douter qu'il fût autre choſe que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de pluſieurs choſes indifférentes, juſqu'à ce qu'on vînt avertir la Reine que l'on avoit ſervi.

La Reine & le Roi Beder ſe leverent, & allerent ſe mettre à table. La table étoit d'or maſſif, & les plats de la même matiere. Ils mangerent, & ils ne burent preſque pas juſqu'au deſſert; mais alors la Reine ſe fit emplir ſa coupe d'or d'excellent vin; & après qu'elle eut bû à la ſanté du Roi Beder, elle la fit remplir ſans la quitter, & la lui préſenta. Le Roi Beder la reçut avec beaucoup de reſpect; & par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il bûvoit réciproquement à ſa ſanté.

Dans le même tems dix femmes de la Reine Labe entrerent avec des inſtrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuerent de boire bien avant dans la nuit. A force de

boire enfin ils s'échaufferent si fort l'un & l'autre, qu'insensiblement le Roi Beder oublia que la Reine étoit Magicienne, & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle Reine qu'il y eût au monde. Dès que la Reine se fut apperçûe qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux Eunuques & à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, & le Roi Beder & elle coucherent ensemble.

Le lendemain la Reine & le Roi Beder allerent au bain dès qu'ils furens levés; & au sortir du bain les femmes qui y avoient servi le Roi, lui préfenterent du linge blanc & un habit des plus magnifiques. La Reine qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, & ils allerent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas, après quoi ils passerent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, & à plusieurs sortes de divertissemens.

La Reine Labe traita & régala le Roi Beder de cette maniere pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantieme qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le Roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit : mais le Roi Beder qui étoit éveillé, & qui s'apperçut qu'elle avoit quelque dessein, fit semblant de dormir, & fut attentif à ses actions. Lors-

qu'elle fût levée, elle ouvrit une caſſette, d'où elle tira une boëte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, & en fit une traînée au-travers de la chambre. Auſſi-tôt cette traînée ſe changea en un ruiſſeau d'une eau très-claire, au grand étonnement du Roi Beder. Il en trembla de frayeur; & il ſe contraignit davantage à faire ſemblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la Magicienne qu'il fût éveillé.

La Reine Labe puiſa de l'eau du ruiſſeau dans un vaſe, & en verſa dans un baſſin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-tems: elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boëtes, & elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtiere couverte. Comme avant toute choſe elle avoit allumé un grand feu, elle tira de la braiſe, mit la tourtiere deſſus; & pendant que le gâteau cuiſoit, elle remit les vaſes & les boëtes dont elle s'étoit ſervie, en leur lieu; & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruiſſeau qui couloit au milieu de la chambre diſparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de deſſus la braiſe, & le porta dans un cabinet, après quoi elle revint coucher avec le Roi Beder, qui ſut ſi bien diſſimuler, qu'elle n'eut pas le moindre ſoupçon qu'il eût rien vû de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le Roi Beder, à qui les plaiſirs & les divertiſſemens avoient fait oublier le bon Vieillard Abdallah ſon hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, ſe ſouvint de lui, & crut qu'il avoit beſoin de ſon conſeil, après ce qu'il avoit vû faire à la Reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la Reine le deſir qu'il avoit de l'aller voir, & la ſupplia de vouloir bien le lui permettre. Hé quoi, mon cher Beder, reprit la Reine, vous ennuyez vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un Palais ſi ſuperbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une Reine qui vous aime ſi paſſionnément, & qui vous en donne tant de marques?

Grande Reine, reprit le Roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de graces & de tant de faveurs dont Votre Majeſté a la bonté de me combler? Bien loin de cela, Madame, je demande cette permiſſion plûtôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à Votre Majeſté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne deſavoue pas néanmoins que c'eſt en partie pour cette raiſon: comme je ſçais qu'il m'aime avec tendreſſe, & qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vû, je ne veux pas lui donner lieu de penſer que je n'y correſponds pas, en demeurant plus long-tems ſans le voir. Allez, répartit la Reine, je le veux bien: mais

vous

vous ne ſerez pas long-tems à revenir, ſi vous vous ſouvenez que je ne puis vivre ſans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, & il partit.

Le Vieillard Abdallah fut ravi de revoir le Roi Beder: ſans avoir égard à ſa qualité, il l'embraſſa tendrement, & le Roi Beder l'embraſſa de même, afin que perſonne ne doutât qu'il ne fût ſon neveu. Quand ils ſe furent aſſis: Hé bien, demanda Abdallah au Roi, comment vous êtes-vous trouvé, & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidelle, cette Magicienne?

Juſqu'à-préſent, reprit le Roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes ſortes d'égards imaginables, & qu'elle a eu toute la conſidération & tout l'empreſſement poſſible pour mieux me perſuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une choſe cette nuit, qui me donne un juſte ſujet de ſoupçonner que tout ce qu'elle en a fait n'eſt que diſſimulation. Dans le tems qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fuſſe éveillé, je m'apperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, & qu'elle ſe leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'obſerver, en feignant cependant que je dormois toujours. En continuant ſon diſcours, il lui raconta comment & avec quelles circonſtances il lui avoit vû faire le gâteau; & en achevant:

juſqu'alors, ajoûta-t-il, j'avoue que je vous avois preſque oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ſes méchancetés. Mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ſes ſermens ſi ſolemnels. J'ai ſongé à vous auſſi-tôt, & je m'eſtime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

Vous ne vous êtes pas trompé, répartit le Vieillard Abdallah, avec un ſouris qui marquoit qu'il n'avoit pas crû lui-même qu'elle dût en uſer autrement; rien n'eſt capable d'obliger la perfide de ſe corriger. Mais ne craignez rien, je ſçais le moyen de faire enſorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe ſur elle. Vous êtes entré dans le ſoupçon fort à-propos, & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ſes amans plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ſes forêts, ſes parcs & la campagne, je pris dès hier les meſures pour empêcher qu'elle ne vous faſſe le même traitement. Il y a trop long-tems que la terre porte ce monſtre; il faut qu'elle ſoit traitée elle-même comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du Roi Beder,

& lui dit de les garder pour en faire l'uſage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la Magicienne a fait un gâteau cette nuit : c'eſt pour vous en faire manger, n'en doutez pas ; mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laiſſez pas cependant d'en prendre quand elle vous en préſentera ; & au lieu d'en mettre à la bouche, faites enſorte de manger à la place, d'un des deux que je viens de vous donner, ſans qu'elle s'en apperçoive. Dès qu'elle aura crû que vous aurez avalé du ſien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoſer en quelque animal. Elle n'y réuſſira pas, & elle tournera la choſe en plaiſanterie, comme ſi elle n'eût voulu le faire que pour rire, & vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'ame, & qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque choſe dans la compoſition de ſon gâteau. Pour ce qui eſt de l'autre gâteau, vous lui en ferez préſent, & vous la preſſerez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne ſeroit que pour vous faire voir qu'elle ne ſe méfie pas de vous, après le ſujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux de la main ; & en la lui jettant au viſage, dites-lui : *Quitte cette forme, & prens celle d'un tel ou tel animal* qu'il vous plaira, & venez avec l'animal ; je vous dirai ce qu'il faudra que vous faſſiez.

Le Roi Beder marqua au vieillard Abdallah en des termes les plus expreſſifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une Magicienne ſi dangereuſe n'eût le pouvoir d'exercer ſa méchanceté contre lui ; & après qu'il ſe fut encore entretenu quelque tems avec lui, il le quitta & retourna au Palais. En arrivant, il apprit que la Magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher ; & la Reine Labe ne l'eut pas plûtôt apperçu, qu'elle vint à lui avec grand empreſſement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raiſon de dire que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vûe, & il me ſemble qu'il y a des années que je ne vous ai pas vû : pour peu que vous euſſiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame, reprit le Roi Beder, je puis aſſûrer Votre Majeſté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pu refuſer quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, & qui ne m'avoit pas vû depuis ſi long-tems. Il vouloit me retenir ; mais je me ſuis arraché à ſa tendreſſe pour venir où l'amour m'appelloit ; & de la collation qu'il m'avoit préparée, je me ſuis contenté d'un gâteau

que je vous ai apporté. Le Roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa; & en le lui préſentant: le voilà, Madame, ajouta-t-il, je vous ſupplie de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, repartit la Reine en le prenant, & j'en mangerai avec plaiſir pour l'amour de vous & de votre oncle mon bon ami; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre abſence. Belle Reine, lui dit le Roi Beder, en le recevant avec reſpect des mains, comme celles de Votre Majeſté ne peuvent rien faire que d'excellent, & elle me fait une faveur, dont je ne puis aſſez lui témoigner ma reconnoiſſance.

Le Roi Beder ſubſtitua adroitement à la place du gâteau de la Reine, l'autre que le Vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah, Reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis! Comme ils étoient près d'un jet-d'eau, la Magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puiſa de l'eau du baſſin dans le creux de ſa main, & en lui jettant au viſage: *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prens celle d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la Magicienne fut extrêmement étonnée de voir

le Roi Beder dans le même état, & donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage; & comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup: Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous; je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable & la plus exécrable de toutes les femmes, si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puissante Reine, repartit le Roi Beder, quelque persuadé que je sois que Votre Majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise: quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au-moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange? Mais, Madame, laissons-là ce discours; & puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites moi la grace de goûter du mien.

La Reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au Roi de Perse, rompit un morceau du gâteau, & le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée & elle demeura comme immobile. Le Roi Beder ne perdit pas de tems, il prit de l'eau du même bassin; & en la lui jettant au vi-

ſage : abominable Magicienne, s'écria-t-il, ſors de cette figure & change-toi en cavale.

Au même moment, la Reine Labe fut changée en une très-belle cavale ; & ſa confuſion fut ſi grande de ſe voir ainſi métamorphoſée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baiſſa la tête juſqu'aux pieds du Roi Beder, comme pour le toucher de compaſſion. Mais quand il eût voulu ſe laiſſer fléchir, il n'étoit pas en ſon pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la cavale à l'écurie du Palais, où il la mit entre les mains d'un palfrenier pour la faire ſeller & brider ; mais de toutes les brides que le palfrenier préſenta à la cavale, pas une ne ſe trouva propre. Il fit ſeller & brider deux chevaux, un pour lui & l'autre pour le palfrenier, & il ſe fit ſuivre par le palfrenier juſques chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah qui apperçut de loin le Roi Beder & la cavale, ne douta pas que le Roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. Maudite Magicienne, dit-il auſſi-tôt en lui-même avec joie, le Ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. Le Roi Beder mit pied à terre en arrivant, & entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embraſſa en le remerciant de tous les ſervices qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle maniere le tout s'étoit paſſé, & lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride

propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même ; & dès que le Roi Beder eut renvoyé le palfrenier avec les deux chevaux : Sire, lui dit-il, vous n'avez pas beſoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale & retournez en votre Royaume. La ſeule choſe que j'ai à vous recommander, c'eſt qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le Roi Beder lui promit qu'il s'en ſouviendroit ; & après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune Roi de Perſe ne fut pas plûtôt hors de la ville, qu'il ne ſe ſentit pas de la joie d'être délivré d'un ſi grand danger, & d'avoir à ſa diſpoſition la Magicienne, qu'il avoit eu un ſi grand ſujet de redouter. Trois jours après ſon départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le faubourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque conſidération qui alloit à pied à une maiſon de plaiſance qu'il y avoit. Seigneur, lui le vieillard en s'arrêtant, oſerois-je vous demander de quel côté vous venez? Il s'arrêta auſſi-tôt pour le ſatisfaire ; & comme le vieillard lui faiſoit pluſieurs queſtions, une vieille ſurvint qui s'arrêta pareillement, & ſe mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands ſoupirs.

Le Roi Beder & le vieillard interrompirent

rent leur entretien, pour regarder la vieille, & le Roi Beder lui demanda quel ſujet elle avoit de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'eſt que votre cavale reſſemble ſi parfaitement à une que mon fils avoit, & que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'eſt la même ſi elle n'étoit morte. Vendez-la moi, je vous en ſupplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut ; & avec cela, je vous en aurai une très-grande obligation.

Bonne mere, repartit le Roi Beder, je ſuis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez ; ma cavale n'eſt pas à vendre. Ah, Seigneur, inſiſta la vieille, ne me refuſez pas, je vous en conjure au nom de Dieu ! Nous mourrions de déplaiſir mon fils & moi, ſi vous ne nous accordiez pas cette grace. Bonne mere, repliqua le Roi Beder, je vous l'accorderois très-volontiers, ſi je m'étois déterminé à me défaire d'une ſi bonne cavale ; mais quand cela ſeroit, je ne crois pas que vous en vouluſſiez donner mille pieces d'or ; car en ce cas-là je ne l'eſtimerois pas moins. Pourquoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille ? vous n'avez qu'à donner votre conſentement à la vente, je vais vous les compter.

Le Roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée aſſez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une ſi groſſe ſomme. Pour éprouver ſi elle tien-

droit le marché : donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale eſt à vous. Auſſi-tôt la vieille détacha une bourſe qu'elle avoit autour de ſa ceinture ; & en la lui préſentant : prenez la peine de deſcendre, lui dit-elle, que nous comptions ſi la ſomme y eſt ; au cas qu'elle n'y ſoit pas, j'aurai bien-tôt trouvé le reſte, ma maiſon n'eſt pas loin.

L'étonnement du Roi Beder fut extrême, quand il vit la bourſe : Bonne mere, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'eſt que pour rire ? je vous répete que ma cavale n'eſt pas à vendre.

Le vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : Mon fils, dit-il au Roi Beder, il faut que vous ſachiez une choſe, que je vois bien que vous ignorez ; c'eſt qu'il n'eſt pas permis en cette ville de mentir en aucune maniere, ſous peine de mort. Ainſi vous ne pouvez vous diſpenſer de prendre l'argent de cette bonne femme, & de lui livrer votre cavale, puiſqu'elle vous en donne la ſomme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la choſe ſans bruit, que de vous expoſer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le Roi Beder bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconſidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à ſe ſaiſir de la bride & à débrider la cavale,

& encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruiſſeau qui couloit au milieu de la rue, & de la jetter ſur la cavale, avec ces paroles: *Ma fille, quittez cette forme étrangere, & reprenez la vôtre.* Le changement ſe fit en un moment; & le Roi Beder qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la Reine Labe devant lui, fût tombé par terre, ſi le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mere de la Reine Labe, & qui l'avoit inſtruite de tous les ſecrets de la magie, n'eut pas plûtôt embraſſé ſa fille, pour lui témoigner ſa joie, qu'en un inſtant elle fit paroître par un ſiflement un génie hydeux, d'une figure & d'une grandeur giganteſque. Le génie prit auſſitôt le Roi Beder ſur une épaule, embraſſa la vieille & la Reine Magicienne de l'autre, & les tranſporta en peu de momens au Palais de la Reine Labe, dans la ville des enchantemens.

La Reine Magicienne en furie fit de grands reproches au Roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans ſon Palais: Ingrat, lui dit-elle, c'eſt donc ainſi que ton indigne oncle & toi, vous m'avez donné des marques de reconnoiſſance, après tout ce que j'ai fait pour vous: je vous ferai ſentir à l'un & à l'autre ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage; mais elle prit de l'eau, & en la lui jettant au viſage: *Sors de cette figure*, dit-elle, *& prens celle de*

vilain hibou. Ses paroles furent ſuivies de l'effet ; & auſſi-tôt elle commanda à une de ſes femmes d'enfermer le hibou dans une cage, & de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; & ſans avoir égard à l'ordre de la Reine Labe, elle y mit de la mangeaille & de l'eau ; & cependant comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir ſecretement de quelle maniere la Reine venoit de traiter ſon neveu, & de ſon deſſein de les faire périr l'un & l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, & qu'il ſongeât à ſa propre conſervation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la Reine Labe. Il ne fit que ſifler d'une certaine maniere, & auſſi-tôt un grand génie à quatre aîles ſe fit voir devant lui, & lui demanda pour quel ſujet il l'avoit appellé. L'Eclair, lui dit-il (c'eſt ainſi que s'appelloit ce génie), il s'agit de conſerver la vie du Roi Beder, fils de la Reine Gulnare. Va au Palais de la Magicienne, & tranſporte inceſſamment à la capitale de Perſe la femme pleine de compaſſion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la Reine Gulnare du danger où eſt le Roi ſon fils, & du beſoin qu'il a de ſon ſecours ; prens garde de ne la pas épouvanter en te préſentant devant elle, & dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Eclair diſparut, & paſſa en un inſtant au Palais de la Magicienne. Il inſtruiſit la femme, il l'enleva dans l'air, & la tranſporta à la capitale de Perſe, où il la poſa ſur le toît en terraſſe qui répondoit à l'appartement de la Reine Gulnare. La femme deſcendit par l'eſcalier qui y conduiſoit, & elle trouva la Reine Gulnare & la Reine Farache ſa mere, qui s'entretenoient du triſte ſujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence ; & par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le beſoin que le Roi Beder avoit d'être ſecouru promptement.

A cette nouvelle, la Reine Gulnare fut dans un tranſport de joie, qu'elle marqua en ſe levant de ſa place, & en embraſſant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du ſervice qu'elle venoit de lui rendre. Elle ſortit auſſitôt, & commanda qu'on fît jouer les trompettes, tymbales & les tambours du Palais, pour annoncer à toute la ville que le Roi de Perſe arriveroit bien-tôt. Elle revint, & elle trouva le Roi Saleh ſon frere, que la Reine Farache avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frere, lui dit-elle, le Roi votre neveu mon cher fils, eſt dans la ville des enchantemens, ſous la puiſſance de la Reine Labe. C'eſt à vous, c'eſt à moi, d'aller le délivrer ; il n'y a pas de tems à perdre.

Le Roi Saleh aſſembla une puiſſante armée des troupes de ſes états marins, qui s'éleva bien-tôt de la Mer. Il appella même à ſon ſecours les génies ſes alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuſe que la ſienne. Quand les deux armées furent jointes, il ſe mit à la tête avec la Reine Farache, la Reine Gulnare & les Princeſſes, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'éleverent dans l'air, & ils fondirent bien-tôt ſur le Palais & ſur la ville des enchantemens, où la Reine Magicienne ſa mere, & tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin-d'œil.

La Reine Gulnare s'étoit fait ſuivre par la femme de la Reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'empriſonnement du Roi ſon fils; & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre ſoin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit ſouhaité: elle ouvrit la cage elle même, elle tira le hibou dehors; & en jettant ſur lui de l'eau qu'elle ſe fit apporter: Mon cher fils, dit-elle, quittez cette figure étrangere, & prenez celle d'homme qui eſt la vôtre.

Dans le moment la Reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou; elle vit le Roi Beder ſon fils, elle l'embraſſa auſſi-tôt avec un excès de joie: ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ſes paroles, dans le tranſport où

elle étoit, ſes larmes y ſuppléerent d'une maniere qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit ſe réſoudre à le quitter, & il fallut que la Reine Farache le lui arrachât à ſon tour. Après elle, il fut embraſſé de même par le Roi ſon oncle, & par les Princeſſes ſes parentes.

Le premier ſoin de la Reine Gulnare fut de faire chercher le Vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du Roi de Perſe. Dés qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, eſt ſi grande, qu'il n'y a rien que je ne ſois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoiſſance ; faites connoître vous-même en quoi je le puis, vous ſerez ſatisfait. Grande Reine, reprit-il, ſi la Dame que je vous ai envoyée veut bien conſentir à la foi de mariage que je lui offre, & que le Roi de Perſe veuille bien me ſouffrir à ſa Cour, je conſacre de bon cœur le reſte de mes jours à ſon ſervice. La Reine Gulnare ſe tourna auſſi-tôt du côté de la Dame, qui étoit préſente ; & comme la Dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, & le Roi de Perſe & elle prirent le ſoin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au Roi de Perſe, de prendre la parole en l'adreſſant à la Reine ſa mere : Madame, dit-il en ſoûriant,

je ſuis ravi du mariage que vous venez de faire; il en reſte un auquel vous devriez bien ſonger. La Reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler : elle y penſa un moment ; & dès qu'elle l'eut compris : c'eſt du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y conſens très-volontiers. Elle regarda auſſi tôt les ſujets marins du Roi ſon frere, & les génies qui étoient préſens : Partez, dit-elle, & parcourez tous les Palais de la Mer & de la Terre, & venez nous donner avis de la Princeſſe la plus belle & la plus digne du Roi mon fils, & que vous aurez remarquée.

Madame, repartit le Roi Beder, il eſt inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas ſans doute que j'ai donné mon cœur à la Princeſſe de Samandal ſur le ſimple récit de ſa beauté : je l'ai vûe, & je ne me ſuis pas repenti du préſent que je lui ai fait. En effet il ne peut pas y avoir ni ſur la Terre ni ſous les Ondes, une Princeſſe qu'on puiſſe lui comparer. Il eſt vrai que ſur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une maniere qui eût pû éteindre la flamme de tout autre amant moins embraſé que moi de ſon amour. Mais elle eſt excuſable ; & elle ne pouvoit me traiter moins rigoureuſement, après l'empriſonnement du Roi ſon pere, dont je ne laiſſois pas d'être la cauſe, quoiqu'innocent. Peut-être que le Roi de Samandal aura

changé de ſentiment, & qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer & à me donner la foi dès qu'elle y aura conſenti.

Mon fils, repliqua la Reine Gulnare, s'il n'y a que la Princeſſe Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'eſt pas mon intention de m'oppoſer à votre union, s'il eſt poſſible qu'elle ſe faſſe. Le Roi votre oncle n'a qu'à faire venir le Roi de Samandal, & nous aurons bien-tôt appris s'il eſt toujours auſſi peu traitable qu'il l'a été.

Quelque étroitement que le Roi de Samandal eût été gardé juſqu'alors depuis ſa captivité par les ordres du Roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, & il s'étoit apprivoiſé avec les Officiers qui le gardoient. Le Roi Saleh ſe fit apporter un réchaud avec du feu, & il y jetta une certaine compoſition en prononçant des paroles myſtérieuſes. Dès que la fumée commença à s'élever, le Palais s'ébranla, & l'on vit bien-tôt paroître le Roi de Samandal avec les Officiers du Roi Saleh qui l'accompagnoient. Le Roi de Perſe ſe jetta auſſi-tôt à ſes pieds; & en demeurant le genou en terre: Sire, dit-il, ce n'eſt plus le Roi Saleh qui demande à Votre Majeſté l'honneur de ſon alliance pour le Roi de Perſe; c'eſt le Roi de Perſe lui-même qui la ſupplie de lui faire cette grace. Je ne puis me perſuader qu'elle

veuille être la cauſe de la mort d'un Roi, qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable Princeſſe Giauhare.

Le Roi de Samandal ne ſouffrit pas plus long-tems que le Roi de Perſe demeurât à ſes pieds. Il l'embraſſa, & en l'obligeant de ſe relever: Sire, repartit-il, je ſerois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un Monarque ſi digne de vivre. S'il eſt vrai qu'une vie ſi précieuſe ne puiſſe ſe conſerver ſans la poſſeſſion de ma fille, vivez, Sire, elle eſt à vous. Elle a toujours été très-ſoumiſe à ma volonté, je ne crois pas qu'elle s'y oppoſe. En achevant ces paroles, il chargea un de ſes Officiers, que le Roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la Princeſſe Giauhare, & de l'amener inceſſamment.

La Princeſſe Giauhare étoit toujours reſtée où le Roi de Perſe l'avoit rencontrée. L'Officier l'y trouva, & on le vit bien-tôt de retour avec elle & avec ſes femmes. Le Roi de Samandal embraſſa la Princeſſe: Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un Epoux; c'eſt le Roi de Perſe que voilà, le Monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers: la préférence qu'il vous a donnée par-deſſus toutes les autres Princeſſes, nous oblige vous & moi de lui en marquer notre reconnoiſſance.

Sire, reprit la Princeſſe Giauhare, Vo-

tre Majeſté ſait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce que elle a exigé de mon obéiſſance. Je ſuis encore prête d'obéir ; & j'eſpere que le Roi de Perſe voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois aſſez équitable pour ne l'imputer qu'à la néceſſité de mon devoir.

Les Noces furent célébrées dans le Palais de la Ville des Enchantemens, avec une ſolemnité d'autant plus grande, que tous les amans de la Reine Magicienne, qui avoient repris leur premiere forme au moment qu'elle avoit ceſſé de vivre, & qui en étoient venus faire leurs remerciemens au Roi de Perſe, à la Reine Gulnare & au Roi Saleh, y aſſiſterent. Ils étoient tous fils de Rois, ou Princes, ou d'une qualité très-diſtinguée.

Le Roi Saleh enfin conduiſit le Roi de Samandal dans ſon Royaume, & le remit en poſſeſſion de ſes Etats. Le Roi de Perſe au comble de ſes deſirs, partit & retourna à la capitale de Perſe avec la Reine Gulnare, & la Reine Farache & les Princeſſes ; & la Reine Farache & les Princeſſes y demeurerent juſqu'à ce que le Roi Saleh vint les prendre, & les ramena en ſon Royaume ſous les flots de la Mer.

HISTOIRE

De Ganem, fils d'Abou Aibou, l'Eſclave d'Amour.

Sire, dit Scheherazade au Sultan des Indes, il y avoit autrefois à Damas un Marchand, qui par ſon induſtrie & par ſon travail avoit amaſſé de grands biens, dont il vivoit fort honorablement. Abou Aibou, c'étoit ſon nom, avoit un fils & une fille. Le fils fut d'abord appellé Ganem, & depuis ſurnommé l'Eſclave d'Amour. Il étoit très-bien-fait ; & ſon eſprit qui étoit naturellement excellent, avoit été cultivé par de bons maîtres, que ſon pere avoit pris ſoin de lui donner. Et la fille fut nommée * Force de cœurs, parce qu'elle étoit pourvûe d'une beauté ſi parfaite, que tous ceux qui la voyoient, ne pouvoient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aibou mourut. Il laiſſa des richeſſes immenſes. Cent charges de brocards & d'autres étoffes de ſoie qui ſe trouverent dans ſon magaſin, n'en faiſoient que la moindre partie. Les charges étoient toutes faites, & ſur chaque balle, on liſoit en gros caracteres : *Pour Bagdad.*

En ce tems là Mohamned fils de Soliman,

* En Arabe Alcolomb.

ſurnommé Zinebi, regnoit dans la ville de Damas, capitale de Surie. Son parent Haroun Alraſchid qui faiſoit ſa réſidence à Bagdad, lui avoit donné ce Royaume à titre de Tributaire.

Peu de tems après la mort d'Abou Aibou, Ganem s'entretenoit avec ſa mere des affaires de leur maiſon ; & à propos des charges de Marchandiſes qui étoient dans le magaſin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on liſoit ſur chaque balle. Mon fils, lui repondit ſa mere, votre Pere voyageoit tantôt dans une Province & tantôt dans une autre ; & il avoit coutume, avant ſon départ, d'écrire ſur chaque balle le nom de la ville où il ſe propoſoit d'aller. Il avoit mis toutes choſes en état pour faire le voyage de Bagdad, & il étoit prêt à partir quand la mort....Elle n'eut pas la force d'achever ; un ſouvenir trop vif de la perte de ſon mari ne lui permit pas d'en dire davantage, & lui fit verſer un torrent de larmes.

Ganem ne put voir ſa mere attendrie, ſans être attendri lui-même. Ils demeurent quelques momens ſans parler : mais il ſe remit enfin ; & lorſqu'il vit ſa mere en état de l'écouter, il prit la parole : Puiſque mon pere, dit-il, a deſtiné ces Marchandiſes pour Bagdad, & qu'il n'eſt plus en état d'exécuter ſon deſſein, je vais donc me diſpoſer à faire ce voyage. Je crois même

qu'il eſt à propos que je preſſe mon départ, de peur que ces Marchandiſes ne dépériſſent, ou que nous ne perdions l'occaſion de les vendre avantageuſement.

La veuve d'Abou Aibou qui aimoit tendrement ſon fils, fut fort allarmée de cette réſolution : Mon fils lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre pere ; mais ſongez que vous êtes trop jeune, ſans expérience & nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner & ajouter une nouvelle douleur à celle dont je ſuis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandiſes aux Marchands de Damas, & nous contenter d'un profit raiſonnable, que de vous expoſer à périr ?

Elle avoit beau combattre le deſſein de Ganem par de bonnes raiſons, il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager & de perfectionner ſon eſprit par une entiere connoiſſance des choſes du monde, le ſollicitoit à partir, & l'emporta ſur les remontrances, les prieres & ſur les pleurs même de ſa mere. Il alla au marché des Eſclaves. Il en acheta de robuſtes, loua cent chameaux ; & s'étant enfin pourvû de toutes les choſes néceſſaires, il ſe mit en chemin avec cinq ou ſix Marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces Marchands ſuivis de tous leurs Eſclaves, & accompagnés de pluſieurs autres

voyageurs, compoſoient une caravane ſi conſidérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bedoins, c'eſt-à-dire des Arabes, qui n'ont d'autre profeſſion que de battre la campagne, d'attaquer & piller les caravanes, quand elles ne ſont pas aſſez fortes pour repouſſer leurs inſultes. Ils n'eurent donc à eſſuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route; ce qu'ils oublierent facilement à la vûe de la Ville de Bagdad, où ils arriverent heureuſement.

Ils allerent mettre pied à terre dans le Khan le plus magnifique & le plus fréquenté de la Ville; mais Ganem qui vouloit être logé commodément & en particulier, n'y prit pas d'appartement. Il ſe contenta d'y laiſſer ſes Marchandiſes dans un Magaſin, afin qu'elles y fuſſent en ſureté. Il loua dans le voiſinage une très-belle maiſon, richement meublée, où il y avoit un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau & de boſquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune Marchand ſe fut établi dans cette maiſon, & qu'il ſe fut entierement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, & ſe rendit au lieu public où s'aſſembloient les Marchands pour vendre ou acheter des Marchandiſes. Il étoit ſuivi d'un Eſclave qui portoit un paquet de pluſieurs pieces d'Etoffes & de Toiles fines.

Les Marchands reçurent Ganem avec

beaucoup d'honnêteté ; & leur Chef ou Syndic à qui d'abord il s'adreſſa, prit & acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette, qui étoit attachée à chaque piece d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les marchandiſes qu'il faiſoit porter chaque jour.

Il ne lui reſtoit plus qu'une balle, qu'il avoit fait tirer du magaſin & apporter chez lui, lorſqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La choſe lui parut extraordinaire ; il en demanda la cauſe, & on lui dit qu'un des premiers marchands qui ne lui étoit pas inconnu, étoit mort, & que tous ſes confreres, ſuivant la coutume, étoient allés à ſon enterrement.

Ganem s'informa de la moſquée où ſe devoit faire la priere, ou d'où le corps devoit être porté au lieu de ſa ſépulture ; & quand on le lui eut enſeigné, il renvoya ſon eſclave avec ſon paquet de marchandiſes, & prit le chemin de la moſquée. Il y arriva que la priere n'étoit pas encore achevée, & on la faiſoit dans une ſalle toute tendue de ſatin noir. On en leva le corps, que la parenté, accompagnée des Marchands & de Ganem, ſuivit juſqu'au lieu de ſa ſépulture, qui étoit hors de la ville & fort éloigné : c'étoit un édifice de pierre en forme de dôme, deſtiné à recevoir les

corps

corps de toute la famille du défunt ; & comme il étoit fort petit, on avoit dreſſé des tentes à-l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau, & l'on poſa le corps ; puis on le referma. Enſuite l'Iman & les autres Miniſtres de la Moſquée s'aſſirent en rond ſur des tapis ſous la principale tente, & reciterent le reſte des prieres. Ils firent auſſi la lecture des chapitres de l'Alcoran preſcrit pour l'enterrement des morts. Les parens & les Marchands, à l'exemple de ces Miniſtres, s'aſſirent en rond derriere eux.

Il étoit preſque nuit, lorſque tout fut achevé. Ganem qui ne s'étoit pas attendu à une ſi longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter ; & ſon inquiétude augmenta, quand il vit qu'on ſervoit un repas en mémoire du defunt, ſelon l'uſage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues ſeulement contre les ardeurs du ſoleil, mais auſſi contre le ſerein, parce que l'on ne s'en retourneroit à la ville que le lendemain. Ce diſcours allarma Ganem. Je ſuis étranger, dit-il en lui-même, & je paſſe pour un riche Marchand ; des voleurs peuvent profiter de mon abſence & aller piller ma maiſon. Mes Eſclaves mêmes peuvent être tentés d'une ſi belle occaſion ; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes Marchandiſes : où les irai-je chercher ? vivement

occupé de ces penſées il mangea quelques morceaux à la hâte, & ſe déroba finement à la compagnie.

Il précipita ſes pas pour faire plus de diligence; mais comme il arrive aſſez ſouvent que plus on eſt preſſé moins on avance, il prit un chemin pour un autre & s'égara dans l'obſcurité, de maniere qu'il étoit près de minuit, quand il arriva à la porte de la Ville. Pour ſurcroît de malheur, il la trouva fermée : ce contre-tems lui cauſa une peine nouvelle, & il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour paſſer le reſte de la nuit, & attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un Cimetiere ſi vaſte, qu'il s'étendoit depuis la Ville juſqu'au lieu d'où il venoit ; il s'avança juſqu'à des murailles aſſez hautes, qui entouroient un petit champ qui faiſoit le Cimetiere particulier d'une famille & où étoit un Palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres Cimetieres particuliers, dont on étoit pas exact à fermer les portes. Ainſi Ganem trouvant ouvert celui où il y avoit un Palmier, y entra & ferma la porte après lui : il ſe coucha ſur l'herbe, & fit tout ce qu'il put pour s'endormir ; mais l'inquiétude où il étoit de ſe voir hors de chez lui l'empêcha. Il ſe leva : & après avoir en ſe promenant paſſé & repaſſé pluſieurs fois devant la porte, il l'ouvrit ſans ſçavoir pourquoi ; auſſitôt il appercut de loin une lumiere qui ſembloit venir à lui. A cette vûe, la frayeur le ſaiſit, il pouſſa la

porte qui ne ſe fermoit qu'avec un locquet, & monta promptement au haut du palmier, qui dans la crainte dont il étoit agité, lui parut le plus ſûr aſile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plûtôt, qu'à la faveur de la lumiere qui l'avoit effrayé, il diſtingua & vit entrer dans le Cimetiere où il étoit, trois hommes qu'il reconnut pour des Eſclaves à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne, & les deux autres le ſuivoient chargés d'un coffre long de cinq à ſix pieds qu'ils portoient ſur leurs épaules; ils le mirent à terre, & alors un des trois Eſclaves dit à ſes camarades : freres, ſi vous m'en croyez, nous laiſſerons là ce coffre, & nous reprendrons le chemin de la Ville. Non, non, repondit un autre, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut exécuter les ordres que notre Maîtreſſe nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre, puiſqu'on nous l'a commandé. Les deux autres eſclaves ſe rendirent à ce ſentiment : ils commencerent à remuer la terre avec des inſtrumens qu'ils avoient apportés pour cela ; & quand ils eurent fait une profonde foſſe, ils mirent le coffre dedans, & le couvrirent de la terre qu'ils avoient ôtée. Ils ſortirent du cimetiere après cela & s'en retournerent chez eux.

Ganem qui du haut du Palmier avoit entendu les paroles que les Eſclaves avoient prononcées, ne ſçavoit que penſer de cette

avanture : il jugea qu'il falloit que ce coffre renfermât quelque choſe de précieux, & que la perſonne à qui il appartenoit avoit ſes raiſons pour le faire cacher dans ce cimetiere. Il réſolut de s'en éclaircir ſur le champ. Il deſcendit du palmier. Le départ des eſclaves lui avoit ôté ſa frayeur. Il ſe mit à travailler à la foſſe, & il y employa ſi bien les pieds & les mains, qu'en peu de tems il vit le coffre à découvert ; mais il le trouva fermé d'un gros cadenat. Il fut très-mortifié de ce nouvel obſtacle qui l'empêchoit de ſatisfaire ſa curioſité. Cependant il ne perdit point courage ; & le jour venant à paroître ſur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le cimetiere pluſieurs gros cailloux. Il en choiſit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenat. Alors plein d'impatience il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il ſe l'étoit imaginé, Ganem fut dans une ſurpriſe que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune Dame d'une beauté ſans pareille. A ſon teint frais & vermeil, & plus encore à une reſpiration douce & réglée, il reconnut qu'elle étoit pleine de vie : mais il ne pouvoit comprendre pourquoi, ſi elle n'étoit qu'endormie, elle ne s'étoit pas reveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cadenat. Elle avoit un habillement ſi magnifique, des braſſelets & des pendans d'oreille de diamans, avec un collier de perles fines

ſi groſſes, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une Dame des premieres de la Cour. A la vûe d'un ſi bel objet, non-ſeulement la pitié & l'inclination naturelle à ſecourir les perſonnes qui ſont en danger, mais même quelque choſe de plus fort que Ganem alors ne pouvoit pas bien démêler, le porterent à donner à cette jeune beauté tout le ſecours qui dépendoit de lui.

Avant toutes choſes, il alla fermer la porte du cimetiere que les eſclaves avoient laiſſée ouverte: il revint enſuite prendre la Dame entre ſes bras. Il la tira hors du coffre & la coucha ſur la terre qu'il avoit ôtée. La Dame fut à peine dans cette ſituation & expoſée au grand air, qu'elle éternua, & qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur, dont il parut qu'elle avoit l'eſtomac chargé. Puis entr'ouvrant & ſe frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem, qu'elle ne voyoit pas, fut enchanté: *a* Fleur de jardin, *b* Branche de corail, *c* Canne de ſucre, *d* Lumiere du jour, *e* Etoile du matin, *f* Délices du tems, parlez donc; où êtes-vous? C'étoient autant de noms de femmes eſclaves qui avoient coutume de la ſervir. Elle les appelloit, & elle étoit fort étonnée de ce que perſonne ne répondoit.

a Zohorob Boſtan. *b* Schagrom Marglan. *c* Caſſabos Souccar. *d* Nouronnihar. *e* Nagmatos Sobi. *f* Nouzhatoz Zaman.

Elle ouvrit enfin les yeux ; & ſe voyant dans un cimetiere, elle fut ſaiſie de crainte. Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts reſſuſcitent ils ? ſommes-nous au jour du Jugement ? Quel étrange changement du ſoir au matin !

Ganem ne voulut pas laiſſer la Dame plus long tems dans cette inquiétude. Il ſe préſenta devant elle auſſi tôt avec tout le reſpect poſſible, & de la maniere la plus honnête du monde : Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que foiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le ſervice que je vous ai rendu, & de pouvoir vous offrir tous les ſecours dont vous avez beſoin dans l'état où vous êtes.

Pour engager la Dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premierement qui il étoit, & par quel haſard il ſe trouvoit dans ce cimetiere. Il lui raconta enſuite l'arrivée des trois eſclaves, & de quelle maniere ils avoient enterré le coffre. La Dame qui s'étoit couverte le viſage de ſon voile dès que Ganem s'étoit préſenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit : Je rends graces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puiſque vous avez commencé un œuvre ſi charitable, je vous conjure de ne la pas laiſſer imparfaite. Allez de grace dans la Ville chercher un muletier, qui

vienne avec un mulet me prendre & me tranſporter chez vous dans ce même coffre ; car ſi j'allois avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des Dames de la Ville, quelqu'un y pourroit faire attention & me ſuivre, ce qu'il m'eſt de la derniere importance de prévenir. Quand je ſerai dans votre maiſon, vous apprendrez qui je ſuis par le récit que je vous ferai de mon hiſtoire ; & cependant ſoyez perſuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Avant que de quitter la Dame, le jeune Marchand tira le coffre hors de la foſſe. Il la combla de terre, remit la Dame dans le coffre & l'y renferma de telle ſorte, qu'il ne paroiſſoit pas que le cadenat eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, & y laiſſa entrer l'air. En ſortant du cimetiere, il tira la porte après lui ; & comme celle de la Ville étoit ouverte, il eut bien-tôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au cimetiere, où il aida le muletier à charger le coffre en-travers ſur le mulet ; & pour lui ôter tout ſoupçon, il lui dit qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre muletier, qui preſſé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans le cimetiere.

Ganem, qui depuis ſon arrivée à Bagdad, ne s'étoit occupé que de ſon négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puiſſance de l'amour.

Il en ſentit alors les premiers traits. Il n'avoit pû voir la jeune Dame ſans en être ébloui ; & l'inquiétude dont il ſe ſentit agiter, en ſuivant de loin le Muletier, & la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fît perdre ſa conquête, lui apprirent à démêler ſes ſentimens. Sa joye fut extrême, lorſqu'étant arrivé heureuſement chez lui, il vit décharger le coffre. Il renvoya le Muletier ; & ayant fait fermer par un de ſes eſclaves la porte de ſa maiſon, il ouvrit le coffre, aida la Dame à en ſortir, lui preſenta la main, & la conduiſit à ſon appartement en la plaignant de ce qu'elle devoit avoir ſouffert dans une ſi étroite priſon. Si j'ai ſouffert, lui dit-elle, j'en ſuis bien dédommagée par ce que vous avez fait pour moi, & par le plaiſir que je ſens à me voir en ſûreté.

L'appartement de Ganem, tout richement meublé qu'il étoit, attira moins les regards de la Dame, que la taille & la bonne mine de ſon libérateur, dont la politeſſe & les manieres engageantes lui inſpirerent une vive reconnoiſſance. Elle s'aſſit ſur un ſofa ; & pour commencer à faire connoître au Marchand combien elle étoit ſenſible au ſervice qu'elle en avoit reçu, elle ôta ſon voile. Ganem de ſon côté ſentit toute la grace qu'une Dame ſi aimable lui faiſoit de ſe montrer à lui le viſage découvert, ou plûtôt il ſentit qu'il avoit déjà pour elle une paſſion violente. Quelque

obligation

obligation qu'elle lui eût, il ſe crut trop récompenſé par une faveur ſi précieuſe.

La Dame pénétra les ſentimens de Ganem, & n'en fut pas allarmée, parce qu'il paroiſſoit fort reſpectueux. Comme il jugea qu'elle avoit beſoin de manger, & ne voulant pas charger perſonne que lui-même du ſoin de régaler une hôteſſe ſi charmante, il ſortit ſuivi d'un eſclave, & alla chez un Traiteur ordonner un repas. De chez le Traiteur il paſſa chez un Fruitier, où il choiſit les plus beaux & les meilleurs fruits. Il fit auſſi proviſion d'excellent vin, & du même pain qu'on mangeoit au Palais du Calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dreſſa de ſa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avoit achetés; & les ſervant lui-même à la Dame dans un baſſin de porcelaine très-fine: Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus ſolide & plus digne de vous, choiſiſſez de grace, prenez quelques-uns de ces fruits. Il vouloit demeurer debout; mais elle lui dit qu'elle ne toucheroit à rien qu'il ne fût aſſis, & qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; & après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem remarquant que le voile de la Dame qu'elle avoit mis auprès d'elle ſur le ſofa, avoit le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La Dame mit auſſi-tôt la main ſur le voile & le lui

préſenta, en lui demandant s'il ſavoit lire. Madame, répondit-il d'un air modeſte, un Marchand feroit mal ſes affaires, s'il ne ſavoit au-moins lire & écrire. Hé bien, reprit-elle, liſez les paroles qui ſont écrites ſur ce voile; auſſi-bien c'eſt une occaſion pour moi de vous raconter mon hiſtoire.

Ganem prit le voile & lut ces mots: *Je ſuis à vous & vous êtes à moi, ô deſcendant de l'oncle du Prophete!* Ce deſcendant de l'oncle du Prophete étoit le Calife Haroun Alraſchid, qui régnoit alors, & qui deſcendoit d'Abbas oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le ſens de ces paroles; ah, Madame, s'écria-t-il triſtement, je viens de vous donner la vie, & voilà une écriture qui me donne la mort! je n'en comprends pas tout le myſtere; mais elle ne me fait que trop connoître que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, Madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir ſans vous donner mon cœur. Vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuſer; & c'eſt ce qui rend excuſable ma témérité. Je me propoſois de toucher le vôtre par mes reſpects, mes ſoins, mes complaiſances, mes aſſiduités, mes ſoumiſſions, par ma conſtance; & à peine j'ai conçu ce deſſein flatteur, que me voilà déchu de toutes mes eſpérances. Je ne réponds pas de ſoutenir

long-tems un ſi grand malheur. Mais quoi qu'il en puiſſe être, j'aurai la conſolation de mourir tout à vous. Achevez, Madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclairciſſement de ma triſte deſtinée.

Il ne put prononcer ces paroles ſans répandre quelques larmes. La Dame en fut touchée: bien loin de ſe plaindre de la déclaration qu'elle venoit d'entendre, elle en ſentit une joie ſecrete; car ſon cœur commençoit à ſe laiſſer ſurprendre. Elle diſſimula toutefois; & comme ſi elle n'eût pas fait d'attention au diſcours de Ganem: je me ſerois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile, ſi j'euſſe cru qu'il dût vous cauſer tant de déplaiſir; & je ne vois pas que les choſes que j'ai à vous dire, doivent rendre votre ſort auſſi déplorable que vous vous l'imaginez.

Vous ſaurez donc, pourſuivit-elle, pour vous apprendre mon hiſtoire, que je me nomme * Tourmente; nom qui me fut donné au moment de ma naiſſance, à cauſe que l'on jugea que ma vûe cauſeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puiſqu'il n'y a perſonne dans Bagdad qui ne ſache que le Caliſe Haroun Alraſchid mon ſouverain Maître & le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainſi.

* En Arabe Fetnah.

On m'amena dans ſon Palais dès mes plus tendres années, & j'ai été élevée avec tout le ſoin que l'on a coutume d'avoir de perſonnes de mon ſexe deſtinées à y demeurer. Je ne réuſſis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enſeigner ; & cela joint à quelques traits de beauté m'attira l'amitié du Calife, qui me donna un appartement particulier auprès du ſien. Ce Prince n'en demeura pas à cette diſtinction ; il nomma vingt femmes pour me ſervir, avec autant d'eunuques ; & depuis ce tems-là il m'a fait des préſens ſi conſidérables, que je me ſuis vûe plus riche qu'aucune Reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par-là que Zobéïde, femme & parente du Calife, n'a pu voir mon bonheur ſans en être jalouſe. Quoique Haroun ait pour elle toutes les conſidérations imaginables, elle a cherché toutes les occaſions poſſibles de me perdre.

Juſqu'à-préſent je m'étois aſſez bien garantie de ſes piéges ; mais enfin j'ai ſuccombé au dernier effort de ſa jalouſie ; & ſans vous je ſerois à l'heure qu'il eſt dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes eſclaves qui me préſenta hier au ſoir dans de la limonade une drogue qui cauſe un aſſoupiſſement ſi grand, qu'il eſt aiſé de diſpoſer de ceux à qui l'on en fait prendre ; & cet aſſoupiſſement eſt tel, que pendant ſept ou huit heures rien n'eſt capable de le diſſi-

per. J'ai d'autant plus de ſujet de faire ce jugement, que j'ai le ſommeil naturellement très-leger, & que je m'éveille au moindre bruit.

Zobéïde, pour exécuter ſon mauvais deſſein, a pris le tems de l'abſence du Calife, qui depuis peu de jours eſt allé ſe mettre à la tête de ſes troupes, pour punir l'audace de quelques Rois ſes voiſins, qui ſe ſont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuſe qu'elle eſt, n'auroit oſé rien entreprendre contre ma vie. Je ne ſais ce qu'elle fera pour dérober au Calife la connoiſſance de cette action; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le ſecret. Il y va de ma vie: je ne ſerois pas en sûreté chez vous, tant que le Calife ſera hors de Bagdad. Vous êtes intéreſſé vous-même à tenir mon avanture ſecrete; car ſi Zobéïde apprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conſervée.

Au retour du Calife, j'aurai moins de meſures à garder. Je trouverai moyen de l'inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé, & je ſuis perſuadée qu'il ſera plus empreſſé que moi-même à reconnoître un ſervice qui me rend à ſon amour.

Auſſi-tôt que la belle favorite d'Haroun Alraſchid eut ceſſé de parler, Ganem prit la parole: Madame, lui dit-il, je vous rends

mille graces de m'avoir donné l'éclairciſſement que j'ai pris la liberté de vous demander, & je vous ſupplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les ſentimens que vous m'avez inſpirés, vous répondent de ma diſcrétion. Pour celle de mes eſclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent, s'ils ſavoient par quel haſard & dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'eſt ce qu'il leur eſt impoſſible de deviner. J'oſerois même vous aſſûrer qu'ils n'auront pas la moindre curioſité de s'en informer. Il eſt ſi naturel aux jeunes gens de chercher de belles eſclaves, qu'ils ne feront nullement ſurpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, & que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raiſons pour vous amener chez moi de la maniere qu'ils l'ont vû: ayez donc l'eſprit en repos là-deſſus, & ſoyez sûre que vous ſerez ſervie avec tout le reſpect qui eſt dû à la favorite d'un Monarque auſſi grand que le nôtre. Mais quelle que ſoit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, Madame, que rien ne ſera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je ſais bien que je n'oublierai jamais, *que ce qui appartient au Maître eſt défendu à l'eſclave;* mais je vous aimois avant que vous m'euſſiez appris que votre

foi étoit engagée au Calife ; il ne dépend pas de moi de vaincre une paſſion qui, quoiqu'encore naiſſante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite correſpondance. Je ſouhaite que votre auguſte & trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéïde, en vous rappellant auprès de lui. Et quand vous vous verrez rendue à ſes ſouhaits, que vous vous ſouveniez de l'infortuné Ganem, qui n'eſt pas moins votre conquête que le Calife. Tout puiſſant qu'il eſt, ce Prince, ſi vous n'êtes ſenſible qu'à la tendreſſe, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre ſouvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime ; & je ne ceſſerai point de brûler pour vous, en quelque lieu du monde que j'aille expirer après vous avoir perdue.

Tourmente s'apperçut que Ganem étoit pénétré de la plus vive douleur ; elle en fut attendrie : mais voyant l'embarras où elle alloit ſe jetter en continuant la converſation ſur cette matiere, qui pouvoit inſenſiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle ſe ſentoit pour lui : Je vois bien, lui dit-elle, que ce diſcours vous fait trop de peine, laiſſons-le, & parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis aſſez vous exprimer ma joie, quand je ſonge que ſans votre ſecours je ſerois privée de la lumiere du jour.

Heureuſement pour l'un & pour l'autre,

on frappa à la porte en ce moment. Ganem ſe leva pour aller voir ce que ce pouvoit être, & il ſe trouva que c'étoit un des eſclaves pour lui annoncer l'arrivée du Traiteur. Ganem qui pour plus grande précaution ne vouloit pas que les eſclaves entraſſent dans la chambre où étoit Tourmente, alla prendre ce que le Traiteur avoit apprêté, & le ſervit lui-même à ſa belle hôteſſe, qui dans le fond de ſon ame étoit ravie des ſoins qu'il avoit pour elle.

Après le repas, Ganem deſſervit comme il avoit ſervi; & quand il eut remis toutes choſes à la porte de la chambre entre les mains de ſes eſclaves: Madame, dit-il à Tourmente, vous ſerez peut-être bien-aiſe de repoſer préſentement. Je vous laiſſe; & quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. En achevant ces paroles il ſortit, & alla acheter deux femmes eſclaves; il acheta auſſi deux paquets, l'un de linge fin, & l'autre de tout ce qui peut compoſer une toilette digne de la favorite du Calife. Il mena chez lui les deux eſclaves; & les préſentant à Tourmente: Madame, lui dit-il, une perſonne comme vous a beſoin de deux filles au-moins pour la ſervir; trouvez bon que je vous donne celles-ci.

Tourmente admira l'attention de Ganem: Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choſes à

demi. Vous augmentez par vos manieres l'obligation que je vous ai; mais j'eſpere que je ne mourrai pas ingrate, & que le Ciel me mettra bien-tôt en état de reconnoître toutes vos actions généreuſes.

Quand les femmes eſclaves ſe furent retirées dans une chambre voiſine où le jeune Marchand les envoya, il s'aſſit ſur le ſofa où étoit Tourmente, mais à certaine diſtance d'elle pour lui marquer plus de reſpect. Il remit l'entretien ſur ſa paſſion, & dit des choſes très-touchantes ſur les obſtacles invincibles qui lui ôtoient toute eſpérance. Je n'oſe même eſpérer, diſoit-il, d'exciter par ma tendreſſe le moindre mouvement de ſenſibilité dans un cœur comme le vôtre deſtiné au plus puiſſant Prince du monde. Hélas, dans mon malheur ce ſeroit une conſolation pour moi, ſi je pouvois me flater que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour! Seigneur, lui répondit Tourmente... Ah, Madame, interrompit Ganem à ce mot de Seigneur, c'eſt pour la ſeconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de Seigneur! la préſence des femmes eſclaves m'a empêché la premiere fois de vous dire ce que j'en penſois: au nom de Dieu, Madame, ne me donnez point ce titre d'honneur; il ne me convient pas. Traitez-moi de grace comme votre eſclave. Je le ſuis, & je ne ceſſerai jamais de l'être.

Non, non, interrompit Tourmente à ſon tour, je me garderai bien de traiter ainſi un homme à qui je dois la vie. Je ſerois une ingrate, ſi je diſois ou ſi je faiſois quelque choſe qui ne vous convînt pas. Laiſſez-moi donc ſuivre les mouvemens de ma reconnoiſſance, & n'exigez pas pour prix de vos bienfaits que j'en uſe malhonnêtement avec vous. C'eſt ce que je ne ferai jamais. Je ſuis trop touchée de votre conduite reſpectueuſe pour en abuſer, & je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les ſoins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous ſavez les raiſons qui me condamnent au ſilence.

Ganem fut enchanté de cette déclaration. Il en pleura de joie; & ne pouvant trouver de termes aſſez forts à ſon gré pour remercier Tourmente, il ſe contenta de lui dire que ſi elle ſavoit bien ce qu'elle devoit au Calife, il n'ignoroit pas de ſon côté que *ce qui appartient au Maître eſt défendu à l'eſclave.*

Comme il s'apperçut que la nuit approchoit, il ſe leva pour aller chercher de la lumiere. Il en apporta lui-même, & de quoi faire la collation, ſelon l'uſage ordinaire de la ville de Bagdad, où après avoir fait un bon repas à midi, on paſſe la ſoirée à manger quelques fruits & à boire du vin, en s'entretenant agréablement juſqu'à l'heure de ſe retirer.

Ils ſe mirent tous deux à table. D'abord

ils ſe firent des complimens ſur les fruits qu'ils ſe préſentoient l'un à l'autre. Inſenſiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire. Et ils n'eurent pas plûtôt bu deux ou trois coups, qu'ils ſe firent une loi de ne plus boire ſans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il compoſoit ſur le champ & qui exprimoient la force de ſa paſſion; & Tourmente animée par ſon exemple compoſoit & chantoit auſſi des chanſons qui avoient du rapport à ſon avanture, & dans leſquelles il y avoit toujours quelque choſe que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devoit au Calife y fut exactement gardée. La collation dura fort long-tems. La nuit étoit déjà fort avancée, qu'ils ne ſongeoient point encore à ſe ſéparer. Ganem toutefois ſe retira dans un autre appartement, & laiſſa Tourmente dans celui où elle étoit, où les femmes eſclaves qu'il avoit achetées entrerent pour la ſervir.

Ils vêcurent enſemble de cette maniere pendant pluſieurs jours. Le jeune Marchand ne ſortoit que pour des affaires de la derniere importance, encore prenoit-il le tems que ſa Dame repoſoit; car il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre un ſeul des momens qu'il lui étoit permis de paſſer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de ſa chere Tourmente, qui de ſon côté entraînée par ſon pen-

chant, lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui, qu'il en avoit pour elle. Cependant quelque épris qu'ils fuſſent l'un de l'autre, la conſidération du Calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeoit d'eux. Ce qui rendoit leur paſſion plus vive.

Tandis que Tourmente arrachée, pour ainſi dire, des mains de la mort, paſſoit ſi agréablement le tems chez Ganem, Zobéïde n'étoit pas ſans embarras au Palais d'Haroun Alraſchid.

Les trois eſclaves, miniſtres de ſa vengeance, n'eurent pas plûtôt enlevé le coffre, ſans ſavoir ce qu'il y avoit dedans, ni même ſans avoir la moindre curioſité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ſes ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler ſon repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du ſommeil. Elle paſſa la nuit à rêver aux moyens de cacher ſon crime. Mon époux, diſoit-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ſes favorites. Que lui répondrai-je à ſon retour, lorſqu'il me demandera de ſes nouvelles? Il lui vint dans l'eſprit pluſieurs ſtratagêmes; mais elle n'en étoit pas contente. Elle y trouvoit toujours des difficultés, & elle ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Elle avoit auprès d'elle une vieille Dame qui

l'avoit élevée dès ſa plus tendre enfance. Elle la fit venir dès la pointe du jour; & après lui avoir fait confidence de ſon ſecret: Ma bonne mere, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conſeils: ſi jamais j'en ai eu beſoin, c'eſt dans cette occaſion-ci, où il s'agit de calmer mon eſprit qu'un trouble mortel agite, & de me donner un moyen de contenter le Calife.

Ma chere Maîtreſſe, répondit la vieille Dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes; mais comme c'eſt une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut ſonger qu'au moyen de tromper le Commandeur des Croyans; & je ſuis d'avis que vous faſſiez tailler en diligence une piece de bois en forme de cadavre. Nous l'envelopperons de vieux linges; & après l'avoir enfermée dans une biere, nous la ferons enterrer dans quelque endroit du Palais; enſuite ſans perdre de tems, vous ferez bâtir un mauſolée de marbre en dôme ſur le lieu de la ſépulture, & dreſſer une repréſentation que vous ferez couvrir d'un drap noir, & acompagner de grands chandeliers & de gros cierges à-l'entour. Il y a encore une choſe, pourſuivit la vieille Dame, qu'il eſt bon de ne pas oublier: il faudra que vous preniez le deuil, & que vous le faſſiez prendre à vos femmes, auſſi-bien qu'à celles de Tourmente, à vos eunuques, & enfin à tous les Officiers

du Palais. Quand le Calife ſera de retour, qu'il verra tout ſon Palais en deuil, & vous-même, il ne manquera pas d'en demander le ſujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en diſant que c'eſt à ſa conſidération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente, qu'une mort ſubite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mauſolée, & qu'enfin vous avez fait à ſa favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même, s'il avoit été préſent. Comme ſa paſſion pour elle a été extrême, il ira ſans doute répandre des larmes ſur ſon tombeau. Peut-être auſſi, ajouta la Vieille, ne croira-t-il point qu'elle ſoit morte effectivement? il pourra vous ſoupçonner de l'avoir chaſſée du Palais par jalouſie, & regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper & l'empêcher de la faire chercher. Il eſt à croire qu'il fera déterrer & ouvrir la biere, & il eſt sûr qu'il ſera perſuadé de ſa mort, ſi-tôt qu'il verra la figure d'un mort enſeveli. Il vous ſaura bon gré de tout ce que vous aurez fait, & il vous en témoignera de la reconnoiſſance. Quant à la piece de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un Charpentier de la ville, qui ne ſaura pas l'uſage qu'on en veut faire. Pour vous, Madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui préſenta hier la limonade, d'annon-

cer à ſes compagnes qu'elle vient de trouver leur Maîtreſſe morte dans ſon lit; & afin qu'elles ne ſongent qu'à la pleurer ſans vouloir entrer dans ſa chambre, qu'elle ajoûte qu'elle vous en a donné avis, & que vous avez déjà donné ordre à Meſrour de la faire enſevelir & enterrer.

D'abord que la vieille Dame eut achevé de parler, Zobéïde tira un riche diamant de ſa caſſette; & le lui mettant au doigt & l'embraſſant: Ah, ma bonne mere, lui dit-elle, toute tranſportée de joie, que je vous ai d'obligation! Je ne me ſerois jamais aviſée d'un expédient ſi ingénieux. Il ne peut manquer de réuſſir; & je ſens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc ſur vous du ſoin de la piece de bois, & je vais donner ordre au reſte.

La piece de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéïde pouvoit ſouhaiter, & portée enſuite par la vieille Dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'enſevelit comme un mort & la mit dans une biere. Puis Meſrour qui fut trompé lui-même, fit enlever la biere & le phantôme de Tourmente que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobéïde avoit marqué, & aux pleurs que verſoient les femmes de la favorite, dont celle qui avoit préſenté la limonade encourageoit les autres par ſes cris & ſes lamentations.

Dès le même jour, Zobéïde fit venir l'Architecte du Palais & des autres maiſons du Calife; & ſur les ordres qu'elle lui donna, le mauſolée fut achevé en très-peu de tems. Des Princeſſes auſſi puiſſantes que l'étoit l'épouſe d'un Prince qui commandoit du Levant au Couchant, ſont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut auſſi bien-tôt pris le deuil avec toute ſa Cour, ce qui fut cauſe que la nouvelle de la mort de Tourmente ſe répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre; car, comme je l'ai déjà dit, il ne ſortoit preſque point. Il l'apprit pourtant un jour: Madame, dit-il à la belle favorite du Calife, on vous croit morte dans Bagdad, & je ne doute pas que Zobéïde elle-même n'en ſoit bien perſuadée. Je bénis le Ciel d'être la cauſe & l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que, profitant de ce faux bruit, vous vouluſſiez lier votre ſort au mien, & venir avec moi loin d'ici régner ſur mon cœur, mais où m'emporte un tranſport trop doux! Je ne ſonge pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puiſſant Prince de la terre, & que le ſeul Haroun Alraſchid eſt digne de vous. Quand même vous ſeriez capable de me le ſacrifier; quand vous voudriez me ſuivre, devrois-je y conſentir? Non je dois me ſouvenir

venir ſans ceſſe que *ce qui appartient au Maître eſt défendu à l'eſclave.*

L'aimable Tourmente, quoique ſenſible aux tendres mouvemens qu'il faiſoit paroître, gagnoit ſur elle de n'y pas répondre : Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéïde de triompher. Je ſuis peu ſurpriſe de l'artifice dont elle ſe ſert pour couvrir ſon crime ; mais laiſſons-la faire : je me flate que ce triomphe ſera bien-tôt ſuivi de douleur. Le Calife reviendra, & nous trouverons moyen de l'informer ſecretement de tout ce qui s'eſt paſſé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puiſſe apprendre que je vis. Je vous en ai déjà dit les conſéquences.

Au bout de trois mois, le Calife revint à Bagdad glorieux & vainqueur de tous ſes ennemis. Impatient de revoir Tourmente & de lui faire hommage de ſes nouveaux lauriers, il entre dans ſon Palais. Il eſt étonné de voir les Officiers qu'il y avoit laiſſés, tous habillés de noir. Il en frémit ſans ſavoir pourquoi ; & ſon émotion redoubla, lorſqu'en arrivant à l'appartement de Zobéïde il apperçut cette Princeſſe qui venoit au-devant de lui en deuil, auſſi-bien que toutes les femmes de ſa ſuite. Il lui demanda d'abord le ſujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. Commandeur des Croyans, répondit Zobéïde, je l'ai pris pour Tourmente votre eſclave, qui eſt morte ſi prompte-

ment, qu'il n'a pas été poſſible d'apporter aucun remede à ſon mal. Elle voulut pourſuivre; mais le Calife ne lui en donna pas le tems. Il fut ſi ſaiſi de cette nouvelle, qu'il en pouſſa un grand cri. Enſuite il s'évanouit entre les bras de Giafar ſon Viſir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bien-tôt de ſa foibleſſe; & d'une voix qui marquoit ſon extrême douleur, il demanda où ſa chere Tourmente avoit été enterrée. Seigneur, lui dit Zobéïde, j'ai pris ſoin moi-même de ſes funérailles & n'ai rien épargné pour les rendre ſuperbes. J'ai fait bâtir un mauſolée de marbre ſur le lieu de ſa ſépulture. Je vais vous y conduire, ſi vous le ſouhaitez.

Le Calife ne voulut pas que Zobéïde prît cette peine, & ſe contenta de s'y faire mener par Meſrour. Il y alla dans l'état où il étoit, c'eſt-à-dire en habit de campagne. Quand il vit la repréſentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout-autour, & la magnificence du mauſolée, il s'étonna que Zobéïde eût fait les obſeques de ſa rivale avec tant de pompe. Et comme il étoit naturellement ſoupçonneux, il ſe défia de la généroſité de ſa femme, & penſa que ſa Maîtreſſe pouvoit n'être pas morte; que Zobéïde profitant de ſa longue abſence, l'avoit peut-être chaſſée du Palais avec ordre à ceux qu'elle avoit chargés de ſa conduite de la mener ſi loin, que l'on

n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre ſoupçon ; car il ne croyoit pas Zobéïde aſſez méchante pour avoir attenté à la vie de ſa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce Prince commanda qu'on ôtât la repréſentation, & fit ouvrir la foſſe & la biere en ſa préſence ; mais dès qu'il eut vû le linge qui enveloppoit la piece de bois, il n'oſa paſſer outre. Ce religieux Calife craignit d'offenſer la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte ; & cette ſcrupuleuſe crainte l'emporta ſur l'amour & ſur la curioſité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la biere, remplir la foſſe, & remettre la repréſentation en l'état où elle étoit auparavant.

Le Calife ſe croyant obligé de rendre quelques ſoins au tombeau de ſa favorite, envoya chercher les Miniſtres de la Religion, ceux du Palais, & les Lecteurs de l'Alcoran ; & tandis que l'on étoit occupé à les raſſembler, il demeura dans le mauſolée, où il arroſa de ſes larmes la terre qui couvroit le phantôme de ſon amante. Quand tous les Miniſtres qu'il avoit appellés furent arrivés, il ſe mit à la tête de la repréſentation, & eux ſe rangerent à l'entour & réciterent de longues prieres, après quoi les Lecteurs de l'Alcoran lurent pluſieurs chapitres.

La même cérémonie ſe fit tous les jours pendant l'eſpace d'un mois, le matin & l'après-dînée, & toujours en préſence du Calife, du grand Viſir Giafar, & des principaux Officiers de la Cour, qui tous étoient en deuil, auſſi-bien que le Calife, qui durant tout ce tems-là ne ceſſa d'honorer de ſes larmes la mémoire de Tourmente, & ne voulut entendre parler d'aucunes affaires.

Le dernier jour du mois, les prieres & la lecture de l'Alcoran durerent depuis le matin juſqu'à la pointe du jour ſuivant; & enfin lorſque tout fut achevé, chacun ſe retira chez ſoi. Haroun Alraſchid fatigué d'une ſi longue veille, alla ſe repoſer dans ſon appartement, & s'endormit ſur un ſofa entre deux Dames de ſon Palais, dont l'une aſſiſe au chevet, & l'autre aux pieds de ſon lit, s'occupoient durant ſon ſommeil à des ouvrages de broderie, & demeuroient dans un grand ſilence.

Celle qui étoit au chevet & qui s'appelloit * Aube du Jour, voyant le Calife endormi, dit tout bas à l'autre Dame ** Etoile du matin, car elle ſe nommoit ainſi, il y a bien des nouvelles. Le Commandeur des Croyans notre cher Seigneur & Maître, ſentira une grande joie à ſon réveil, lorſqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tour-

* *Nouronnihar.*
** *Nagmatoſſobi.*

mente n'eſt pas morte; elle eſt en parfaite ſanté. O Ciel, s'écria d'abord Etoile du Matin, toute tranſportée de joie, ſeroit-il bien poſſible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore au monde ? Etoile du Matin prononça ces paroles avec tant de vivacité & d'un ton ſi haut, que le Calife s'éveilla. Il demanda pourquoi on avoit interrompu ſon ſommeil. Ah, Seigneur, reprit Etoile du Matin, pardonez-moi cette indiſcrétion : je n'ai pû apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai ſenti un tranſport que je n'ai pû retenir. Hé qu'eſt-elle donc devenue, dit le Calife, s'il eſt vrai qu'elle ne ſoit pas morte ? Commandeur des Croyans, répondit Aube du Jour, j'ai reçu ce ſoir d'un homme inconnu, un billet ſans ſignature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande ſa triſte avanture, & m'ordonne de vous en inſtruire. J'attendois pour m'acquitter de ma commiſſion, que vous euſſiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir beſoin après la fatigue &.... Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le Calife, vous avez mal-à-propos différé de me le remettre.

Aube du Jour lui préſenta auſſitôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience ; Tourmente y faiſoit un détail de tout ce qui s'étoit paſſé : mais elle s'étendoit un peu trop ſur les ſoins que Ganem avoit

d'elle. Le Calife naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobeïde, ne fut ſenſible qu'à l'infidelité qu'il s'imagina que Tourmente lui avoit faite. Hé quoi, dit-il, après avoir lû le billet, il y a quatre mois que la perfide eſt avec un jeune Marchand dont elle a l'effronterie de me vanter l'attention pour elle ! Il y a 30 jours que je ſuis de retour à Bagdad, & elle s'aviſe aujourd'hui de me donner de ſes nouvelles ! l'Ingrate ! pendant que je conſume les jours à la pleurer, elle les paſſe à me trahir. Allons, vengeons-nous d'une infidele & du jeune audacieux qui m'outrage. En achevant ces mots, ce Prince ſe leva & entra dans une grande Salle où il avoit coutume de ſe faire voir, & de donner audience aux Seigneurs de ſa Cour. La premiere porte en fut ouverte, & auſſitôt les Courtiſans qui attendoient ce moment, entrerent. Le Grand Viſir Giafar parut, & ſe proſterna devant le Trône où le Calife s'étoit aſſis. Enſuite il ſe releva & ſe tint debout devant ſon Maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il vouloit être obéi promptement : Giafar, ta préſence eſt néceſſaire pour l'éxecution d'un ordre important dont je vais te charger. Prens avec toi quatre cens hommes de ma Garde, & t'informe premierement où demeure un Marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Aibou. Quand tu le ſauras, rends-toi à ſa maiſon, & fais-la ra-

ſer juſqu'aux fondemens ; mais ſaiſis-toi auparavant de la perſonne de Ganem, & me l'amene ici avec Tourmente mon eſclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier, & faire un exemple du téméraire qui a eu l'inſolence de me manquer de reſpect.

Le grand Viſir, après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au Calife, en ſe mettant la main ſur la tête pour marquer qu'il vouloit la perdre plûtôt que de ne lui pas obéir, & puis il ſortit. La premiere choſe qu'il fit, fut d'envoyer demander au Syndic des Marchands d'étoffes étrangeres & de toiles fines, des nouvelles de Ganem, avec ordre ſur-tout de s'informer de la rue & de la maiſon où il demeuroit. L'Officier qu'il chargea de cet ordre, lui rapporta bien-tôt qu'il y avoit quelques mois qu'il ne paroiſſoit preſque plus, & que l'on ignoroit ce qui pouvoit le retenir chez lui, s'il y étoit. Le même Officier apprit auſſi à Giafar l'endroit où demeuroit Ganem, & juſqu'au nom de la veuve qui lui avoit loué ſa maiſon.

Sur ces avis auxquels on pouvoit ſe fier, ce Miniſtre ſans perdre de tems ſe mit en marche avec les ſoldats que le Calife lui avoit ordonné de prendre ; il alla chez le Juge de Police dont il ſe fit accompagner ; & ſuivi d'un grand nombre de Maçons & de Charpentiers munis d'outils néceſſaires

pour raſer une maiſon, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit iſolée, il diſpoſa les ſoldats à-l'entour, pour empêcher que le jeune Marchand ne lui échappât.

Tourmente & Ganem achevoient alors de dîner. La Dame étoit aſſiſe près d'une fenêtre qui donnoit ſur la rue. Elle entend du bruit, elle regarde par la jalouſie; & voyant le grand Viſir qui s'approchoit avec toute ſa ſuite, elle jugea qu'on n'en vouloit pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que ſon billet avoit été reçu, mais elle ne s'étoit pas attendue à une pareille réponſe; & elle avoit eſpéré que le Calife prendroit la choſe d'une autre maniere. Elle ne ſavoit pas depuis quel tems ce Prince étoit de retour; & quoiqu'elle lui connût du penchant à la jalouſie, elle ne craignoit rien de ce côté-là. Cependant la vûe du grand Viſir & des ſoldats la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne doutoit point qu'elle ne ſe juſtifiât, pourvû que le Calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem qu'elle chériſſoit moins par reconnoiſſance que par inclination, elle prévoyoit que ſon rival irrité voudroit le voir, & pourroit le condamner ſur ſa jeuneſſe & ſa bonne mine. Prévenue de ſa penſée, elle ſe retourna vers le jeune Marchand: Ah, Ganem, lui dit-elle, nous ſommes perdus! c'eſt vous & moi

que

que l'on cherche. Il regarda auſſi-tôt par la jalouſie, & fut ſaiſi de frayeur, lorſqu'il apperçut les Gardes du Calife, le ſabre nud; & le grand Viſir avec le Juge de Police à leur tête. A cette vûe, il demeura immobile, & n'eut pas la force de prononcer une ſeule parole. Ganem, reprit la Favorite, il n'y a point de tems à perdre. Si vous m'aimez, prenez vîte l'habit d'un de vos Eſclaves, & frottez-vous le viſage & les bras de noir de cheminée. Mettez enſuite quelques-uns de ces plats ſur votre tête; on pourra vous prendre pour le garçon du Traiteur, & on vous laiſſera paſſer. Si l'on vous demande où eſt le maître de la maiſon, répondez ſans héſiter qu'il eſt au logis. Ah, Madame, dit à ſon tour Ganem, moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne ſongez qu'à moi! Hélas, qu'allez-vous devenir? Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle; c'eſt à moi d'y ſonger: à l'égard de ce que vous laiſſez dans cette maiſon, j'en aurai ſoin, & j'eſpere qu'un jour tout vous ſera fidelement rendu quand la colere du Calife ſera paſſée; mais évitez ſa violence. Les ordres qu'il donne dans ſes premiers mouvemens ſont toujours funeſtes. L'affliction du jeune Marchand étoit telle qu'il ne ſçavoit à quoi ſe déterminer; & il ſe ſeroit ſans doute laiſſé ſurprendre par les Soldats du Calife, ſi Tourmente ne l'eût preſſé de ſe déguiſer. Il ſe rendit à ſes

inſtances ; il prit un habit d'Eſclave, ſe barbouilla de ſuie ; & il étoit tems, car on frappa à la porte ; & tout ce qu'ils purent faire, ce fut de s'embraſſer tendrement. Ils étoient tous deux ſi pénétrés de douleur, qu'il leur fut impoſſible de ſe dire un ſeul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem ſortit enfin avec quelques plats ſur ſa tête. On le prit effectivement pour un garçon Traiteur, & on ne l'arrêta point. Au contraire, le grand Viſir qui le rencontra le premier ſe rangea pour le laiſſer paſſer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit. Ceux qui étoient derriere le grand Viſir lui firent place de même, & favoriſerent ainſi ſa fuite. Il gagna une des portes de la Ville en diligence, & ſe ſauva.

Pendant qu'il ſe déroboit aux pourſuites du grand Viſir Giafar, ce Miniſtre entra dans la chambre où étoit Tourmente aſſiſe ſur un Sofa, & où il y avoit une aſſez grande quantité de coffres remplis de hardes de Ganem, & de l'argent qu'il avoit fait de ſes Marchandiſes.

Dès que Tourmente vit entrer le grand Viſir, elle ſe proſterna la face contre terre ; & demeurant en cet état comme diſpoſée à recevoir la mort : Seigneur, dit-elle, je ſuis prête à ſubir l'Arrêt que le Commandeur des Croyans a prononcé contre moi ; vous n'avez qu'à me l'annoncer. Madame, lui répondit Giafar en ſe proſternant auſſi

juſqu'à ce qu'elle ſe fût relevée, à Dieu ne plaiſe que perſonne oſe mettre ſur vous une main profane ! Je n'ai pas deſſein de vous faire le moindre déplaiſir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous ſupplier de vouloir bien venir au Palais avec moi, & de vous y conduire avec le Marchand qui demeure en cette maiſon. Seigneur, reprit la Favorite en ſe levant, partons, je ſuis prête à vous ſuivre. Pour ce qui eſt du jeune Marchand à qui je dois la vie, il n'eſt point ici. Il y a près d'un mois qu'il eſt allé à Damas où ſes affaires l'ont appellé; & juſqu'à ſon retour, il m'a laiſſé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au Palais, & de donner ordre qu'on les mette en ſûreté, afin que je tienne la promeſſe que je lui ai faite d'en avoir tout le ſoin imaginable.

Vous ſerez obéïe, Madame, repliqua Giafar; & auſſi-tôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres & de les porter à Meſrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du Juge de Police; il le chargea du ſoin de faire raſer la maiſon, & d'y faire auparavant chercher par-tout Ganem qu'il ſoupçonnoit d'être caché, quoi que lui eût dit Tourmente. Enſuite il ſortit, & emmena avec lui cette jeune Dame ſuivie des deux femmes Eſclaves qui la ſer-

voient. A l'égard des Eſclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils ſe mêlerent parmi la foule, & on ne ſçait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maiſon, que les Maçons & les Charpentiers commencerent à la raſer; & ils firent ſi bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en reſta aucun veſtige. Mais le Juge de Police n'ayant pû trouver Ganem quelque perquiſition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand Viſir avant que ce Miniſtre arrivât au Palais. Hé bien, lui dit Haroun Alraſchid en le voyant entrer dans ſon cabinet, as-tu exécuté mes ordres? Oui, Seigneur, répondit Giafar, la maiſon où demeuroit Ganem eſt raſée de fond en comble, & je vous amene Tourmente votre Favorite; elle eſt à la porte de votre cabinet: je vais la faire entrer, ſi vous me l'ordonnez. Pour le jeune Marchand, on ne l'a pû trouver, quoiqu'on l'ait cherché par-tout. Tourmente aſſure qu'il eſt parti pour Damas depuis un mois.

Jamais emportement n'égala celui que le Calife fit paroître, lorſqu'il apprit que Ganem lui étoit échappé. Pour ſa Favorite, prévenu qu'elle lui avoit manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. Meſrour, dit-il au Chef des Eunuques qui étoit préſent, prens l'ingrate, la perfide Tourmente, & va l'enfermer dans la tour

obſcure. Cette tour étoit dans l'enceinte du Palais, & ſervoit ordinairement de priſon aux Favorites qui donnoient quelque ſujet de plainte au Calife.

Meſrour accoutumé à exécuter ſans replique les ordres de ſon Maître, quelque violens qu'ils fuſſent, obéït à regret à celui-ci. Il en témoigna ſa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit compté que le Calife ne refuſeroit pas de lui parler. Il lui fallut céder à ſa triſte deſtinée, & ſuivre Meſrour qui la conduiſit à la tour obſcure où il la laiſſa.

Cependant le Calife irrité renvoya ſon grand Viſir; & n'écoutant que ſa paſſion, écrivit de ſa propre main la Lettre qui ſuit, au Roi de Surie ſon couſin & ſon tributaire, qui demeuroit à Damas.

LETTRE DU CALIFE HAROUN ALRASCHID,

A Mohammed Zinebi, Roi de Surie.

MON COUSIN, cette Lettre eſt pour vous apprendre qu'un Marchand de Damas nommé Ganem, fils d'Abou Aïbou, a ſéduit la plus aimable de mes Eſclaves nommée Tourmente, & qu'il a pris la fuite. Mon intention eſt qu'après ma Lettre reçue, vous faſſiez chercher & ſaiſir Ganem. Dès qu'il ſera en votre puiſſance, vous le ferez charger de

chaînes ; & pendant trois jours conſécutifs, vous lui ferez donner cinquante coups de nerf de bœuf. Qu'il ſoit conduit enſuite par tous les quartiers de la Ville, avec un Crieur qui crie devant lui : Voilà le plus leger des châtimens que le Commandeur des Croyans fait ſouffrir à celui qui offenſe ſon Seigneur, & ſéduit une de ſes Eſclaves. *Après cela, vous me l'envoyerez ſous bonne garde. Ce n'eſt pas tout : je veux que vous mettiez ſa maiſon au pillage ; & quand vous l'aurez fait raſer, ordonnez que l'on en tranſporte les matériaux hors de la Ville au milieu de la campagne. Outre cela, s'il a pere, mere, ſœurs, femmes, filles, & autres parens, faites-les dépouiller ; & quand ils ſeront nuds, donnez-les en ſpectacle trois jours de ſuite à toute la Ville, avec défenſe ſous peine de la vie de leur donner retraite. J'eſpere que vous n'apporterez aucun retardement à l'exécution de ce que je vous recommande.*

HAROUN ALRASCHID.

Le Calife après avoir écrit cette Lettre, en chargea un Courier, lui ordonnant de faire diligence & de porter avec lui des Pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'auroit fait Mohammed Zinebi.

Les Pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'-

on les a lâchés, ſur-tout lorſqu'ils y ont des petits. On leur attache ſous l'aîle un billet roulé, & par ce moyen on a bien-tôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut ſçavoir.

Le Courier du Calife marcha jour & nuit pour s'accommoder à l'impatience de ſon Maître ; & en arrivant à Damas, il alla droit au Palais du Roi Zinebi, qui s'aſſit ſur ſon trône pour recevoir la Lettre du Calife. Le Courier l'ayant préſentée, Mohammed la prit ; & reconnoiſſant l'écriture, il ſe leva par reſpect, baiſa la Lettre & la mit ſur ſa tête, pour marquer qu'il étoit prêt d'exécuter avec ſoumiſſion les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit ; & ſitôt qu'il l'eut lue, il deſcendit de ſon trône, & monta ſans délai à cheval avec les principaux Officiers de ſa maiſon. Il fit auſſi avertir le Juge de Police, qui le vint trouver ; & ſuivi de tous les Soldats de ſa Garde, il ſe rendit à la maiſon de Ganem.

Depuis que ce jeune Marchand étoit parti de Damas, ſa mere n'en avoit reçu aucune Lettre. Cependant les autres Marchands avec qui il avoit entrepris e voyage de Bagdad étoient de retour. Ils lui dirent tous, qu'ils avoient laiſſé ſon fils en parfaite ſanté ; mais comme il ne revenoit point, & qu'il négligeoit de donner lui-même de ſes nouvelles, il n'en fallut pas da

vantage pour faire croire à cette tendre mere qu'il étoit mort. Elle ſe le perſuada ſi bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme ſi elle l'eût vû mourir, & qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mere ne montra tant de douleur; & loin de chercher à ſe conſoler, elle prenoit plaiſir à nourrir ſon affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de ſa maiſon un dôme, ſous lequel elle mit une figure qui repréſentoit ſon fils, & qu'elle couvrit elle-même de drap noir. Elle paſſoit preſque les jours & les nuits à pleurer, ſous ce dôme, de même que ſi le corps de ſon fils eût été enterré là; & la belle Force des Cœurs ſa fille lui tenoit compagnie, & mêloit ſes pleurs avec les ſiennes.

Il y avoit déja du tems qu'elles s'occupoient ainſi à s'affliger, & que le voiſinage qui entendoit leurs cris & leurs lamentations, plaignoit des parens ſi tendres, lorſque le Roi Mohammed Zinebi vint frapper à la porte; & une Eſclave du logis lui ayant ouvert, il entra bruſquement en demandant où étoit Ganem, fils d'Abou Aïbou.

Quoique l'eſclave n'eût jamais vû le Roi Zinebi, elle jugea néanmoins à ſa ſuite, qu'il devoit être un des principaux Officiers de Damas. Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez, eſt mort. Ma Maîtreſſe ſa mere eſt dans le tombeau que

vous voyez, où elle pleure actuellement ſa perte. Le Roi, ſans s'arrêter au rapport de l'eſclave, fit faire par ſes gardes une exacte perquiſition de Ganem dans tous les endroits de la maiſon. Enſuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mere & la fille aſſiſes ſur une ſimple natte auprès de la figure qui repréſentoit Ganem, & leurs viſages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes ſe couvrirent de leurs voiles auſſi-tôt qu'elles apperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mere qui reconnut le Roi de Damas, ſe leva & courut ſe proſterner à ſes pieds. Ma bonne Dame, lui dit ce Prince, je cherchois votre fils Ganem, eſt-il ici? Ah, Sire, s'écria-t-elle, il y a long-tems qu'il n'eſt plus! Plût à Dieu que je l'euſſe au-moins enſeveli de mes propres mains, & que j'euſſe la conſolation d'avoir ſes os dans ce tombeau! Ah, mon fils, mon cher fils!... Elle voulut continuer; mais elle fut ſaiſie d'une ſi vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un Prince d'un naturel fort doux & très-compatiſſant aux peines des malheureux. Si Ganem eſt ſeul coupable, diſoit-il en lui-même, pourquoi punir la mere & la ſœur qui ſont innocentes? Ah, cruel Haroun-Alraſchid, à quelle mortification me réduis-tu, en me faiſant miniſtre de ta vengeance, en m'obligeant à perſécuter des perſonnes qui ne t'ont point offenſé!

Les gardes que le Roi avoit chargés de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très-perſuadé. Les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter. Il étoit au deſeſpoir de ſe voir dans la néceſſité d'exécuter les ordres du Calife; mais de quelque pitié qu'il ſe ſentît ſaiſir, il n'oſoit ſe réſoudre à tromper le reſſentiment du Calife. Ma bonne Dame, dit-il à la mere de Ganem, ſortez de ce tombeau vous & votre fille, vous n'y ſeriez pas en ſûreté. Elles ſortirent; & en même tems pour les mettre hors d'inſulte, il ôta ſa robe de deſſus qui étoit fort ample, & les couvrit toutes deux, en leur recommandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laiſſer entrer la populace pour commencer le pillage, qui ſe fit avec une extrême avidité, & avec des cris dont la mere & la ſœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoroient la cauſe. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richeſſes, des tapis de Perſe & des Indes, des couſſins garnis d'étoffes d'or & d'argent, des porcelaines; enfin on enleva tout, on ne laiſſa dans la maiſon que les murs; & ce fut un ſpectacle bien affligeant pour ces malheureuſes Dames de voir piller tous leurs biens, ſans ſavoir pourquoi on les traitoit ſi cruellement.

Mohammed, après le pillage de la mai-

ſon, donna ordre au Juge de Police de la faire raſer avec le tombeau ; & pendant qu'on y travailloit, il emmena dans ſon Palais Force des Cœurs & ſa mere. Ce fut-là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du Calife. Il veut, leur dit-il, que je vous faſſe dépouiller, & que je vous expoſe toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'eſt avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel & plein d'ignominie. Le Roi prononça ces paroles d'un air qui faiſoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur & de compaſſion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de ſuivre les mouvemens de ſa pitié, il ne laiſſa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraſchid, en faiſant faire pour la mere de Ganem & pour Force des Cœurs, de groſſes chemiſes ſans manches d'un gros tiſſu de crin de cheval.

Le lendemain ces deux Victimes de la colere du Calife furent dépouillées de leurs habits, & revêtues de leurs chemiſes de ctin. On leur ôta auſſi leurs coëffures, de ſorte que leurs cheveux épars flottoient ſur leurs épaules. Force des Cœurs les avoit du plus beau blond du monde, & ils tomboient juſqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le Juge de Police ſuivi de ſes gens les accompagnoit, & on les promena par toute la ville. Elles

étoient précédées d'un crieur, qui de tems-en-tems disoit à haute voix: *Tel est le châtiment de ceux qui se sont attiré l'indignation du Commandeur des Croyans.*

Pendant qu'elles marchoient ainsi dans les rues de Damas, les bras & les pieds nuds, couvertes d'un si étrange habillement, & tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvroient le visage, tout le peuple fondoit en larmes.

Les Dames sur-tout les regardant comme innocentes au travers des jalousies, & touchées principalement de la jeunesse & de la beauté de Force des Cœurs, faisoient retentir l'air de cris effroyables, à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtres. Les enfans mêmes effrayés par ces cris & par le spectacle qui les causoit, mêloient leurs pleurs à cette desolation générale, & y ajoutoient une nouvelle horreur. Enfin quand les ennemis de l'Etat auroient été dans la ville de Damas, & qu'ils y auroient tout mis à feu & à sang, on n'y auroit pas vû régner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit, lorsque cette scene affreuse finit. On ramena la mere & la fille au Palais du Roi Mohammed. Comme elles n'étoient point accoutumées à marcher les pieds nuds, elles se trouverent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurerent long-tems évanouies. La Reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la

défenſe que le Calife avoit faite de les ſecourir, leur envoya quelques-unes de ſes femmes pour les conſoler avec toute ſorte de rafraichiſſemens, & du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la Reine les trouverent encore évanouies, & preſque hors d'état de profiter du ſecours qu'elles leur apportoient. Cependant à force de ſoins on leur fit reprendre leurs eſprits. La mere de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. Ma bonne Dame, lui dit une des femmes de la Reine, nous ſommes très-ſenſibles à vos peines, & la Reine de Surie notre Maîtreſſe nous a fait plaiſir quand elle nous a chargées de vous ſecourir. Nous pouvons vous aſſûrer que cette Princeſſe prend beaucoup de part à vos malheurs, auſſi-bien que le Roi ſon époux. La mere de Ganem pria les femmes de la Reine de rendre à cette Princeſſe mille graces pour elle & pour Force des Cœurs; & s'adreſſant enſuite à celle qui lui avoit parlé: Madame, lui dit-elle, le Roi ne m'a point dit pourquoi le Commandeur des Croyans nous fait ſouffrir tant d'outrages. Apprenez-nous de grace quels crimes nous avons commis. Ma bonne Dame, répondit la femme de la Reine, l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem. Il n'eſt pas mort ainſi que vous le croyez. On l'accuſe d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus

chérie des Favorites du Calife ; & comme il s'eſt dérobé par une prompte fuite à la colere de ce Prince, le châtiment eſt tombé ſur vous. Tout le monde condamne le reſſentiment du Calife ; mais tout le monde le craint, & vous voyez que le Roi Zinebi lui-même n'oſe contrevenir à ſes ordres de peur de lui déplaire. Ainſi tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de vous plaindre & de vous exhorter à prendre patience.

Je connois mon fils, reprit la mere de Ganem, je l'ai élevé avec grand ſoin & dans le reſpect dû au Commandeur des Croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuſe, & je réponds de ſon innocence. Je ceſſe donc de murmurer & de me plaindre, puiſque c'eſt pour lui que je ſouffre, & qu'il n'eſt pas mort. Ah, Ganem, ajouta-t-elle emportée par un mouvement mêlé de tendreſſe & de joie, mon cher fils Ganem, eſt-il poſſible que tu vives encore ? Je ne regrette plus mes biens ; & à quelque excès que puiſſent aller les ordres du Calife, je lui en pardonne toute la rigueur, pourvû que le Ciel ait conſervé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige, ſes maux ſeuls font toute ma peine. Je la crois pourtant aſſez bonne ſœur pour ſuivre mon exemple.

A ces paroles, Force des Cœurs qui avoit paru inſenſible juſques-là, ſe tourna vers ſa mere ; & lui jettant ſes bras au cou : oui, ma chere mere, lui dit-elle, je ſuivrai tou-

jours votre exemple, à quelque extrémité que puiſſe vous porter votre amour pour mon frere.

La mere & la fille confondant ainſi leurs ſoupirs & leurs larmes, demeurerent aſſez long-tems dans un embraſſement ſi touchant. Cependant les femmes de la Reine que ce ſpectacle attendriſſoit fort, n'oublierent rien pour engager la mere de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les ſatisfaire, & Force des Cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du Calife portoit que les parens de Ganem paroîtroient trois jours de ſuite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit, Force des Cœurs & ſa mere ſervirent de ſpectacle le lendemain pour la ſeconde fois, depuis le matin juſqu'au ſoir : mais ce jour-là & le jour ſuivant, les choſes ne ſe paſſerent pas de la même maniere; les rues qui avoient été d'abord pleines de monde, devinrent deſertes. Tous les Marchands indignés du traitement que l'on faiſoit à la veuve & à la fille d'Abou Aïbou, fermerent leurs boutiques & demeurerent enfermés chez eux. Les Dames, au lieu de regarder par leurs jalouſies, ſe retirerent dans le derriere de leurs maiſons. Il ne ſe trouva pas une ame dans les places publiques par où l'on fit paſſer ces deux infortunées. Il ſembloit que tous les habitans de Damas euſſent abandonné leur ville.

Le quatrieme jour, le Roi Mohammed Zinebi, qui vouloit exécuter fidelement les ordres du Calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville publier une défenſe rigoureuſe à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, ſous peine de la vie, & d'être livré aux chiens pour leur ſervir de pâture après ſa mort, de donner retraite à la mere & à la ſœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain, ni une ſeule goutte d'eau; en un mot de leur prêter la moindre aſſiſtance, & d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le Roi leur avoit ordonné, ce Prince commanda qu'on mît la mere & la fille hors du Palais, & qu'on leur laiſſât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plûtôt paroître, que tout le monde s'éloigna d'elles, tant la défenſe qui venoit d'être publiée avoit fait d'impreſſion ſur les eſprits. Elles s'apperçûrent bien qu'on les fuyoit; mais comme elles en ignoroient la cauſe, elles en furent très-ſurpriſes. Et leur étonnement augmenta encore, lorſqu'en entrant dans une rue où parmi pluſieurs perſonnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent diſparoître avec autant de précipitation que les autres. Quoi donc, dit alors

le

la mere de Ganem, ſommes-nous peſtiférées ? le traitement injuſte & barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre odieuſes à nos concitoyens ? allons, ma fille, pourſuivit-elle, ſortons au plûtôt de Damas ; ne demeurons plus dans une Ville où nous faiſons horreur à nos amis mêmes.

En parlant ainſi, ces deux miſérables Dames gagnerent une des extrémités de la Ville, & ſe retirerent dans une maſure pour y paſſer le nuit. Là quelques Muſulmans pouſſés par un eſprit de charité & de compaſſion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apporterent des proviſions ; mais ils n'oſerent s'arrêter pour les conſoler, de peur d'être découverts, & punis comme deſobéiſſans aux ordres du Caliſe.

Cependant le Roi Zinebi avoit lâché le Pigeon pour informer Haroun Alraſchid de ſon exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit paſſé, & le conjuroit de lui faire ſçavoir ce qu'il vouloit ordonner de la mere & de la ſœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voye la réponſe du Calife, qui lui écrivit qu'il les banniſſoit pour jamais de Damas. Auſſi tôt le Roi de Surie envoya des gens dans la maſure, avec ordre de prendre la mere & la fille, & de les conduire à trois journées de Damas, & de les laiſſer-là, en leur faiſant défenſe de revenir dans la Ville.

Les gens de Zinebi s'acquitterent de leur commiſſion ; mais moins exacts que leur Maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraſchid, ils donnerent par pitié à Force des Cœurs & à ſa mere quelques menues monnoies pour ſe procurer de quoi vivre, & à chacune un ſac qu'ils leur paſſerent au cou, pour mettre leurs proviſions.

Dans cette ſituation déplorable, elles arriverent au premier village. Les payſannes s'aſſemblerent autour d'elles ; & comme au-travers de leur déguiſement on ne laiſſoit pas de remarquer que c'étoient des perſonnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainſi ſous un habillement qui paroiſſoit n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la queſtion qu'on leur faiſoit, elles ſe mirent à pleurer : ce qui ne ſervit qu'à augmenter la curioſité des payſannes, & à leur inſpirer de la compaſſion. La mere de Ganem leur conta ce qu'elle & ſa fille avoient ſouffert. Les bonnes villageoiſes en furent attendries, & tâcherent de les conſoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemiſes de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnerent, avec des ſouliers, & de quoi ſe couvrir la tête pour conſerver leurs cheveux.

De ce Village, après avoir bien remercié ces payſannes charitables, Force des Cœurs & ſa mere s'avancerent du côté d'Alep à petites journées. Elles avoient accoutumé de ſe retirer autour des Moſquées, ou dans les Moſquées mêmes, où elles paſſoient la nuit ſur de la natte, lorſque le pavé en étoit couvert; autrement elles couchoient ſur le pavé même, ou bien elles alloient loger dans les lieux publics deſtinés à ſervir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas; elles rencontroient ſouvent de ces lieux où l'on fait des diſtributions de pain, de riz cuit, & d'autres mets, à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin elles arriverent à Alep: mais elles ne voulurent pas s'y arrêter; & continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles paſſerent ce fleuve, & entrerent dans la Méſopotamie, qu'elles traverſerent juſqu'à Mouſſoul. De-là, quelques peines qu'elles euſſent déja ſouffertes, elles ſe rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs deſirs, dans l'eſpérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dûſſent pas ſe flatter qu'il fût dans une Ville où le Calife faiſoit ſa demeure: mais elles l'eſpéroient, parce qu'elles le ſouhaitoient; leur tendreſſe pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentoit, au lieu de diminuer. Leurs diſcours rouloient ordinairement ſur lui. Elles en

demandoient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laiſſons-là Force des Cœurs & ſa mere, pour revenir à Tourmente.

Elle étoit toujours enfermée très-étroitement dans la tour obſcure, depuis le jour qui avoit été ſi funeſte à Ganem & à elle. Cependant quelque deſagréable que lui fût la priſon, elle en étoit beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le ſort incertain lui cauſoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit preſque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le Calife ſe promenoit ſeul dans l'enceinte de ſon Palais, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, car c'étoit le Prince du monde le plus curieux ; & quelquefois dans ſes promenades nocturnes il apprenoit des choſes qui ſe paſſoient dans le Palais, & qui ſans cela ne ſeroient jamais venues à ſa connoiſſance. Une nuit donc en ſe promenant il paſſa près de la Tour obſcure ; & comme il crut entendre parler, il s'arrêta : il s'approcha de la porte pour mieux écouter, & il ouit diſtinctement ces paroles, que Tourmente, toujours en proie au ſouvenir de Ganem, prononça d'une voix aſſez haute : O Ganem, trop infortuné Ganem ! où es-tu préſentement ? dans quel lieu ton deſtin déplorable t'a-t-il conduit ? Hélas, c'eſt moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laiſſois-tu périr mi-

férablement, au lieu de me prêter un ſecours généreux? quel triſte fruit as-tu recueilli de tes ſoins & de tes reſpects? Le Commandeur des Croyans qui devroit te récompenſer, te perſécute: pour prix de m'avoir toujours regardée comme une perſonne réſervée à ſon lit, tu perds tous tes biens, & te vois obligé de chercher ton ſalut dans la fuite. Ah Calife, barbare Calife! que direz-vous pour votre défenſe, lorſque vous vous trouverez avec Ganem devant le Tribunal du Juge ſouverain, & que les Anges rendront témoignage de la vérité en votre préſence? Toute la puiſſance que vous avez aujourd'hui, & ſous qui tremble preſque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne ſoyez condamné & puni de votre injuſte violence. Tourmente ceſſa de parler à ces mots; car ſes ſoupirs & ſes larmes l'empêcherent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le Calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que ſi ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai, ſa Favorite étoit innocente, & qu'il avoit donné des ordres contre Ganem & ſa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une choſe où l'équité dont il ſe piquoit paroiſſoit intéreſſée, il retourna auſſi-tôt à ſon appartement; & dès qu'il y fut arrivé, il chargea Meſrour d'aller à la tour obſcure, & de lui amener Tourmente.

Le Chef des Eunuques jugea par cet ordre, & encore plus à l'air du Calife, que ce Prince vouloit pardonner à ſa Favorite, & la rappeller auprès de lui : il en fut ravi ; car il aimoit Tourmente, & avoit pris beaucoup de part à ſa diſgrace. Il vole ſur le champ à la tour : Madame, dit-il à la Favorite d'un ton qui marquoit ſa joie, prenez la peine de me ſuivre ; j'eſpere que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuſe : le Commandeur des Croyans veut vous entretenir, & j'en conçois un heureux préſage.

Tourmente ſuivit Meſrour, qui la mena & l'introduiſit dans le cabinet du Calife. D'abord elle ſe proſterna devant ce Prince, & elle demeura dans cet état le viſage baigné de larmes. Tourmente, lui dit le Calife, ſans lui dire de ſe relever, il me ſemble que tu m'accuſes de violence & d'injuſtice : qui eſt donc celui qui malgré les égards & la conſidération qu'il a eus pour moi, ſe trouve dans une ſituation miſérable ? Parle, tu ſçais combien je ſuis bon naturellement, & que j'aime à rendre juſtice.

La Favorite comprit par ce diſcours que le Calife l'avoit entendu parler ; & profitant d'une ſi belle occaſion de juſtifier ſon cher Ganem : Commandeur des Croyans, répondit-elle, s'il m'eſt échappé quelque parole qui ne ſoit point agréable à votre Majeſté, je vous ſupplie très-humblement

de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence & la miſere, c'eſt Ganem, le malheureux fils d'Abou Aïbou, Marchand de Damas. C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie, & qui m'a donné un aſile en ſa maiſon. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la penſée de ſe donner à moi & l'eſpérance de m'engager à ſouffrir ſes ſoins : j'en jugeai ainſi à l'empreſſement qu'il fit paroître à me régaler & à me rendre tous les ſervices dont j'avois beſoin dans l'état où je me trouvois. Mais ſi-tôt qu'il apprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : Ah, Madame, me dit-il, *ce qui appartient au Maître eſt défendu à l'Eſclave.* Depuis ce moment, je dois cette juſtice à ſa vertu, ſa conduite n'a point démenti ſes paroles. Cependant vous ſçavez, Commandeur des Croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, & vous en répondrez devant le Tribunal de Dieu.

Le Calife ne ſçut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce diſcours : Mais, reprit-il, puis-je me fier aux aſſurances que tu me donnes de la retenue de Ganem ? Oui, repartit-elle, vous le pouvez ; je ne voudrois pas, pour toute choſe au monde, vous déguiſer la vérité : & pour vous prouver que je ſuis ſincere, il faut que je vous faſſe un aveu qui vous déplaira peut-être, mais j'en demande pardon par avance à votre Majeſté. Parle, ma

fille, dit alors Haroun Alraſchid, je te pardonne tout, pourvû que tu ne me caches rien. Hé bien, repliqua Tourmente, apprenez que l'attention reſpectueuſe de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'eſtime pour lui; je paſſai même plus avant: vous connoiſſez la tyrannie de l'amour. Je ſentis naître en mon cœur de tendres ſentimens. Il s'en apperçut: mais loin de chercher à profiter de ma foibleſſe, & malgré tout le feu dont il ſe ſentoit brûler, il demeura toujours ferme dans ſon devoir; & tout ce que ſa paſſion pouvoit lui arracher, c'étoient ces termes que j'ai déja dits à votre Majeſté: *Ce qui appartient au Maître eſt défendu à l'Eſclave.*

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le Calife; mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce Prince. Il lui ordonna de ſe relever; & la faiſant aſſeoir auprès de lui: Raconte-moi, lui dit-il, ton hiſtoire depuis le commencement juſqu'à la fin. Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adreſſe & d'eſprit. Elle paſſa legerement ſur ce qui regardoit Zobéïde. Elle s'étendit davantage ſur les obligations qu'elle avoit à Ganem, ſur la dépenſe qu'il avoit faite pour elle; & ſur-tout elle vanta fort ſa diſcrétion, voulant par-là faire comprendre au Calife, qu'elle s'étoit trouvée dans la néceſſité de demeurer cachée chez Ganem

pour

pour tromper Zobéïde. Et elle finit enfin par la fuite du jeune Marchand, à laquelle ſans déguiſement elle dit au Calife qu'elle l'avoit forcé pour ſe dérober à ſa colere.

Quand elle eut ceſſé de parler, ce Prince luî dit : je croi tout ce que vous m'avez raconté ; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? falloit-il attendre un mois entier après mon retour, pour me faire ſçavoir où vous étiez ? Commandeur des Croyans, répondit Tourmente, Ganem ſortoit ſi rarement de ſa maiſon, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre retour. D'ailleurs Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a éré long-tems ſans trouver le moment favorable de le remettre en main propre.

C'eſt aſſez, Tourmente, reprit le Calife, je reconnois ma faute, & voudrois la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune Marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. A ces mots la Favorite ſe jetta aux pieds du Calife, la face contre terre ; & ſe relevant : Commandeur des Croyans, dit-elle, après avoir remercié votre Majeſté pour Ganem, je la ſupplie très-humblement de faire publier dans vos Etats, que vous pardonnez au fils d'Abou Aïbou, & qu'il n'a qu'à vous venir

trouver. Je ferai plus, repartit ce Prince, pour t'avoir conſervé la vie, pour reconnoître la conſidération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ſes biens, & enfin pour réparer le tort que j'ai fait à ſa famille, je te le donne pour époux. Tourmente ne pouvoit trouver d'expreſſions aſſez fortes pour remercier le Calife de ſa généroſité. Enſuite elle ſe retira dans l'appartement qu'elle occupoit avant ſa cruelle avanture. Le même ameublement y étoit encore; on n'y avoit nullement touché. Mais ce qui lui fit plus de plaiſir, ce fut d'y voir les coffres & les ballots de Ganem, que Mefrour avoit eu ſoin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun Alraſchid donna ordre au grand Viſir de faire publier par toutes les Villes de ſes Etats, qu'il pardonnoit à Ganem fils d'Abou Aïbou: mais cette publication fut inutile; car il ſe paſſa un tems conſidérable ſans qu'on entendît parler de ce jeune Marchand. Tourmente crut que ſans doute il n'avoit pû ſurvïvre à la douleur de l'avoir perdue: une affreuſe inquiétude s'empara de ſon eſprit; mais comme l'eſpérance eſt la derniere choſe qui abandonne les Amans, elle ſupplia le Calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourſe de mille pieces d'or qu'elle tira de ſa caſſette, & ſortit

un matin du Palais montée ſur une mule des écuries du Caliſe, très-richement enharnachée. Deux Eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main ſur la croupe de la mule.

Elle alla de Moſquée en Moſquée faire des largeſſes aux Dévots de la Religion Muſulmane, en implorant le ſecours de leurs prieres pour l'accompliſſement d'une affaire importante, d'où dépendoit, leur diſoit-elle, le repos de deux petſonnes. Elle employa toute la journée & ſes mille pieces d'or à faire des aumônes dans les Moſquées, & ſur le ſoir elle retourna au Palais.

Le jour ſuivant elle prit une autre bourſe de la même ſomme, & dans le même équipage elle ſe rendit à la Jouaillerie. Elle s'arrêta devant la porte ; & ſans mettre pied à terre, elle fit appeller le Syndic par un des Eunuques noirs. Le Syndic qui étoit un homme très-charitable, & qui employoit plus des deux tiers de ſon revenu à ſoulager les pauvres étrangers, ſoit qu'ils fuſſent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à ſon habillement pour une Dame du Palais. Je m'adreſſe à vous, lui dit-elle en lui mettant ſa bourſe entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la Ville la piété. Je vous prie de diſtribuer ces pieces d'or aux pauvres étran-

gers que vous assistez : car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je sçai même que vous prévenez leurs besoins, & que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misere. Madame, lui répondit le Syndic, j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'ordonnez; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, & prendre la peine de venir jusques chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivoient dans la Ville : elles étoient dans un état pitoyable; & j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étoient des personnes de condition. Au-travers des haillons qui les couvroient; malgré l'impression que l'ardeur du Soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison, & les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses Esclaves, pendant qu'elle-même s'occupoit à leur laver le visage & à leur faire changer de linge. Nous ne sçavons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions.

Tourmente, ſans ſçavoir pourquoi, ſe ſentit quelque curioſité de les voir. Le Syndic ſe mit en devoir de la mener chez lui ; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, & elle s'y fit conduire par un Eſclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre, & ſuivit l'Eſclave du Syndic qui avoit pris les devans pour aller avertir ſa Maîtreſſe qui étoit dans la chambre de Force des Cœurs & de ſa mere ; car c'étoit d'elles dont le Syndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du Syndic ayant appris par ſon Eſclave qu'une Dame du Palais étoit dans ſa maiſon, voulut ſortir de la chambre où elle étoit pour l'aller recevoir : mais Tourmente qui ſuivoit de près l'Eſclave, ne lui en donna pas le tems & entra. La femme du Syndic ſe proſterna devant elle, pour marquer le reſpect qu'elle avoit pour tout ce qui appartenoit au Calife. Tourmente la releva ; & lui dit : Ma bonne Dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangeres qui ſont arrivées à Bagdad hier au ſoir. Madame, répondit la femme du Syndic, elles ſont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. Auſſi-tôt la Favorite s'aprocha de celui de la mere ; & la conſidérant avec attention : Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon ſecours. Je ne ſuis pas ſans crédit

dans cette Ville. & je pourrai vous être utile à vous & à votre compagnie. Madame, répondit la mere de Ganem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le Ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avions pourtant ſujet de le croire, après les malheurs qui nous ſont arrivés. En achevant ces paroles, elle ſe prit à pleurer ſi amérement, que Tourmente & la femme du Syndic ne purent auſſi retenir leurs larmes.

La Favorite du Calife, après avoir eſſuyé les ſiennes, dit à la mere de Ganem: apprenez-nous de grace vos malheurs, & nous racontez votre hiſtoire; vous ne ſçauriez faire ce récit à des gens plus diſpoſés que nous à chercher tous les moyens poſſibles de vous conſoler. Madame, reprit la triſte veuve d'Abou Aïbou, une Favorite du Commandeur des Croyans, une Dame nommée Tourmente, cauſe toute notre infortune. A ce diſcous la Favorite ſe ſentit frappée comme d'un coup de foudre; mais diſſimulant ſon trouble & ſon agitation, elle laiſſa parler la mere de Ganem, qui pourſuivit de cette maniere: Je ſuis veuve d'Abou Aïbou, Marchand de Damas. J'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, a été accuſé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le Calife l'a fait chercher partout pour le faire mourir; & ne l'ayant pû trouver, il a écrit

au Roi de Damas de faire piller & raſer notre maiſon, & de nous expoſer ma fille & moi trois jours de ſuite toutes nues aux yeux du peuple, & puis de nous bannir de Surie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en conſolerois ſi mon fils vivoit encore, & que je pûſſe le rencontrer. Quel plaiſir pour ſa ſœur & pour moi de le revoir ! Nous oublierions en l'embraſſant la perte de nos biens, & tous les maux que nous avons ſoufferts pour lui. Hélas, je ſuis perſuadée qu'il n'en eſt que la cauſe innocente, & qu'il n'eſt pas plus coupable envers le Calife que ſa ſœur & moi. Non ſans doute, interrompit Tourmente en cet endroit, il n'eſt pas plus criminel que vous. Je puis vous aſſurer de ſon innocence ; puiſque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'eſt moi, qui par la fatalité des aſtres ai cauſé tous vos malheurs. C'eſt à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'eſt plus au monde ; mais ſi j'ai fait votre infortune, je puis auſſi le ſoulager. J'ai déja juſtifié Ganem dans l'eſprit du Calife : ce Prince a fait publier par tous ſes Etats qu'il pardonnoit au fils d'Abou Aïbou ; & ne doutez pas qu'il ne vous faſſe autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ſes ennemis. Il attend Ganem pour le récompenſer du ſervice qu'il m'a rendu, en uniſſant nos

fortunès ; il me donne à lui pour épouſe. Ainſi regardez-moi comme votre fille, & permettez-moi que je vous conſacre une éternelle amitié. En diſant cela, elle ſe pencha ſur la mere de Ganem, qui ne put répondre à ce diſcours, tant il lui cauſa d'étonnement. Tourmente la tint longtems embraſſée, & ne la quitta que pour courir à l'autre lit embraſſer Force des Cœurs, qui s'étant levée ſur ſon ſéant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante Favorite du Calife eut donné à la mere & à la fille toutes les marques de tendreſſe qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : Ceſſez de vous affliger l'une & l'autre. Les richeſſes que Ganem avoit en cette Ville ne ſont pas perdues ; elles ſont au Palais du Calife dans mon appartement. Je ſçai bien que toutes les richeſſes du monde ne ſçauroient vous conſoler ſans Ganem : c'eſt le jugement que je fais de ſa mere & de ſa ſœur, ſi je dois juger d'elles par moi-même. Le ſang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il deſeſpérer de le revoir ? Nous le retrouverons ; le honheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'eſpérance. Peut-être même que c'eſt aujourd'hui le dernier jour de vos peines, & le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouiſſiez à Da-

mas, dans le tems que vous y poſſédiez Ganem.

Tourmente alloit pourſuivre, lorſque le Syndic des Jouailliers arriva : Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant. C'eſt un jeune homme qu'un Chamelier amenoit à l'Hôpital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes ſur un chameau, parce qu'il n'avoit pas la force de ſe ſoutenir. On l'avoit déja délié & on étoit prêt à le porter à l'Hôpital, lorſque j'ai paſſé par-là. Je me ſuis approché du jeune homme, je l'ai conſidéré avec attention, & il m'a paru que ſon viſage ne m'etoit pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des queſtions ſur ſa famille ; mais pour toute réponſe, je n'en ai tiré que des pleurs & des ſoupirs. J'en ai eu pitié ; & connoiſſant par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un preſſant beſoin d'être ſoigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'Hôpital ; car je ſçai trop de quelle maniere on y gouverne les malades, & je connois l'incapacité des Médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes Eſclaves, qui dans une chambre particuliere où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge, & le ſervent comme ils me ſerviroient moi-même.

Tourmente treſſaillit à ce diſcours de Jouaillier, & ſentit une émotion dont elle ne pouvoit ſe rendre raiſon. Menez-moi,

dit-elle au Syndic, dans la chambre de ce malade; je ſouhaite de le voir. Le Syndic l'y conduiſit; & tandis qu'elle y alloit, la mere de Ganem dit à Force des Cœurs: Ah, ma fille, quelque miſérable que ſoit cet étranger malade, votre frere, s'il eſt encore en vie, n'eſt peut-être pas dans un état plus heureux.

La Favorite du Calife étant dans la chamre où étoit le malade, s'approcha du lit où les Eſclaves du Syndic l'avoient déja couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermés, le viſage pâle, défiguré, & tout couvert de larmes. Elle l'obſerve avec attention; ſon cœur palpite. Elle croit reconnoître Ganem; mais bien-tôt elle ſe défie du rapport de ſes yeux. Si elle trouve quelque choſe de Ganem dans l'objet qu'elle conſidere, il lui paroît d'ailleurs ſi différent qu'elle n'oſe s'imaginer que c'eſt lui qui s'offre à ſa vûe. Ne pouvant toutefois réſiſter à l'envie de s'en éclaircir: Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, eſt-ce vous que je vois? A ces mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le tems de répondre; mais s'appercevant qu'il y paroiſſoit inſenſible: Ah Ganem, reprit-elle, ce n'eſt point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet Etranger une trompeuſe reſſemblance. Le fils d'Abou Aïbou, quelque malade qu'il pût être, entendroit la voix de Tour-

mente. Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit les paupieres, & tourna la tête vers la perſonne qui lui adreſſoit la parole; & reconnoiſſant la Favorite du Calife: Ah Madame, eſt-ce vous? par quel miracle?.... Il ne put achever. Il fut tout-à-coup ſaiſi d'un tranſport de joie ſi vif, qu'il s'évanouit. Tourmente & le Syndic s'empreſſerent à le ſecourir; mais dès qu'ils remarquerent qu'il commençoit à revenir de ſon évanouiſſement, le Syndic pria la Dame de ſe retirer, de peur que ſa vûe n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ſes eſprits, regarda de tous côtés; & ne voyant pas ce qu'il cherchoit: Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue? vous êtes-vous en effet préſentée à mes yeux, ou n'eſt-ce qu'une illuſion? Non, Seigneur, lui dit le Syndic, ce n'eſt point une illuſion: c'eſt moi qui ai fait ſortir cette Dame, mais vous la reverrez ſi tôt que vous ſerez en état de ſoutenir ſa vûe. Vous avez beſoin de repos préſentement, & rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puiſque vous êtes, ce me ſemble, ce Ganem à qui le Commandeur des Croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnoit le paſſé. Qu'il vous ſuffiſe à l'heure qu'il eſt de ſçavoir cela. La Dame qui vient de vous parler

vous en inſtruira plus amplement. Ne ſongez donc qu'à rétablir votre ſanté ; pour moi je vais y contribuer autant qu'il me ſera poſſible. En achevant ces mots, il laiſſa repoſer Ganem, & alla lui faire préparer tous les remedes qu'il jugea néceſſaires pour réparer ſes forces épuiſées par la diette & par la fatigue.

Pendant ce tems-là, Tourmente étoit dans la chambre de Force des Cœurs & de ſa mere, où ſe paſſa la même ſcene à peu-près ; car quand la mere de Ganem apprit que cet étranger malade que le Syndic venoit de faire apporter chez lui, étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit auſſi. Et lorſque par les ſoins de Tourmente & de la femme du Syndic, elle fut revenue de ſa foibleſſe, elle voulut ſe lever pour aller voir ſon fils ; mais le Syndic qui arriva ſur ces entrefaites l'en empêcha, en lui repréſentant que Ganem étoit ſi foible & ſi exténué, que l'on ne pouvoit ſans intéreſſer ſa vie, exciter en lui les mouvemens que doit cauſer la vûe inopinée d'une mere & d'une ſœur qu'on aime. Le Syndic n'eut pas beſoin de longs diſcours pour perſuader la mere de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir ſon fils ſans mettre en danger ſes jours, elle ne fit plus d'inſtances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : Beniſſons la Ciel, dit-elle, de nous

avoir tous raſſemblés dans un même lieu. Je vais retourner au Palais informer le Calife de toutes ces avantures, & demain matin je reviendrai vous joindre. Après avoir parlé de cette maniere, elle embraſſa la mere & la fille, & ſortit. Elle arriva au Palais; & dès qu'elle y fut, elle fit demander une audience particuliere au Calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduiſit dans le cabinet de ce Prince; il y étoit ſeul. Elle ſe jetta d'abord à ſes pieds, la face contre terre ſelon la coutume. Il lui dit de ſe relever; & l'ayant fait aſſeoir, il lui demanda ſi elle avoit appris des nouvelles de Ganem. Commandeur des Croyans, lui dit-elle, j'ai ſi bien fait, que je l'ai retrouvé avec ſa mere & ſa ſœur. Le Calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pû les rencontrer en ſi peu de tems. Elle ſatisfit ſa curioſité, & lui dit tant de bien de la mere de Ganem & de Force des Cœurs, qu'il eut envie de les voir auſſi-bien que le jeune Marchand.

Si Haroun Alraſchid étoit violent, & ſi dans ſes emportemens il ſe portoit quelquefois à des actions cruelles, en récompenſe il étoit équitable & le plus généreux Prince du monde, dès que ſa colere étoit paſſée & qu'on lui faiſoit connoître ſon injuſtice. Ainſi ne pouvant douter qu'il n'eût injuſtement perſécuté Ganem & ſa famille, & les ayant maltraités publiquement, il

réſolut de leur faire une ſatisfaction publique. Je ſuis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux ſuccès de tes recherches, j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cauſe de moi-même. Je tiendrai la promeſſe que je t'ai faite : tu épouſeras Ganem, & je déclare dès-à-préſent que tu n'es plus mon eſclave ; tu es libre. Vas retrouver ce jeune Marchand ; & dès que ſa ſanté ſera rétablie, tu me l'ameneras avec ſa mere & ſa ſœur.

Le lendemain de grand matin, Tourmente ne manqua pas de ſe rendre chez le Syndic des Jouailliers, impatiente de ſçavoir l'état de la ſanté de Ganem, & d'apprendre à la mere & à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur annoncer. La premiere perſonne qu'elle rencontra fut le Syndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien paſſé la nuit ; que ſon mal ne provenant que de mélancolie, & la cauſe en étant ôtée, il ſeroit bientôt guéri.

Effectivement le fils d'Abou Aïbou ſe trouva beaucoup mieux. Le repos & les bons remedes qu'il avoit pris, & plus que tout cela, la nouvelle ſituation de ſon eſprit, avoient produit un ſi bon effet, que le Syndic jugea qu'il pouvoit ſans péril voir ſa mere, ſa ſœur, & ſa maîtreſſe, pourvû qu'on le préparât à les recevoir ; parce qu'il étoit à craindre que ne ſçachant pas que ſa mere & ſa ſœur fuſſent à Bagdad,

leur vûe ne lui causât trop de surprise & de joie. Il fut résolu que Tourmente entreroit d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, & qu'elle feroit signe aux deux autres Dames de paroître quand il en seroit tems.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut annoncée par le Syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. Ah, Madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux ? je vous croyois au Palais du Calife : ce Prince vous a sans doute écoutée ; vous avez dissipé ses soupçons, & il vous a redonné sa tendresse. Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du Commandeur des Croyans, qui pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. Ces dernieres paroles causerent à Ganem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre si connu des Amans. Mais il le rompit enfin : Ah, belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez ? croirai-je qu'en effet le Calife vous cede au fils d'Abou Aïbou ? Rien n'est plus véritable, re-

artit la Dame : ce Prince qui vous faiſoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, & qui dans ſa fureur a fait ſouffrir mille indignités à votre mere & à votre ſœur, ſouhaite de vous voir préſentement, pour vous récompenſer du reſpect que vous avez eu pour lui, & il n'eſt pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille.

Ganem demanda de quelle maniere le Calife avoit traité ſa mere & ſa ſœur, ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit ſans pleurer, malgré la ſituation où la nouvelle de ſon mariage avec ſa Maîtreſſe avoit mis ſon eſprit. Mais lorſque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad & dans la maiſon même où il ſe trouvoit, il parut avoir une ſi grande impatience de les voir, que la Favorite ne différa point à la ſatisfaire. Elle les appella ; elles étoient à la porte où elles n'attendoient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem ; & l'embraſſant tour-à-tour, elles le baiſent à pluſieurs repriſes. Que de larmes furent répandues dans ces embraſſemens ! Ganem en avoit le viſage tout couvert, auſſi-bien que ſa mere & ſa ſœur. Tourmente en verſoit abondamment. Le Syndic même & ſa femme, que ce ſpectacle attendriſſoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni ſe laſſer d'admirer les reſſorts ſecrets de la Providence, qui raſſembloit chez eux quatre perſonnes

perſonnes que la fortune avoit ſi cruellement ſéparées.

Après qu'ils eurent tous eſſuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faiſant le récit de tout ce qu'il avoit ſouffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente, juſqu'au moment que le Syndic l'avoit fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit Village, il y étoit tombé malade; que quelques payſans charitables en avoient eu ſoin, mais que ne guériſſant point, un Chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'Hôpital de Bagdad. Tourmente raconta auſſi tous les ennuis de ſa priſon, comment le Calife après l'avoir entendu parler dans la tour, l'avoit fait venir dans ſon cabinet, & par quels diſcours elle s'étoit juſtifiée. Enfin quand ils ſe furent inſtruits des choſes qui leur étoient arrivées, Tourmente dit: Benïſſons le Ciel qui nous a tous réunis, & ne ſongeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la ſanté de Ganem ſera rétablie, il faudra qu'il paroiſſe devant le Calife avec ſa mere & ſa ſœur; mais comme elles ne ſont pas en état de ſe montrer, je vais y mettre bon ordre: je vous prie de m'attendre un moment.

En diſant ces mots, elle ſortit, alla au Palais, & revint en peu de tems chez le Syndic avec une bourſe où il y avoit encore mille pieces d'or. Elle la donna au

Syndic, en le priant d'acheter des habits pour force des Cœurs & pour ſa mere. Le Syndic qui étoit un homme de bon goût, en choiſit de fort beaux, & les fit faire avec toute la diligence poſſible. Ils ſe trouverent prêts au bout de trois jours; & Ganem ſe ſentant aſſez fort pour ſortir, s'y diſpoſa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller ſaluer le Calife, comme il s'y préparoit avec Force des Cœurs & ſa mere, on vit arriver chez le Syndic le grand Viſir Giafar.

Ce Miniſtre étoit à cheval avec une grande ſuite d'Officiers. Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du Commandeur des Croyans, mon Maître & le vôtre: l'ordre dont je ſuis chargé eſt bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveller le ſouvenir. Je dois vous accompagner & vous préſenter au Calife, qui ſouhaite de vous voir. Ganem ne répondit au compliment du grand Viſir que par une très profonde inclination de tête, & monta un cheval des écuries du Calife, qu'on lui préſenta, & qu'il mania avec beaucoup de grace. On fit monter la mere & la fille ſur des mules du Palais; & tandis que Tourmente auſſi montée ſur une mule, les menoit chez le Prince par un chemin détourné, Giafar conduiſit Ganem par un un autre, & l'introduiſit dans la ſalle d'audience. Le Calife y étoit aſſis ſur ſon trô-

ne, environné des Emirs, des Viſirs, des Chefs des Huiſſiers, & des autres Courtiſans Arabes, Perſans, Egyptiens, Africains, & Suriens, de ſa domination, ſans parler des Etrangers.

Quand le grand Viſir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune Marchand fit ſa révérence en ſe jettant la face contre terre; & puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers, qui bien que compoſé ſur le champ, ne laiſſa pas d'attirer l'approbation de toute la Cour. Après ſon compliment, le Caliſe le fit approcher & lui dit: Je ſuis bien-aiſe de te voir, & d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma Favorite & tout ce que tu as fait pour elle. Ganem obéit, & parut ſi ſincere, que le Calife fut convaincu de ſa ſincérité. Ce Prince lui fit donner une robe fort riche, ſelon la coutume obſervée envers ceux à qui l'on donnoit audience. Enſuite il lui dit: Ganem, je veux que tu demeures dans ma Cour. Commandeur des Croyans, répondit le jeune Marchand, l'Eſclave n'a point d'autre volonté que celle de ſon Maître, de qui dépendent ſa vie & ſon bien. Le Calife fut très-ſatisfait de la réponſe de Ganem, & lui donna une groſſe penſion. Enſuite ce Prince deſcendit du trône, & ſe faiſant ſuivre par Ganem & par le grand Viſir ſeulement, il entra dans ſon appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmen-

te n'y fût avec la mere & la fille d'Abou Aïbou, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles ſe proſternerent devant lui. Il les fit relever; & il trouva Force des Cœurs ſi belle, qu'après l'avoir conſidérée avec attention : J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité ſi indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui ſurpaſſe l'offenſe que je leur ai faite. Je vous épouſe, & par-là je punirai Zobéïde, qui deviendra la premiere cauſe de votre bonheur, comme elle l'eſt de vos malheurs paſſés. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il en ſe tournant vers la mere de Ganem, Madame, vous êtes encore jeune, & je croi que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand Viſir : je vous donne à Giafar ; & vous, Tourmente, à Ganem. Que l'on faſſe venir un Cady & des témoins, & que les trois contrats ſoient dreſſés & ſignés tout-à-l'heure. Ganem voulut repréſenter au Caliſe que ſa ſœur ſeroit trop honorée d'être ſeulement au nombre de ſes Favorites, mais ce Prince voulut épouſer Force des Cœurs.

Il trouva cette Hiſtoire ſi extraordinaire, qu'il fit ordonner à un fameux Hiſtorien de la mettre par écrit avec toutes ſes circonſtances. Elle fut enſuite dépoſée dans ſon tréſor, d'où pluſieurs copies tirées ſur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'Hi-

ſtoire de Ganem fils d'Abou Aïbou, le Sultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaiſir. Sire, dit alors la Sultane, puiſque cette Hiſtoire vous a diverti, je ſupplie très-humblement votre Majeſté de vouloir bien entendre celle du Prince Zeyn Alaſnam, & du Roi des Génies; vous n'en ſerez pas moins content. Schahriar y conſentit; mais comme le jour commençoit à paroître, on la remit à la nuit ſuivante. La Sultane la commença de cette maniere.

HISTOIRE
DU PRINCE ZEYN ALASNAM,
& du Roi des Génies.

UN Roi de Baſſora poſſédoit de grandes richeſſes. Il étoit aimé de ſes Sujets; mais il n'avoit point d'enfans, & cela l'affligeoit beaucoup. Cependant il engagea par des préſens conſidérables tous les ſaints Perſonnages de ſes Etats à demander au Ciel un fils pour lui, & leurs prieres ne furent pas inutiles: la Reine devint groſſe, & accoucha très-heureuſement d'un Prince qui fut nommé Zeyn Alaſnam, c'eſt-à-dire l'Ornement des Statues.

Le Roi fit assembler tous les Astrologues de son Royaume, & leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivroit longtems; qu'il seroit courageux, mais qu'il auroit besoin de courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçoient. Le Roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux: il est bon que les Princes éprouvent des disgraces, l'adversité purifie leur vertu; ils en sçavent mieux régner

Il récompensa les Astrologues & les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des Maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin il se proposoit d'en faire un Prince accompli, quand tout-à-coup ce bon Roi tomba malade d'une maladie que ses Médecins ne pûrent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appella son fils, & lui recommanda entre autres choses de s'attacher à se faire aimer plûtôt qu'à se faire craindre de son peuple; de ne point prêter l'oreille aux flateurs, & d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivoit souvent que les Rois séduits par de fausses apparences accabloient de bienfaits les méchans & opprimoient l'innocence.

Aussi-tôt que le Roi fut mort, le Prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept

jours. Le huitiéme, il monta ſur le Trône, ôta du Tréſor Royal le Sceau de ſon pere pour y mettre le ſien, & commença à goûter la douceur de régner. Le plaiſir de voir tous ſes Courtiſans fléchir devant lui, & ſe faire leur unique étude de lui prouver leur obéiſſance & leur zele, en un mot le pouvoir ſouverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ſes Sujets lui devoient, ſans penſer à ce qu'il devoit à ſes Sujets. Il ſe mit peu en peine de les bien gouverner. Il ſe plongea dans toutes ſortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premieres Charges de l'Etat. Il n'eut plus de regle. Comme il étoit naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ſes largeſſes, & inſenſiblement ſes femmes & ſes favoris épuiſerent ſes tréſors.

La Reine ſa mere vivoit encore. C'étoit une Princeſſe ſage & prudente. Elle avoit eſſayé pluſieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités & des débauches du Roi ſon fils, en lui repréſentant que s'il ne changeoit bientôt de conduite, non-ſeulement il diſſiperoit ſes richeſſes, mais qu'il aliéneroit même l'eſprit de ſes peuples, & cauſeroit une révolution qui lui coûteroit peut-être la couronne & la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avoit prédit n'arrivât: les peuples commencerent à murmurer contre le Gouvernement; & leurs murmures auroient infailliblement été ſuivis d'une

révolte générale, ſi la Reine n'eût eu l'adreſſe de la prévenir ; mais cette Princeſſe informée de la mauvaiſe diſpoſition des choſes en avertit le Roi, qui ſe laiſſa perſuader enfin. Il confia le Miniſtere à des ſages vieillards qui ſçurent bien retenir ſes Sujets dans le devoir.

Cependant Zeyn voyant toutes ſes richeſſes conſommées, ſe repentit de n'en avoir pas fait un meilleur uſage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, & rien ne pouvoit le conſoler. Une nuit il vit en ſonge un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, & lui dit d'un air riant : *O Zeyn, ſçache qu'il n'y a pas de chagrin qui ne ſoit ſuivi de joie ; point de malheur qui ne traîne à ſa ſuite quelque bonheur. Si tu veux voir la fin de ton affliction, leve-toi. Pars pour l'Egypte, va-t-en au Caire ; une grande fortune t'y attend.*

Le Prince à ſon réveil fut frappé de ce ſonge. Il en parla fort ſérieuſement à la Reine ſa mere, qui n'en fit que rire. Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Egypte ſur la foi de ce beau ſonge ? Pourquoi non, Madame, répondit Zeyn ? penſez-vous que tous les ſonges ſoient chimériques ? Non, non, il y en a de myſtérieux. Mes Précepteurs m'ont raconté mille hiſtoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en ſerois pas perſuadé, je ne pourrois me défendre d'écouter mon ſonge. Le vieillard qui m'eſt

apparu

apparu avoit quelque choſe de ſurnaturel. Ce n'eſt point un de ces hommes que la ſeule vieilleſſe rend reſpectables : je ne ſçai quel air divin étoit répandu dans ſa perſonne. Il étoit tel enfin qu'on nous repréſente le grand Prophete ; & ſi vous voulez que je vous découvre ma penſée, je croi que c'eſt lui qui touché de mes peines, veut les ſoulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inſpirée ; je ſuis plein de ſes promeſſes, & j'ai réſolu de ſuivre ſa voix. La Reine eſſaya de l'en détourner, mais elle n'en put venir à bout. Le Prince lui laiſſa la conduite du Royaume, ſortit une nuit du Palais fort ſecretement, & prit la route du Caire ſans vouloir être accompagné de perſonne.

Après beaucoup de fatigue & de peine, il arriva dans cette fameuſe Ville qui en a peu de ſemblables au monde, ſoit pour la grandeur, ſoit pour la beauté. Il alla deſcendre à la porte d'une Moſquée, où ſe ſentant accablé de laſſitude il ſe coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit : *O mon fils, je ſuis content de toi, tu as ajouté foi à mes paroles. Tu es venu ici ſans que la longueur & les difficultés des chemins t'ayent rebuté : mais apprens que je ne t'ai fait faire un ſi long voyage que pour t'éprouver Je vois que tu as du courage & de la fermeté. Tu mérites que je te rende le plus riche & le plus heureux Prince de la*

Terre. Retourne à Balſora ; tu trouveras dans ton Palais des richeſſes immenſes. Jamais Roi n'en a tant poſſédées qu'il y en a.

Le Prince ne fut pas ſatisfait de ce ſonge. Hélas, dit-il en lui-même après s'être réveillé, quelle étoit mon erreur ! ce vieillard que je croyois notre grand Prophete, n'eſt qu'un pur ouvrage de ma fantaiſie agitée. J'en avois l'imagination ſi remplie, qu'il n'eſt pas ſurprenant que j'y aye rêvé une ſeconde fois. Retournons à Balſora. Que ferois-je ici plus long-tems ? Je ſuis bien-heureux de n'avoir dit à perſonne qu'à ma mere le motif de mon voyage ; je deviendrois la fable de mes peuples, s'ils le ſçavoient.

Il reprit donc le chemin de ſon Royaume ; & dès qu'il y fut arrivé, la Reine lui demanda s'il revenoit content. Il lui conta tout ce qui s'étoit paſſé, & parut ſi mortifié d'avoir été trop crédule, que cette Princeſſe au lieu d'augmenter ſon ennui par des reproches ou par des railleries, le conſola. Ceſſez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle ; ſi Dieu vous deſtine des richeſſes, vous les acquérerez ſans peine. Demeurez en repos ; tout ce que j'ai à vous recommander, c'eſt d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danſe, des orgues, & du vin couleur de pourpre : fuyez tous ces plaiſirs ; ils vous ont déja penſé perdre. Appliquez-vous à rendre vos Sujets heu-

reux; en faiſant leur bonheur, vous aſſurerez le vôtre.

Le Prince Zeyn jura qu'il ſuivroit deſormais tous les conſeils de ſa mere, & ceux des ſages Viſirs dont elle avoit fait choix pour l'aider à ſoutenir le poids du gouvernement. Mais dès la premiere nuit qu'il fut de retour en ſon Palais, il vit en ſonge pour la troiſiéme fois le vieillard qui lui dit: *O courageux Zeyn, le tems de ta proſpérité eſt enfin venu. Demain matin, d'abord que tu ſeras levé, prens une pioche, & va fouiller dans le cabinet du feu Roi; tu y découvriras un grand tréſor.*

Le Prince ne fut pas plûtôt réveillé qu'il ſe leva. Il courut à l'appartement de la Reine, & lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau ſonge qu'il venoit de faire. En vérité, mon fils, dit la Reine en ſouriant, voilà un vieillard bien obſtiné: il n'eſt pas content de vous avoir trompé deux fois; êtes-vous d'humeur à vous y fier encore? Non, Madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit; mais je veux par plaiſir viſiter le cabinet de mon pere. Oh je m'en doutois bien, s'écria la Reine en éclatant de rire; allez, mon fils, contentez-vous: ce qui me conſole, c'eſt que la choſe n'eſt pas ſi fatigante que le voyage d'Egypte.

Hé bien, Madame, reprit le Roi, il faut vous l'avouer, ce troiſieme ſonge m'a ren-

du ma confiance ; il eſt lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : il m'a d'abord ordonné d'aller en Egypte ; là il m'a dit qu'il ne m'avoit fait faire ce voyage que pour m'éprouver. Retourne à Balſora, m'a-t-il dit enſuite ; c'eſt-là que tu dois trouver des tréſors. Cette nuit il m'a marqué préciſément l'endroit où ils ſont. Ces trois ſonges, ce me ſemble, ſont ſuivis ; ils n'ont rien d'équivoque. Pas une circonſtance qui embarraſſe. Après tout, ils peuvent être chimériques ; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut être de grandes richeſſes en faiſant mal-à-propos l'eſprit fort.

En achevant ces paroles, il ſortit de l'appartement de la Reine, ſe fit donner une pioche, & entra ſeul dans le cabinet du feu Roi. Il ſe mit à piocher, & il leva plus de la moitié des carreaux du pavé ſans appercevoir la moindre apparence de tréſor. Il quitta l'ouvrage pour ſe repoſer un moment, diſant en ſoi-même : j'ai bien peur que ma mere n'ait eu raiſon de ſe moquer de moi. Néanmoins il reprit courage, & continua ſon travail. Il n'eut pas ſujet de s'en repentir : il découvrit tout-à-coup une pierre blanche qu'il leva, & deſſous il trouva une porte ſur laquelle étoit caché un cadenas d'acier. Il le rompit à coups de pioche, & ouvrit la porte qui

couvroit un eſcalier de marbre blanc. Il alluma auſſi-tôt une bougie, & deſcendit par cet eſcalier dans une chambre parquetée de Porcelaines de la Chine, & dont les lambris & le platfond étoient de cryſtal. Mais il s'attacha particulierement à regarder quatre ſtrades, ſur chacune deſquelles il y avoit dix urnes de porphire. Il s'imagina qu'elles étoient pleines de vin. Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux; je ne doute pas qu'il ne ſoit excellent. Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle, & vit avec autant de ſurpriſe que de joie qu'elle étoit pleine de pieces d'or. Il viſita les quatre autres l'une après l'autre, & les trouva pleines de ſequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la Reine.

Cette Princeſſe fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer, quand elle entendit le rapport que le Roi lui fit de tout ce qu'il avoit vû. O, mon fils, s'écria-t-elle, gardez-vous de diſſiper follement tous ces biens comme vous avez déja fait ceux du Tréſor Royal: que vos ennemis n'ayent pas un ſi grand ſujet de ſe réjouir. Non, Madame, répondit Zeyn, je vivrai deſormais d'une maniere qui ne vous donnera que de la ſatisfaction.

La Reine pria le Roi ſon fils de la mener dans cet admirable ſouterrein, que le feu Roi ſon mari avoit fait faire ſi ſecrettement qu'elle n'en avoit jamais oui parler.

Zeyn la conduiſit au cabinet, l'aida à deſcendre l'eſcalier de marbre, & la fit entrer dans la chambre où étoient les urnes. Elle regarda toutes choſes d'un œil curieux, & remarqua dans un coin une petite urne de la même matiere que les autres; le Prince ne l'avoit point encore apperçûe. Il la prit; & l'ayant ouverte, il trouva dedans une clef d'or. Mon fils, dit alors la Reine, cette clef enferme ſans doute quelque nouveau Tréſor. Cherchons par-tout; voyons ſi nous ne découvrirons point à quel uſage elle eſt deſtinée.

Ils examinerent la chambre avec une extrême attention, & trouverent enfin une ſerrure au milieu d'un lambris. Ils jugerent que c'étoit celle dont ils avoient la clef. Le Roi en fit l'eſſai ſur le champ. Auſſi-tôt une porte s'ouvrit, & leur laiſſa voir une autre chambre, au milieu de laquelle étoient neuf pieds-d'eſtaux d'or maſſif, dont huit ſoutenoient chacun une Statue faite d'un ſeul diamant; & ces Statues jettoient tant d'éclat, que la chambre en étoit toute éclairée.

O Ciel, s'écria Zeyn tout ſurpris! où eſt-ce que mon pere a pû trouver de ſi belles choſes? Le neuvieme pied-d'eſtal redoubla ſon étonnement; car il y avoit deſſus une piece de ſatin blanc ſur laquelle étoient écrits ces mots: *O mon cher fils, ces huit Statues m'ont coûté beaucoup de pei-*

nes à acquérir. Mais quoiqu'elles ſoient d'une grande beauté, ſçache qu'il y en a une neuviéme au monde qui les ſurpaſſe; elle vaut mieux toute ſeule que mille comme celles que tu vois. Si tu ſouhaites de t'en rendre poſſeſſeur, va dans la Ville du Caire en Egypte. Il y a là un de mes anciens Eſclaves appellé Mobarec; tu n'auras nulle peine à le découvrir: la premiere perſonne que tu rencontreras t'enſeignera ſa demeure. Va le trouver; dis-lui tout ce qui t'eſt arrivé. Il te connoîtra pour mon fils, & il te conduira juſqu'au lieu où eſt cette merveilleuſe Statue que tu acquéreras avec le ſalut.

Le Prince, après avoir lû ces paroles, dit à la Reine: Je ne veux point manquer cette neuviéme Statue. Il faut que ce ſoit une piece bien rare, puiſque celles-ci toutes enſemble ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, Madame, que vous combattiez ma réſolution. Non, mon fils, répondit la Reine, je ne m'y oppoſe point. Vous êtes ſans doute ſous la protection de notre grand Prophete: il ne permettra pas que vous périſſiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos Viſirs & moi nous gouvernerons bien l'Etat pendant votre abſence. Le Prince fit préparer ſon équipage; mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'Eſclaves ſeulement.

Il ne lui arriva nul accident ſur la route. Il ſe rendit au Caire, où il demanda des

nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'étoit un des plus riches Citoyens de la Ville; qu'il vivoit en grand Seigneur, & que ſa maiſon étoit ouverte particulierement aux Etrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un Eſclave ouvre, & lui dit: que ſouhaitez-vous, & qui êtes-vous? Je ſuis étranger, répondit le Prince. J'ai oui parler de la généroſité du Seigneur Mobarec, & je viens loger chez lui. L'Eſclave pria Zeyn d'attendre un moment, puis il alla dire cela à ſon Maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'Eſclave revint à la porte, & dit au Prince qu'il étoit le bien venu.

Alors Zeyn entra, traverſa une grande cour, & paſſa dans une ſalle magnifiquement ornée, où Morabec qui l'attendoit, le reçut fort civilement & le remercia de l'honneur qu'il lui faiſoit de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le Prince après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec: Je ſuis fils du feu Roi de Balſora & je m'appelle Zeyn Alaſnam. Ce Roi, dit Morabec, a été autrefois mon Maître; mais Seigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous? J'ai vingt ans, répondit le Prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la Cour de mon Pere? Il y en a près de vingt-deux, dit Morabec. Mais comment me perſuaderez-vous que vous êtes ſon fils? Mon pere, repartit Zeyn,

avoit ſous ſon cabinet un ſouterrein, dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. Et quelle autre choſe y a-t-il encore, repliqua Mobarec ? Il y a, dit le Prince, neuf piédeſtaux d'or maſſif, ſur huit deſquels ſont huit ſtatues de diamans, & il y a ſur le neuvieme une piece de ſatin blanc ſur laquelle mon pere a écrit ce qu'il faut que je faſſe pour acquérir une nouvelle ſtatue plus précieuſe que les autres enſemble. Vous ſçavez le lieu où eſt cette ſtatue, parce qu'il eſt marqué ſur le ſatin que vous m'y conduirez.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que Mobarec ſe jetta à ſes genoux ; & lui baiſant une de ſes mains à pluſieurs repriſes : Je rends graces à Dieu, s'écria-t il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connois pour le fils du Roi de Balſora. Si vous voulez aller au lieu où eſt la Statue merveilleuſe, je vous y menerai. Mais il faut auparavant vous repoſer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un feſtin aux grands du Caire. Nous étions à table, lorſqu'on m'eſt venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous Seigneur, de venir vous réjouir avec nous ? Non, répondit Zeyn, je ſerai ravi d'être de votre feſtin. Auſſi-tôt Mobarec le conduiſit ſous un dôme où étoit la compagnie. Il le fit mettre à table, & commença de le ſervir à genoux. Les Grands du Caire en furent ſurpris. Ils ſe diſoient tout bas les

uns aux autres : Hé, qui eſt donc cet Etranger que Morabec ſert avec tant de reſpect ?

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : Grands du Caire, dit-il, ne ſoyez pas étonnés de m'avoir vû ſervir de cette ſorte ce jeune étranger. Sçachez que c'eſt le fils du Roi de Balſora mon Maître. Son pere m'acheta de ſes propres deniers. Il eſt mort ſans m'avoir donné la liberté. Ainſi je ſuis encore eſclave, & par conſéquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune Prince ſon unique héritier. Zeyn l'interrompit en cet endroit : O Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tous ces Seigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, & que je retranche de mes biens votre perſonne & tout ce que vous poſſédez : voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. Mobarec à ce diſcours baiſa la terre, & fit de grands remerciemens au Prince. Enſuite on apporta le vin : ils en burent toute la journée ; & ſur le ſoir les préſens furent diſtribués aux convives qui ſe tetirerent.

Le lendemain Zeyn dit à Mobarec : J'ai pris aſſez de repos. Je ne ſuis point venu au Caire pour vivre dans les plaiſirs. J'ai deſſein d'avoir la neuviéme ſtatue. Il eſt temps que nous partions pour l'aller conquérir. Seigneur, répondit Mobarec, je ſuis prêt à céder à votre envie ; mais vous ne ſçavez pas tous les dangers qu'il faut cou-

rir pour faire cette précieuſe conquête. Quelque péril qu'il y ait, repliqua le Prince, j'ai réſolu de l'entreprendre. J'y périrai, ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'eſt Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi ſeulement, & que votre fermeté ſoit égale à la mienne.

Mobarec le voyant déterminé à partir, appella ſes domeſtiques, & leur ordonna d'apprêter les équipages. Enſuite le Prince & lui firent l'ablution & la priere de précepte appellée *Farz*, après quoi ils ſe mirent en chemin. Ils remarquerent ſur leur route une infinité de choſes rares & merveilleuſes. Ils marcherent pendant pluſieurs jours, au bout deſquels étant arrivés dans un ſéjour délicieux, ils deſcendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domeſtiques qui les ſuivoient : demeurez en cet endroit, & gardez ſoigneuſement les équipages juſqu'à notre retour. Puis il dit à Zeyn : Allons, Seigneur, avançons nous ſeuls ; nous ſommes proches du lieu terrible où l'on garde la neuviéme ſtatue : vous allez avoir beſoin de votre courage.

Ils arriverent bien-tôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'aſſit ſur le rivage, en diſant au Prince : Il faut que nous paſſions cette mer. Hé comment la pourrions-nous paſſer, répondit Zeyn ? nous n'avons point de bateau. Vous en verrez paroître un dans le moment, reprit Mobarec : le bateau en-

chanté du Roi des Génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Il faut garder un profond ſilence : ne parlez point au batelier. Quelque ſinguliere que vous paroiſſe ſa figure, quelque choſe extraordinaire que vous puiſſiez remarquer, ne dites rien. Car je vous avertis que ſi nous prononcez un ſeul mot, quand nous ſerons embarqués, la barque fondra ſous les eaux. Je ſçaurai bien me taire, dit le Prince. Vous n'avez qu'à me preſcrire tout ce que je dois faire, & je le ferai fort exactement.

En parlant ainſi, il apperçut tout à-coup ſur le lac un bateau fait de bois de ſandal rouge. Il avoit un mât d'ambre fin avec une banderolle de ſatin bleu. Il n'y avoit dedans qu'un batelier dont la tête reſſembloit à celle d'un éléphant, & ſon corps avoit la forme de celui d'un tygre. Le bateau s'étant approché du Prince & de Mobarec, le batelier les prit avec ſa trompe l'un après l'autre, & les mit dans ſon bateau. Enſuite il les paſſa de l'autre côté du lac en un inſtant. Il les reprit avec ſa trompe, les poſa ſur le rivage, & diſparut auſſi-tôt avec ſa barque.

Nous pouvons préſentement parler, dit Mobarec. L'Iſle où nous ſommes eſt celle du Roi des Génies ; il n'y en a point de ſemblable au reſte du monde. Regardez de tous côtés, Prince : eſt-il un plus charmant

ſéjour ? C'eſt ſans doute une véritable image de ce lieu raviſſant que Dieu deſtine aux fideles obſervateurs de notre Loi. Voyez les champs parés de fleurs & de toutes ſortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches juſqu'à terre. Goûtez le plaiſir que doivent cauſer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiſeaux de mille eſpeces inconnues dans les autres pays. Zeyn ne pouvoit ſe laſſer de conſidérer la beauté des choſes qui l'environnoient, & il en remarquoit de nouvelles à meſure qu'il s'avançoit dans l'Iſle.

Enfin ils arriverent devant un Palais de fines émeraudes, entouré d'un large foſſé, ſur les bords duquel, d'eſpace en eſpace, étoient plantés des arbres ſi hauts qu'ils couvroient de leur ombrage tout le Palais. Vis-à-vis la porte qui étoit d'or maſſif, il y avoit un pont fait d'une ſeule écaille de poiſſon, quoiqu'il eût pour le moins ſix toiſes de long & trois de large. On voyoit à la tête du pont une troupe de Génies d'une hauteur demeſurée, qui défendoient l'entrée du Château avec de groſſes maſſues d'acier de la Chine.

N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces Génies nous aſſommeroient ; & ſi nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. En même tems il tira d'une bourſe qu'il avoit

ſous ſa robe quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entoura ſa ceinture, & mit une autre ſur ſon dos. Il donna les deux autres au Prince qui en fit le même uſage. Après cela Mobarec étendit ſur la terre deux grandes nappes, au bord deſquelles il répandit quelques pierreries avec du muſc & de l'ambre. Il s'aſſit enſuite ſur une de ces nappes, & Zeyn ſur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au Prince : Seigneur, je vais préſentement conjurer le Roi des Génies qui habite le Palais qui s'offre à nos yeux. Puiſſe-t-il venir à nous ſans colere. Je vous avoue que je ne ſuis pas ſans inquiétude ſur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans ſon Iſle lui déplaît, il paroîtra ſous la figure d'un Monſtre effroyable ; mais s'il approuve votre deſſein, il ſe montrera ſous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il ſera devant nous, il faudra vous lever & le ſaluer ſans ſortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement ſi vous en ſortiez. Vous lui direz : Souverain Maître des Génies, mon pere qui étoit votre ſerviteur a été emporté par l'Ange de la mort. Puiſſe votre Majeſté me protéger comme elle a toujours protégé mon pere. Et ſi le Roi des Génies, ajoûta Mobarec, vous demande quelle grace vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez : Sire, c'eſt la neuviéme Statue que je vous ſupplie très-humblement de me donner.

Mobarec, après avoir inſtruit de la ſorte le Prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Auſſi-tôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut ſuivi d'un coup de tonnerre. Toute l'Iſle ſe couvrit d'épaiſſes ténebres. Il s'éleva un vent furieux. L'on entendit enſuite un cri épouvantable. La Terre fut ébranlée, & l'on ſentit un tremblement pareil à celui qu'Aſrafyel doit cauſer le jour du jugement.

Zeyn ſentit quelque émotion, & commençoit à tirer de ce bruit un fort mauvais préſage, lorſque Mobarec, qui ſçavoit mieux que lui ce qu'il falloit penſer, ſe prit à ſourire, & lui dit : Raſſurez-vous, mon Prince, tout va bien. En effet, dans le moment le Roi des Génies ſe fit voir ſous la forme d'un bel homme. Il ne laiſſoit pas toutefois d'avoir dans ſon air quelque choſe de farouche.

D'abord que le Prince Zeyn l'apperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avoit dicté. Le Roi des Génies en ſourit & répondit : O mon fils, j'aimois ton pere ; & toutes les fois qu'il me venoit rendre ſes reſpects, je lui faiſois préſent d'une ſtatue qu'il emportoit. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton pere quelques jours devant ſa mort, à écrire ce que tu as lû ſur la piece de ſatin blanc. Je lui promis de te prendre ſous ma protection, & de te donner la neuviéme ſtatue qui ſurpaſſe en

beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'eſt moi que tu as vû en ſonge ſous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le ſouterrain où ſont les urnos & les ſtatues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'eſt arrivé, ou plûtôt j'en ſuis la cauſe. Je ſçai ce qui t'a fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu deſires. Quand je n'aurois pas promis à ton pere de te le donner, je te l'accorderois volontiers. Mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un ſerment inviolable, que tu reviendras dans cette Iſle, & que tu m'ameneras une fille qui ſera dans ſa quinziéme année, qui n'aura jamais connu d'homme ni ſouhaité d'en connoître. Il faut de plus que ſa beauté ſoit parfaite, & que tu ſois ſi bien maître de toi, que tu ne formes même aucun deſir de la poſſéder en la conduiſant ici.

Zeyn fit le ſerment téméraire qu'on exigeoit de lui. Mais Seigneur, dit-il enſuite, je ſuppoſe que je ſois aſſez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez: comment pourrai-je ſçavoir que je l'aurai trouvée. J'avoue, répondit le Roi des Génies en ſouriant, que tu t'y pourrois tromper à la mine. Cette connoiſſance paſſe les enfans d'Adam. Auſſi n'ai-je pas deſſein de m'en rapporter à toi là-deſſus. Je te donnerai un miroir qui ſera plus ſûr que tes conjectures Dès que tu auras vû

une

une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image de cette fille. La glace ſe conſervera pure & nette ſi la fille eſt chaſte; & ſi au contraire la glace ſe ternit, ce ſera une marque aſſurée que la fille n'aura pas toujours été ſage, ou du-moins qu'elle aura ſouhaité de ceſſer de l'être. N'oublie donc pas le ſerment que tu m'as fait. Garde-le en homme d'honneur; autrement je t'ôterai la vie, quelque amitié que je me ſente pour toi. Le Prince Zeyn Alaſman proteſta de nouveau qu'il tiendroit exactement ſa parole.

Alors le Roi des Génies lui mit entre les mains un miroir, en diſant: O mon fils, tu peux t'en retourner quand tu voudras. Voilà le miroir dont du dois te ſervir. Zeyn & Morabec prirent congé du Roi des Génies, & marcherent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec ſa barque, & les repaſſa de la même maniere qu'il les avoit paſſés. Ils rejoignirent les perſonnes de leur ſuite, avec leſquelles ils retournerent au Caire.

Le Prince Alaſman ſe repoſa quelques jours chez Mobarec. Enſuite il lui dit: Partons pour Bagdad, allons y chercher une fille pour le Roi des Génies. Hé, ne ſommes-nous pas au grand Caire, répondit Mobarec? n'y trouverons-nous pas bien de belles filles. Vous avez raiſon, reprit le

Prince : mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles ſont ? Ne vous mettez point en peine de cela, Seigneur, repliqua Mobarec ; je connois une vieille femme fort adroite : je la veux charger de cet emploi ; elle s'en acquittera fort bien.

Effectivement la vieille eut l'adreſſe de faire voir au Prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorſqu'après les avoir regardées il venoit à conſulter ſon miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace ſe terniſſoit toujours. Toutes les filles de la Cour & de la Ville, qui ſe trouverent dans leur quinziéme année, ſubirent l'examen l'une après l'autre, & jamais la glace ne ſe conſerva pure & nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rencontrer des filles chaſtes au Caire, ils allerent à Bagdad. Ils louerent un Palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la Ville. Ils commencerent à faire bonne chere. Ils tenoient table ouverte ; & après que tout le monde avoit mangé dans le Palais, on portoit le reſte aux Derviches qui par-là ſubſiſtoient commodément.

Or il y avoit dans le quartier un Iman appellé Boubeki Muezin. C'étoit un homme vain, fier & envieux. Il haïſſoit les gens riches, ſeulement parce qu'il étoit

pauvre. Sa miſere l'aigriſſoit contre la proſpérité de ſon prochain. Il entendit parler de Zeyn Alaſman & de l'abondance qui régnoit chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce Prince en averſion. Il pouſſa même la choſe ſi loin, qu'un jour dans la Moſquée il dit au Peuple après la priere du ſoir : O mes freres, j'ai oui dire qu'il eſt venu loger dans notre quartier un Etranger qui dépenſe tous les jours des ſommes immenſes. Que ſçait-on ? cet inconnu eſt peut-être un ſcélérat qui aura volé dans ſon pays des biens conſidérables, & il vient dans cette grande Ville ſe donner du bon tems. Prenons-y garde, mes freres : ſi le Calife apprend qu'il y a un homme de cette ſorte dans notre quartier, il eſt à craindre qu'il ne nous puniſſe de ne l'en avoir pas averti. Pour moi je vous déclare que je m'en lave les mains, & que s'il en arrive quelque accident, ce ne ſera pas ma faute. Le peuple qui ſe laiſſe aiſément perſuader, cria tout d'une voix à Boubekir : C'eſt votre affaire, Docteur ; faites ſçavoir cela au Conſeil. Alors l'Iman ſatisfait ſe retira chez lui, & ſe mit à compoſer un mémoire, réſolu de le préſenter le lendemain au Calife.

Mais Mobarec qui avoit été à la prière, & qui avoit entendu comme les autres le diſcours du Docteur, mit cinq cens ſequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de

pluſieurs étoffes de ſoye, & s'en alla chez Boubekir. Le Docteur lui demanda d'un ton bruſque ce qu'il ſouhaitoit. O Docteur, lui répondit Mobarec d'un air doux en lui mettant entre les mains l'or & les étoffes, je ſuis votre voiſin & votre ſerviteur : je viens de la part du Prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, & il m'a chargé de vous venir dire qu'il ſouhaitoit de faire connoiſſance avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit préſent. Boubekir fut tranſporté de joie, & répondit à Mobarec : De grace, Seigneur, demandez bien pardon au Prince pour moi. Je ſuis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir : mais je réparerai ma faute, & dès demain j'irai lui rendre mes devoirs.

En effet, le jour ſuivant après la priere du matin, il dit au Peuple : Sçachez, mes freres, qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſes ennemis L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'Etranger dont je vous parlois hier au ſoir, n'eſt point un méchant homme, comme quelques gens mal intentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'eſt un jeune Prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au Calife.

Boubekir par ce diſcours ayant effacé de l'eſprit du Peuple l'opinion qu'il avoit donnée de Zeyn le ſoir précédent, s'en re-

tourna chez lui. Il prit ſes habits de cérémonies, & alla voir ce jeune Prince qui le reçut très-agréablement. Après pluſieurs complimens de part & d'autre, Boubekir dit au Prince: Seigneur, vous propoſez-vous d'être long-tems à Bagdad? J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, juſqu'à ce que j'aye trouvé une fille qui ſoit dans ſa quinziéme année, qui ſoit parfaitement belle, & ſi chaſte qu'elle n'ait jamais connu d'homme ni ſouhaité d'en connoître. Vous cherchez une choſe aſſez rare, repliqua l'Iman, & je craindrois fort que votre recherche ne fût inutile, ſi je ne ſçavois pas où il y a une fille de ce caractere-là. Son pere a été Viſir autrefois; mais il a quitté la Cour, & vit depuis long-tems dans une maiſon écartée où il ſe donne tout entier à l'éducation de ſa fille. Je vais, Seigneur, ſi vous voulez, la lui demander pour vous; je ne doute pas qu'il ne ſoit ravi d'avoir un gendre de votre naiſſance. N'allons pas ſi vîte, repartit le Prince: je n'épouſerai point cette fille, que je ne ſçache auparavant ſi elle me convient. Pour ſa beauté, je puis m'en fier à vous; mais à l'égard de ſa vertu, quelles aſſurances m'en pouvez-vous donner? Hé, quelles aſſurances en voulez-vous avoir, dit Boubekir? Il faut que je la voye en face, répondit Zeyn; je n'en veux pas davantage pour me déterminer. Vous vous connoiſſez donc bien en

phyſionomie, reprit l'Iman en ſouriant? hé bien venez avec moi chez ſon pere; je le prierai de vous la laiſſer voir un moment en ſa préſence.

Muezin conduiſit le Prince chez le Viſir, qui ne fut pas plûtôt inſtruit de la naiſſance & du deſſein de Zeyn, qu'il fit venir ſa fille & lui ordonna d'ôter ſon voile. Jamais une beauté ſi parfaite & ſi piquante ne s'étoit préſentée aux yeux du jeune Roi de Balſora; il en demeura ſurpris. Dès qu'il put éprouver ſi cette fille étoit auſſi chaſte que belle, il tira ſon miroir, & la glace ſe conſerva pure & nette.

Quand il vit qu'il avoit enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la ſouhaitoit, il pria le Viſir de la lui accorder. Auſſitôt on envoya chercher le Cadi qui vint. On fit le contrat & la priere du Mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le Viſir en ſa maiſon, où il le régala magnifiquement & lui fit des préſens conſidérables. Enſuite il envoya une infinité de Joyaux à la Mariée par Mobarec qui la lui amena chez lui, où les Noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenoit au rang de Zeyn. Quand tout le monde ſe fut retiré, Mobarec dit à ſon Maitre: Allons, Seigneur, ne demeurons pas plus long-tems à Bagdad. Reprenons le chemin du Caire. Souvenez-vous de la promeſſe que vous avez faite au Roi des Génies. Partons, répondit le Prince;

il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que ſi j'obéis au Roi des Génies, ce n'eſt pas ſans violence. La perſonne que je viens d'épouſer eſt charmante, & je ſuis tenté de l'emmener à Balſora pour la placer ſur le Trône. Ah, Seigneur, repliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie. Rendez-vous maître de vos paſſions; & quelque choſe qu'il vous en puiſſe coûter, tenez parole au Roi des Génies. Hé bien, Mobarec, dit le Prince, ayez donc ſoin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux; peut-être même ne l'ai-je que trop vûe.

Mobarec fit faire les préparatifs du départ. Ils retournerent au Caire, & de-là prirent la route de l'Iſle du Roi des Génies. Lorſqu'ils y furent, la fille qui avoit fait le voyage en litiere, & que le Prince n'avoit point vûe depuis le jour des noces, dit à Mobarec: En quels lieux ſommes-nous? ſerons-nous bien-tôt dans les Etats du Prince mon mari? Madame, répondit Mobarec, il eſt tems de vous détromper. Le Prince Zeyn ne vous a épouſée que pour vous tirer du ſein de votre pere. Ce n'eſt point pour vous rendre Souveraine de Balſora qu'il vous a donné ſa foi. C'eſt pour vous livrer au Roi des Génies qui lui a demandé une fille de votre caractere. A ces mots elle ſe mit à pleurer amérement, ce

qui attendrit fort le Prince & Mobarec. Ayez pitié de moi, leur disoit-elle. Je suis une étrangere. Vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite.

Ses larmes & ses plaintes furent inutiles. On la présenta au Roi des Génies, qui après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn: Prince, je suis content de vous. La fille que vous m'avez amenée est charmante & chaste; & l'effort que vous avez fait pour me tenir parole, m'est agréable. Retournez dans vos Etats; & quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuviéme que je vous ai promise: je vais l'y faire transporter par mes Génies. Zeyn remercia le Roi, & reprit la route du Caire avec Mobarec; mais il ne demeura pas long-tems dans cette Ville: l'impatience de recevoir la neuviéme statue lui fit précipiter son départ. Cependant il ne laissoit pas de penser souvent à la fille qu'il avoit épousée; & se reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite, il se regardoit comme la cause & l'instrument de son malheur. Hélas, disoit-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendresses de son pere pour la sacrifier à un Génie! O beauté sans pareille, vous méritiez un meilleur sort!

Le Prince Zeyn occupé de ces pensées, arriva enfin à Balsora, où ses Sujets charmés de son retour, firent de grandes réjouissances.

jouiſſances. Il alla d'abord rendre compte de ſon voyage à la Reine ſa mere, qui fut ravie d'apprendre qu'il avoit obtenu la neuviéme ſtatue. Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir; car elle eſt ſans doute dans le ſoûterrain, puiſque le Roi des Génies vous a dit que vous l'y trouveriez. Le jeune Roi & ſa mere, tous deux pleins d'impatience de voir cette ſtatue merveilleuſe, deſcendirent dans le ſoûterrain, & entrerent dans la chambre des ſtatues. Mais qnelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'une ſtatue de diamans, ils apperçurent ſur le neuviéme piédeſtal une parfaitement belle fille, que le Prince reconnut pour celle qu'il avoit conduite dans l'Iſle des Génies. Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici. Vous vous attendiez à trouver quelque choſe de plus précieux que moi, & je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous propoſiez une plus belle récompenſe. Non, Madame, répondit Zeyn, le Ciel m'eſt témoin que j'ai plus d'une fois penſé manquer de foi au Roi des Génies pour vous conſerver à moi. De quelque prix que puiſſe être une ſtatue de diamans, vaut-elle le plaiſir de vous poſſéder? Je vous aime mieux que tous les diamans & toutes les richeſſes du monde.

Dans le tems qu'il achevoit de parler,

on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le ſoûterrain. La mere de Zeyn en fut épouvantée ; mais le Roi des Génies qui parut auſſi-tôt, diſſipa ſa frayeur. Madame, lui dit-il, je protege & j'aime votre fils. J'ai voulu voir ſi à ſon âge il ſeroit capable de dompter ſes paſſions. Je ſçai bien que les charmes de cette jeune perſonne l'ont frappé, & qu'il n'a pas tenu exactement la promeſſe qu'il m'avoit faite de ne point ſouhaiter ſa poſſeſſion ; mais je connois trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenſer, & je ſuis charmé de ſa retenue. Voilà cette neuviéme ſtatue que je lui deſtinois ; elle eſt plus rare & plus précieuſe que les autres. Vivez, Zeyn, pourſuivit-il en s'adreſſant au Prince, vivez heureux avec cette jeune Dame, c'eſt votre épouſe ; & ſi vous voulez qu'elle vous garde une foi pure & conſtante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, & je réponds de ſa fidélité. Le Roi des Génies diſparut à ces paroles ; & Zeyn enchanté de la jeune Dame, conſomma ſon mariage dès le jour même, la fit proclamer Reine de Balſora ; & ces deux époux, toujours fideles, toujours amoureux, paſſerent enſemble un grand nombre d'années.

La Sultane des Indes n'eut pas plûtot fini l'hiſtoire du Prince Zeyn Alaſman, qu'elle demanda la permiſſion d'en commencer

une autre : ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour alloit bientôt paroître, cette Princeſſe en fit le récit dans ces termes.

HISTOIRE
DE CODADAD
& de ſes freres.

CEux qui ont écrit l'hiſtoire du Royaume de Dyarbékir, rapportent que dans la ville de Harran régnoit autrefois un Roi très-magnifique & très-puiſſant. Il n'aimoit pas moins ſes ſujets qu'il en étoit aimé. Il avoit mille vertus ; & il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux, que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans ſon Sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvoit avoir d'enfans. Il en demandoit ſans ceſſe au Ciel ; & une nuit pendant qu'il goûtoit la douceur du ſommeil, un homme de bonne mine, ou plûtôt un Prophete, lui apparut & lui dit : Tes prieres ſont exaucées. Tu as enfin obtenu ce que tu deſirois. Leve-toi auſſi-tôt que tu ſeras réveillé, mets-toi en prieres, & fais deux génuflexions ; après cela va dans les Jardins de ton Palais, appelle ton Jardinier, & lui ordonne de t'apporter une grenade ;

manges en autant de grains qu'il te plaira, & tes ſouhaits ſeront comblés.

Le Roi rappellant ce ſonge à ſon réveil, en rendit graces au Ciel. Il ſe leva, ſe mit en prieres, fit deux génuflexions; puis il alla dans les Jardins où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre & qu'il mangea. Il avoit cinquante femmes qui partageoient ſon lit. Elles devinrent toutes groſſes; mais il y en eut une nommée Pirouzé, dont la groſſeſſe ne parut point. Il conçut de l'averſion pour cette Dame, & il vouloit la faire mourir. Sa ſtérilité, diſoit-il, eſt une marque certaine que le Ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mere d'un Prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. Il formoit cette cruelle réſolution; mais ſon Viſir l'en détourna, en lui repréſentant que toutes les femmes n'étoient pas du même tempérament, & qu'il n'étoit pas impoſſible que Pirouzé fût groſſe, quoique ſa groſſeſſe ne ſe déclarât point encore. Hé bien, reprit le Roi, qu'elle vive, mais qu'elle ſorte de ma Cour, car je ne puis la ſouffrir. Que votre Majeſté, repliqua le Viſir, l'envoye chez le Prince Samer votre couſin. Le Roi goûta cet avis: il envoya Pirouzé à Samarie avec une Lettre, par laquelle il mandoit à ſon couſin de la bien traiter; & ſi elle étoit groſſe, de lui donner avis de ſon accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'apperçut qu'elle étoit enceinte; & enfin elle accoucha d'un Prince plus beau que le jour. Le Prince de Samarie écrivit auſſi-tôt au Roi de Harran pour lui faire part de l'heureuſe naiſſance de ce fils & l'en féliciter. Le Roi en eut beaucoup de joie, & fit une réponſe au Prince Samer dans ces termes: *Mon couſin, toutes mes autres femmes ont mis auſſi au monde chacune un Prince; de ſorte que nous avons ici un grand nombre d'enfans. Je vous prie d'élever celui de Pirouzé, de lui donner le nom de Codadad *, & vous me l'envoyerez quand je vous le manderai.*

Le Prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de ſon neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, & toutes les autres choſes qui conviennent aux fils des Rois, ſi bien que Codadad à dix-huit ans pouvoit paſſer pour un prodige. Ce jeune Prince ſe ſentant un courage digne de ſa naiſſance, dit un jour à ſa mere: Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie. Je ſens que j'aime la gloire; permettez-moi d'aller chercher les occaſions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le Roi de Harran mon pere a des ennemis. Quelques Princes ſes voiſins veulent troubler ſon repos: que ne m'appelle-t-il à ſon ſecours? pourquoi me laiſſe-

* Dieudonné.

t-il dans l'enfance ſi long-tems? ne devrois-je pas être dans ſa Cour? Pendant que tous mes freres ont le bonheur de combattre à ſes côtés, faut-il que je paſſe ici ma vie dans l'oiſiveté? Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrois que vous vous fuſſiez déja ſignalé contre les ennemis du Roi votre pere; mais il faut attendre qu'il vous demande. Non, Madame, repliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le Roi, & je ſuis tenté de lui aller offrir mes ſervices comme un jeune inconnu. Il les acceptera ſans doute, & je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuſes. Je veux mériter ſon eſtime avant qu'il me reconnoiſſe. Pirouzé approuva cette généreuſe réſolution; & de peur que le Prince Samer ne s'y oppoſât, Codadad, ſans la lui communiquer, ſortit un jour de Samarie comme pour aller à la chaſſe.

Il étoit monté ſur un cheval blanc qui avoit une bride & des fers d'or, une ſelle avec une houſſe de ſatin bleu toute parſemée de perles. Il avoit un ſabre dont la poignée étoit d'un ſeul diamant, & le fourreau de bois de ſandal tout garni d'émeraudes & de rubis. Il portoit ſur ſes épaules ſon Carquois & ſon Arc; & dans cet équipage qui relevoit merveilleuſement ſa bonne-mine, il arriva dans la Ville de Har-

ram. Il trouva bientôt moyen de ſe faire préſenter au Roi, qui charmé de ſa beauté, de ſa taille avantageuſe, ou peut-être entraîné par la force du ſang, lui fit un accueil favorable, & lui demanda ſon nom & ſa qualité. Sire, répondit Codadad, je ſuis fils d'un Emir du Caire: le deſir de voyager m'a fait quitter ma patrie; & comme j'ai appris en paſſant par vos Etats, que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voiſins, je ſuis venu dans votre Cour pour offrir mon bras à votre Majeſté. Le Roi l'accabla de careſſes, & lui donna de l'emploi dans ſes troupes.

Ce jeune Prince ne tarda gueres à faire remarquer ſa valeur. Il s'attira l'eſtime des Officiers, excita l'admiration des Soldats; & comme il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage, il gagna ſi bien les bonnes graces du Roi, qu'il devint bientôt ſon Favori. Tous les jours les Miniſtres & les autres Courtiſans ne manquoient point d'aller voir Codadad; & ils recherchoient avec autant d'empreſſement ſon amitié, qu'ils négligeoient celle des autres fils du Roi. Ces jeunes Princes ne purent s'en appercevoir ſans chagrin; & s'en prenant à l'étranger, ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le Roi l'aimant de plus en plus tous les jours, ne ſe laſſoit point de lui donner des marques de ſon affection. Il le vouloit avoir ſans ceſſe au-

près de lui. Il admiroit ſes diſcours pleins d'eſprit & de ſageſſe; & pour faire voir juſqu'à quel point il le croyoit ſage & prudent, il lui confia la conduite des autres Princes, quoiqu'il fût de leur âge; de maniere que voilà Codadad Gouverneur de ſes freres.

Cela ne fit qu'irriter leur haine. Comment donc, dirent-ils, le Roi ne ſe contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il ſoit notre Gouverneur, & que nous ne faſſions rien ſans ſa permiſſion? C'eſt ce que nous de devons pas ſouffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. Nous n'avons, diſoit l'un, qu'à l'aller chercher tous enſemble, & le faire tomber ſous nos coups. Non, non, diſoit l'autre, gardons nous bien de nous l'immoler nous-mêmes: ſa mort nous rendroit odieux au Roi, qui pour nous en punir nous déclareroit tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permiſſion d'aller à la chaſſe; & quand nous ſerons loin de ce Palais, nous prendrons le chemin d'une autre Ville où nous irons paſſer quelque tems. Notre abſence étonnera le Roi, qui ne nous voyant pas revenir, perdra patience, & fera peut-être mourir l'étranger. Il le chaſſera du-moins de ſa Cour pour nous avoir permis de ſortir du Palais.

Tous les Princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad, & le prient

de leur permettre d'aller prendre le divertiſſement de la chaſſe, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piége ; il accorda la permiſſion que ſes freres lui demandoient. Ils partirent & ne revinrent point. Il y avoit déja trois jours qu'ils étoient abſens, lorſque le Roi dit à Codadad : Où ſont les Princes ? il y a long tems que je ne les ai vûs. Sire, répondit-il, après avoir fait une profonde révérence, ils ſont à la chaſſe depuis trois jours : ils m'avoient pourtant promis qu'ils reviendroient plûtôt. Le Roi devint inquiet, & ſon inquiétude augmenta lorſqu'il vit que le lendemain les Princes ne paroiſſoient point encore. Il ne put retenir ſa colere : Imprudent étranger, dit-il à Codadad, devois-tu laiſſer partir mes fils ſans les accompagner ? Eſt-ce ainſi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé ? Va les chercher tout-à-l'heure & me les amene ; autrement ta perte eſt aſſûrée.

Ces paroles glacerent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il ſe revêtit de ſes armes, monta promptement à cheval. Il ſort de la Ville ; & comme un Berger qui a perdu ſon troupeau, il cherche partout ſes freres dans la campagne, il s'informe dans tous les Villages ſi on ne les a point vûs ; & n'en apprenant aucune nouvelle, il s'abandonne à la plus vive douleur. Ah, mes freres, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenus ?

ſeriez-vous au pouvoir de nos ennemis? Ne ſerois-je venu à la Cour de Harram que pour cauſer au Roi un déplaiſir ſi ſenſible? Il étoit inconſolable d'avoir permis aux Princes d'aller à la chaſſe, ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuſe, au milieu de laquelle il y avoit un Palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, & voit à une fenêtre une Dame parfaitement belle, mais parée de ſa ſeule beauté; car elle avoit les cheveux épars, des habits déchirés; & l'on remarquoit ſur ſon viſage toutes les marques d'une profonde affliction. Si-tôt qu'elle apperçut Codadad, & qu'elle jugea qu'il pouvoit l'entendre, elle lui adreſſa ces paroles: O jeune homme, éloigne-toi de ce Palais funeſte, ou bien tu te verras bientôt en la puiſſance du Monſtre qui l'habite. Un Négre qui ſe repaît de ſang humain fait ici ſa demeure: il arrête toutes les perſonnes que leur mauvaiſe fortune fait paſſer par cette plaine, & il les enferme dans de ſombres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer.

Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes, & ne vous mettez point en peine du reſte. Je ſuis une fille de qualité du Caire, repartit la Dame; je paſſois bien près de ce Château pour aller

à Bagdad; je rencontrai le Négre qui tua tous mes domeſtiques, & m'amena ici. Je voudrois n'avoir rien à craindre que la mort; mais pour comble d'infortune, ce monſtre veut que j'aye de la compliſance pour lui; & ſi demain je ne me rends pas ſans effort à ſa brutalité, je dois m'attendre à la derniere violence. Encore une fois, pourſuivit-elle, ſauve toi, le Négre va bientôt revenir; il eſt ſorti pour pourſuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de tems à perdre, & je ne ſçai pas même ſi par une prompte fuite tu pourras lui échapper.

Elle n'eut pas achevé ces mots que le Négre parut. C'étoit un homme d'une grandeur demeſurée & d'une mine effroyable. Il montoit un puiſſant cheval de Tartarie, & portoit un cimetere ſi large & ſi peſant, que lui ſeul pouvoit s'en ſervir. Le Prince l'ayant apperçû, fut étonné de ſa taille monſtrueuſe. Il s'adreſſa au Ciel pour le prier de lui être favorable; enſuite il tira ſon ſabre, & attendit de pied ferme le Négre, qui mépriſant un ſi foible ennemi, le ſomma de ſe rendre ſans combattre: mais Codadad fit connoître par ſa contenance qu'il vouloit défendre ſa vie; car il s'approcha de lui & le frappa rudement au genou. Le Négre ſe ſentant bleſſé pouſſa un cri ſi effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage,

il ſe leve ſur ſes étriers, & veut frapper à ſon tour Codadad de ſon redoutable cimetere. Le coup fut porté avec tant de roideur, que c'étoit fait du jeune Prince, s'il n'eût pas eu l'adreſſe de l'éviter en faiſant faire un mouvement à ſon cheval. Le cimetere fit dans l'air un horrible ſiflement. Alors avant que le Négre eût le tems de porter un ſecond coup, Codadad lui en déchargea un ſur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimetere tomba avec la main qui le ſoutenoit; & le Négre auſſi-tôt cédant à la violence du coup, vuida les étriers, & fit retentir la terre du bruit de ſa chute. En même tems le Prince deſcendit de cheval, ſe jetta ſur ſon ennemi, & lui coupa la tête. En ce moment, la Dame dont les yeux avoient été témoins de ce combat, & qui faiſoit encore au Ciel des vœux ardens pour ce jeune Héros qu'elle admiroit, fit un cri de joie, & dit à Codadad: Prince (car la pénible victoire que vous venez de remporter me perſuade, auſſi bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune), achevez votre ouvrage: le Négre a les clefs de ce Château; prenez-les & venez me tirer de priſon. Le Prince fouilla dans les poches du miſérable qui étoit étendu ſur la pouſſiere, & y trouva pluſieurs clefs.

Il ouvrit la premiere porte, & entra

dans une grande cour, où il rencontra la Dame qui venoit au-devant de lui: elle voulut ſe jetter à ſes pieds pour mieux lui marquer ſa reconnoiſſance; mais il l'en empêcha. Elle loua ſa valeur, & l'éleva au-deſſus de tous les Héros du monde. Il répondit à ſes complimens; & comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne ſçai ſi elle ſentoit plus de joie de ſe voir délivrée de l'affreux péril où elle avoit été, que lui d'avoir rendu cet important ſervice à une ſi belle perſonne.

Leurs diſcours furent interrompus par des cris & des gémiſſemens. Qu'entens-je, s'écria Codadad? D'où partent ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles? Seigneur, dit la Dame en lui montrant du doigt une porte baſſe qui étoit dans la cour, elles viennent de cet endroit: il y a là je ne ſçai combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du Négre; ils ſont tous enchaînés, & chaque jour ce monſtre en tiroit un pour le manger.

C'eſt un ſurcroît de joie pour moi, reprit le jeune Prince, d'apprendre que ma victoire ſauve la vie à ces infortunés. Venez, Madame, venez partager avec moi le plaiſir de les mettre en liberté; vous pouvez juger par vous-même de la ſatisfaction que nous allons leur cauſer. A ces mots, ils s'avancerent vers la porte du cachot. A meſure qu'ils en approchoient, ils en-

tendoient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codadad en étoit pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clefs dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il falloit : il en prend une autre ; & au bruit qu'il fait, tous ces malheureux persuadés que c'est le Négre qui vient selon sa coutume leur apporter à manger & en même tems se saisir d'un de leurs compagnons, redoublerent leurs cris & leurs gémissemens. On entendoit des voix lamentables qui sembloient sortir du centre de la terre.

Cependant le Prince ouvrit la porte, & trouva un escalier assez roide par où il descendit dans une vaste & profonde cave, qui recevoit un foible jour par un soupirail, & où il y avoit plus de cent personnes attachées à des pieux les mains liées. Infortunés voyageurs, leur dit-il, miserables victimes qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez graces au Ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras. J'ai tué l'horrible Negre dont vous deviez être la proye, & je viens briser vos fers. Les prisonniers n'eurent pas si-tôt entendu ces paroles, qu'ils pousserent tous ensemble un cri mêlé de surprise & de joie. Codadad & la Dame commencerent à les délier ; & à mesure qu'ils les délioient, ceux qui se voyoient débarrassés de leurs chaînes, aidoient à défaire celles

des autres : de maniere qu'en peu de tems ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux ; & après avoir remercié Codadad de ce qu'il venoit de faire pour eux, ils sortirent de la cave ; & quand ils furent dans la cour, de quel etonnement fut frappé le Prince, de voir parmi ces prisonniers, ses freres qu'il cherchoit, & qu'il n'espéroit plus de rencontrer ! Ah Princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompai-je point ? Est ce vous en effet que je vois ? Puis-je me flater que je pourrai vous rendre au Roi votre pere qui est inconsolable de vous avoir perdus ! mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer ? Etes-vous tous en vie ? Hélas, la mort d'un seul d'entre-vous suffit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés !

Les quarante-neuf Princes se firent tous reconnoître à Codadad qui les embrassa l'un après l'autre, & leur apprit l'inquiétude que leur absence causoit au Roi. Ils donnerent à leur Libérateur toutes les louanges qu'il méritoit aussi bien que les autres prisonniers qui ne pouvoient trouver de termes assez forts à leur gré, pour lui témoigner toute la reconnoissance dont ils se sentoient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du Château, où il y avoit des richesses immenses, des toiles fines, des brocards d'or, des tapis de Per-

ſe, des ſatins de la Chine, & une infinité d'autres marchandiſes que le Négre avoit priſes aux Caravanes qu'il avoit pillées, & dont la plus grande partie appartenoit aux priſonniers que Codadad venoit de délivrer. Chacun reconnut ſon bien & le réclama. Le Prince leur fit prendre leurs ballots, & partagea même entre eux le reſte des marchandiſes. Puis il leur dit: Comment ferez-vous pour porter vos étoffes? Nous ſommes ici dans un deſert, & il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. Seigneur, répondit un des priſonniers, le Négre nous a volé nos chameaux avec nos marchandiſes; peut-être ſont-ils dans les écuries de ce Château. Cela n'eſt pas impoſſible, reprit Codadad; il faut nous en éclaircir. En même tems ils allerent aux écuries, où non-ſeulement ils apperçûrent les chameaux des Marchands, mais même les chevaux des Fils du Roi de Harram; ce qui les combla tous de joie. Il y avoit dans les écuries quelques Eſclaves noirs, qui voyant tous les priſonniers délivrés, & jugeant par-là que le Négre avoit été tué, prirent l'épouvante & la fuite par des détours qui leur étoient connus. On ne ſongea point à les pourſuivre. Tous les Marchands ravis d'avoir recouvré leurs chameaux & leurs marchandiſes, avec leur liberté, ſe diſpoſerent à partir: mais avant leur départ, ils firent de nouveaux remercimens à leur libérateur. Quand

Quand ils furent partis, Codadad s'adreſſant à la Dame, lui dit: En quels lieux, Madame, ſouhaitez-vous d'aller ? où tendoient vos pas lorſque vous avez été ſurprife par le Négre ? Je prétens vous conduire juſqu'à l'endroit que vous avez choiſi pour retraite, & je ne doute point que ces Princes ne ſoient tous dans la même réſolution. Les fils du Roi de Harram proteſterent à la Dame qu'ils ne la quitteroient point qu'ils ne l'euſſent rendue à ſes parens.

Princes, leur dit-elle, je ſuis d'un pays trop éloigné d'ici ; & outre que ce ſeroit abuſer de votre généroſité que de vous faire faire tant de chemin, je vous avouerai que je ſuis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étois une Dame du Caire ; mais après les bontés que vous me témoignez & l'obligation que je vous ai, Seigneur, ajouta-t-elle, en regardant Codadad, j'aurois mauvaiſe grace de vous déguiſer la vérité. Je ſuis fille de Roi. Un uſurpateur s'eſt emparé du Trône de mon pere après lui avoir ôté la vie ; & pour conſerver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. A cet aveu, Codadad & ſes freres prierent la Princeſſe de leur conter ſon hiſtoire, en l'aſſurant qu'ils prenoient toute la part poſſible à ſes malheurs, & qu'ils étoient diſpoſés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuſe. Après les avoir remerciés des nouvelles proteſtations,

de ſervices qu'ils lui faiſoient, elle ne put ſe diſpenſer de ſatisfaire leur curioſité, & elle commença de cette ſorte le récit de ſes avantures.

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE DE DERYABAR.

IL y a dans une Iſle une grande Ville appellée Deryabar. Elle a été long-tems gouvernée par un Roi puiſſant, magnifique & vertueux. Ce Prince n'avoit point d'enfans, & cela ſeul manquoit à ſon bonheur. Il adreſſoit ſans ceſſe des prieres au Ciel; mais le Ciel ne les exauça qu'à demi; car la Reine ſa femme après une longue attente ne mit au monde qu'une fille.

Je ſuis cette malheureuſe Princeſſe. Mon pere eut plus de chagrin que de joie de ma naiſſance; mais il ſe ſoumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le ſoin imaginable, réſolu, puiſqu'il n'avoit point de fils, de m'apprendre l'art de régner, & de me faire occuper ſa place après lui.

Un jour qu'il prenoit le divertiſſement de la chaſſe, il apperçut un âne ſauvage. Il le pourſuit: il ſe ſépare du gros de la chaſ-

se ; & son ardeur l'emporta si loin, que sans songer qu'il s'égaroit, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, & s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avoit remarqué que l'âne s'étoit jetté. A peine le jour venoit de se fermer, qu'il apperçut entre les arbres une lumiere qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelque Village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit & d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il étoit. Il se leva, & marcha vers la lumiere qui lui servoit de fanal pour se conduire.

Il connut bientôt qu'il s'étoit trompé : cette lumiere n'étoit autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche, & voit avec étonnement un grand homme noir, ou plûtôt un Géant épouvantable qui étoit assis sur un Sofa. Le monstre avoit devant lui une grosse cruche de vin, & faisoit rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venoit d'écorcher. Tantôt il portoit la cruche à sa bouche, & tantôt il dépeçoit ce bœuf & en mangeoit des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du Roi mon pere, fut une très-belle femme qu'il apperçut dans la cabane. Elle paroissoit plongée dans une profonde tristesse : elle avoit les mains liées ; & l'on voyoit à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eût déja senti les malheurs de sa

mere, pleuroit ſans relâche, & faiſoit retentir l'air de ſes cris.

Mon pere frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane & d'attaquer le Géant; mais faiſant réflexion que ce combat ſeroit trop inégal, il s'arrêta, & réſolut, puiſque ſes forces ne ſuffiſoient pas, de s'en défaire par ſurpriſe. Cependant le Géant, après avoir vuidé la cruche & mangé plus de la moitié du bœuf, ſe tourna vers la femme, & lui dit: Belle Princeſſe, pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur? il ne tient qu'à vous d'être heureuſe: vous n'avez qu'à prendre la réſolution de m'aimer & de m'être fidelle, & j'aurai pour vous des manieres plus douces. O ſatyre affreux, répondit la Dame, n'eſpere pas que le tems diminue l'horreur que j'ai pour toi; tu ſeras toujours un monſtre à mes yeux. Ces mots furent ſuivis de tant d'injures, que le Géant en fut irrité. C'en eſt trop, s'écria-t-il d'un ton furieux, mon amour mépriſé ſe convertit en rage: ta haine excite enfin la mienne; je ſens qu'elle triomphe de mes deſirs, & que je ſouhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai ſouhaité ta poſſeſſion. En achevant ces paroles, il prend cette malheureuſe femme par les cheveux, il la tient d'une main en l'air, & de l'autre tirant ſon ſabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorſque le Roi mon pere

décoche une fleche & perce l'eſtomac du Géant qui chancele & tombe auſſi-tôt ſans vie.

Mon pere entra dans la cabane : il délia les mains de la femme, lui demanda qui elle étoit, & par quelle avanture elle ſe trouvoit là. Seigneur, lui répondit elle, il y a ſur le rivage de la mer quelques familles Sarrazines qui ont pour Chef un Prince qui eſt mon mari. Ce Géant que vous venez de tuer, étoit un de ſes principaux Officiers : ce miſérable conçut pour moi une paſſion violente qu'il prit grand ſoin de cacher, juſqu'à ce qu'il pût trouver une occaſion favorable d'exécuter le deſſein qu'il forma de m'enlever. La fortune favoriſe plus ſouvent les entrepriſes injuſtes que les bonnes réſolutions. Un jour le Géant me ſurprit avec mon enfant dans un lieu écarté : il nous enleva tous deux ; & pour rendre inutiles toutes les perquiſitions qu'il jugeoit bien que mon mari feroit de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les Sarrazins, & nous amena juſque dans ce bois où il me retient depuis quelques jours.

Quelque déplorable pourtant que ſoit ma deſtinée, je ne laiſſe point de ſentir une ſecrete conſolation, quand je penſe que ce Géant, tout brutal & tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refuſé à ſes prieres. Ce n'eſt pas qu'il ne m'ait cent

fois menacée qu'il en viendroit aux plus fâcheuſes extrêmités, s'il ne pouvoit vaincre autrement ma réſiſtance ; & je vous avoue que toute-à-l'heure, quand j'ai excité ſa colere par mes diſcours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur.

Voilà, Seigneur, continua la femme du Prince des Sarrazins, voilà mon hiſtoire ; & je ne doute point que vous ne me trouviez aſſez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir ſi généreuſement ſecourue. Oui, Madame, lui dit mon pere, vos malheurs m'ont attendri ; j'en ſuis vivement touché ; mais il ne tiendra pas à moi, que votre ſort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura diſſipé les ombres de la nuit, nous ſortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande Ville de Deryabar dont je ſuis le Souverain ; & ſi vous l'avez pour agréable, vous logerez dans mon Palais juſqu'à ce que le Prince votre époux vous vienne reclamer.

La Dame Sarrazine accepta la propoſition, & ſuivit le jour ſuivant le Roi mon pere, qui trouva à la ſortie du Bois tous ſes Officiers qui avoient paſſé la nuit à le chercher, & qui étoient fort en peine de lui. Ils furent auſſi ravis de le retrouver, qu'étonnés de le voir avec une Dame dont la beauté les ſurprit. Il leur conta de quelle maniere il l'avoit rencontrée, & le péril qu'il avoit couru en s'approchant de la cabane,

où ſans doute il auroit perdu la vie ſi le Géant l'eût apperçû. Un des Officiers prit la Dame en crouppe, & un autre porta l'enfant.

Ils arriverent dans cet équipage au Palais du Roi mon pere, qui donna un logement à la belle Sarrazine, & fit élever ſon enfant avec beaucoup de ſoin. La Dame ne fut pas inſenſible aux bontés du Roi; elle eut pour lui toute la reconnoiſſance qu'il pouvoit ſouhaiter. Elle avoit paru d'abord aſſez inquiete & impatiente de ce que ſon mari ne la reclamoit point; mais peu-à-peu elle perdit ſon inquiétude: les déférences que mon pere avoit pour elle charmerent ſon impatience; & je croi qu'elle eût enfin ſçû plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ſes parens, que de l'en avoir éloignée.

Cependant le fils de cette Dame devint grand: il étoit fort bien fait; & comme il ne manquoit pas d'eſprit, il trouva moyen de plaire au Roi mon pere, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les Courtiſans s'en apperçurent, & jugerent que ce jeune homme pourroit m'épouſer. Dans cette penſée, & le regardant déja comme l'heritier de la Couronne, ils s'attachoient à lui, & chacun s'efforçoit de gagner ſa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement: il s'en applaudit; & oubliant la diſtance qui étoit entre nos conditions, il ſe flatta dans

l'eſpérance qu'en effet mon pere l'aimoit aſſez pour préférer ſon alliance à celle de tous les Princes du monde. Il fit plus : le Roi tardant trop à ſon gré à lui offrir ma main, il eut la hardieſſe de la lui demander. Quelque châtiment que méritât ſon audace, mon pere ſe contenta de lui dire qu'il avoit d'autres vûes ſur moi, & ne lui en fit pas plus mauvais viſage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux ſe ſentit auſſi choqué du mépris qu'on faiſoit de ſa recherche, que s'il eût demandé une fille du commun, ou qu'il eût été d'une naiſſance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là : il réſolut de ſe venger du Roi ; & par une ingratitude dont il eſt peu d'exemples, il conſpira contre lui, il le poignarda, & ſe fit proclamer Roi de Deryabar par un grand nombre de perſonnes mécontentes dont il ſçut ménager le chagrin. Son premier ſoin, dès qu'il ſe vit défait de mon pere, fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son deſſein étoit de m'ôter le vie, ou de m'obliger par force à l'épouſer. Mais j'eus le tems de lui échapper : tandis qu'il étoit occupé à égorger mon pere, la grand Viſir qui avoit toujours été fidele à ſon maître, vint m'arracher du Palais, & me mit en ſûreté dans la maiſon d'un de ſes amis, où il me retint juſqu'à ce qu'un vaiſſeau ſecretement préparé par ſes

ſoins,

ſoins, fût en état de faire voile. Alors je ſortis de l'Iſle accompagnée ſeulement d'une gouvernante & de ce généreux Miniſtre, qui aima mieux ſuivre la fille de ſon maître & s'aſſocier à ſes malheurs, que d'obéir au tyran.

Le grand Viſir ſe propoſoit de me conduire dans les Cours des Rois voiſins, d'implorer leur aſſiſtance, & de les exciter à venger la mort de mon pere : mais le Ciel n'approuva pas une réſolution qui nous paroiſſoit ſi raiſonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que malgré l'art de nos Matelots, notre vaiſſeau emporté par la violence des vents & des flots, ſe briſa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la deſcription de notre naufrage ; je vous peindrois mal de quelle maniere ma gouvernante, le grand Viſir & tous ceux qui m'accompagnoient furent engloutis dans les abîmes de la mer : la frayeur dont j'étois ſaiſie, ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre ſort. Je perdis le ſentiment ; & ſoit que j'euſſe été portée par quelques débris du vaiſſeau ſur la côte ; ſoit que le Ciel qui me reſervoit à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me ſauver, quand j'eus repris mes eſprits, je me trouvai ſur le rivage.

Souvent les malheurs nous rendent injuſtes : au lieu de remercier Dieu de la gra-

ce particuliere que j'en recevois, je ne levai les yeux au Ciel, que pour lui faire des reproches de m'avoir ſauvée. Loin de pleurer le Viſir & ma gouvernante, j'enviois leur deſtinée; & peu-à-peu ma raiſon cédant aux affreuſes images qui la troubloient, je pris la réſolution de me jetter dans la mer. J'étois prête à m'y lancer, lorſque j'entendis derriere moi un grand bruit d'hommes & de chevaux. Je tournai auſſi-tôt la tête pour voir ce que c'étoit; & je vis pluſieurs cavaliers armés, parmi leſquels il y en avoit un monté ſur un cheval Arabe: celui-là portoit une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, & il avoit une couronne d'or ſur la tête. Quand je n'aurois pas jugé à ſon habillement que c'étoit le maître des autres, je m'en ſerois apperçue à l'air de grandeur qui étoit répandu dans toute ſa perſonne. C'étoit un jeune homme parfaitement bien fait & plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune Dame ſeule, il détacha quelques-uns de ſes Officiers pour me venir demander qui j'étois: je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage étoit couvert des débris de notre vaiſſeau, ils jugerent qu'un navire venoit de ſe briſer ſur la côte, & que j'étois ſans doute une perſonne échappée du naufrage. Cette conjecture & la vive douleur que je faiſois paroître, irriterent la curioſité des

Officiers qui commencerent à me faire mille queſtions, en m'aſſurant que leur Roi étoit un Prince généreux, & que je trouverois dans ſa Cour de la conſolation.

Leur Roi impatient d'apprendre qui je pouvois être, s'ennuya d'attendre le retour de ſes Officiers : il s'approcha de moi : il me regarda avec beaucoup d'attention ; & comme je ne ceſſois pas de pleurer & de m'affliger, ſans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeoient, il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs queſtions ; & s'adreſſant à moi : Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le Ciel en colere vous fait éprouver ſa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au deſeſpoir ? ayez, je vous prie, plus de fermeté : la fortune qui vous perſécute eſt inconſtante ; votre ſort peut changer : j'oſe même vous aſſurer que ſi vos malheurs peuvent être ſoulagés, ils le ſeront dans mes Etats. Je vous offre mon Palais : vous demeurerez auprès de la Reine ma mere, qui s'efforcera par ſes bons traitemens d'adoucir vos peines. Je ne ſçai point encore qui vous êtes ; mais je ſens que je m'intéreſſe déja pour vous.

Je remerciai le jeune Roi de ſes bontés : j'acceptai les offres obligeantes qu'il me faiſoit ; & pour lui montrer que je n'en étois pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sar-

razin, & je n'eus beſoin que de raconter ſimplement mes malheurs pour exciter ſa compaſſion & celle de tous ſes Officiers qui m'écoutoient. Le Prince, après que j'eus ceſſé de parler, reprit la parole, & m'aſſura de nouveau qu'il prenoit beaucoup de part à mon infortune. Il me conduiſit enſuite à ſon Palais, où il me préſenta à la Reine ſa mere : il fallut là recommencer le récit de mes avantures & renouveller les larmes. La Reine ſe montra très-ſenſible à mes chagrins, & conçut pour moi une tendreſſe extrême. Le Roi ſon fils de ſon côté devint éperdûment amoureux de moi, & m'offrit bien-tôt ſa couronne & ſa main. J'étois encore ſi occupée de mes diſgraces, que le Prince, tout aimable qu'il étoit, ne fit pas ſur moi toute l'impreſſion qu'il auroit pû faire dans un autre tems. Cependant pénétrée de reconnoiſſance, je ne refuſai point de faire ſon bonheur : notre mariage ſe fit avec toute la pompe imaginable.

Pendant que tout le monde étoit occupé à célébrer les nôces de ſon Souverain, un Prince voiſin & ennemi vint une nuit faire une deſcente dans l'Iſle avec un grand nombre de combattans : ce redoutable ennemi étoit le Roi de Zanguebar ; il ſurprit tout le monde, & tailla en pieces tous les ſujets du Prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux ; car il

étoit déja dans le Palais avec une partie de ſes gens ; mais nous ttouvâmes moyen de nous ſauver, & de gagner le bord de la mer, où nous nous jettâmes dans une barque de pêcheur que nous eumes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours, ſans ſçavoir ce que nous deviendrions : le troiſieme, nous apperçûmes un vaiſſeau qui venoit à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord, parce que nous nous imaginâmes que c'étoit un vaiſſeau marchand qui pourroit nous recevoir ; mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer, lorſque s'étant approché de nous, dix ou douze Corſaires armés parurent ſur le tillac. Ils vinreut à l'abordage : cinq ou ſix ſe jetterent dans une barque, ſe ſaiſirent de nous deux, lierent le Prince mon mari, & nous firent paſſer dans leur vaiſſeau, où d'abord ils m'ôterent mon voile. Ma jeuneſſe & mes traits les frapperent : tous ces Pirates témoignent qu'ils ſont charmés de ma vûe ; au lieu de tirer au ſort, chacun prétend avoir la préférence, & que je devienne ſa proie. Ils s'échauffent ; ils en viennent aux mains ; ils combattent comme des furieux. Le tillac en un moment eſt couvert de corps morts. Enfin ils ſe tuerent tous, à la réſerve d'un ſeul qui ſe voyant maître de ma perſonne, me dit : Vous êtes à moi : je vais vous con-

duire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis à qui j'ai promis une belle eſclave. Mais, ajouta-t-il en regardant le Roi mon époux, qui eſt cet homme là? quels liens l'attachent à vous? ſont-ce ceux du ſang ou ceux de l'amour? Seigneur, lui répondis-je, c'eſt mon mari. Cela étant, reprit le Corſaire, il faut que je m'en défaſſe par pitié; il ſouffriroit trop de vous voir entre les bras de mon ami. A ces mots, il prit ce malheureux Prince qui étoit lié, & le jetta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

Je pouſſai des cris effroyables à cette cruelle action; & je me ſerois indubitablement précipitée dans les flots, ſi le Pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avois point d'autre envie; c'eſt pourquoi il me lia avec des cordes au grand mât; & puis mettant à la voile, il cingla vers la terre où il alla deſcendre. Il me détacha, me mena juſqu'à une petite Ville, où il acheta des chameaux, des tentes & des eſclaves, & prit enſuite la route du Caire, dans le deſſein, diſoit-il toujours, de m'aller préſenter à ſon ami & de dégager ſa parole.

Il y avoit déja pluſieurs jours que nous étions en marche, lorſqu'en paſſant hier par cette plaine, nous apperçûmes le Négre qui habitoit ce Château. Nous le prîmes de loin pour une tour; & lorſqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que

ce fût un homme. Il tira ſon large cimetere, & ſomma le Pirate de ſe rendre priſonnier avec tous ſes eſclaves & la Dame qu'il conduiſoit. Le Corſaire avoit du courage; & ſecondé de tous ſes eſclaves qui promirent de lui être fideles, il attaqua le Négre. Le combat dura long-tems; mais enfin le Pirate tomba ſous les coups de ſon ennemi, auſſi-bien que tous ſes eſclaves, qui aimerent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le Négre m'emmena dans ce Château, où il apporta le corps du Pirate qu'il mangea à ſon ſouper. Sur la fin de cet horrible repas il me dit, voyant que je ne faiſois que pleurer: Jeune Dame, diſpoſe-toi à combler mes deſirs, au lieu de t'affliger ainſi: cede de bonne grace à la néceſſité: je te donne juſqu'à demain à faire tes réflexions: que je te revoye toute conſolée de tes malheurs, & ravie d'être reſervée à mon lit. En achevant ces paroles, il me conduiſit lui-même dans une chambre, & ſe coucha dans la ſienne, après avoir fermé lui même toutes les portes du Château. Il les a ouvertes ce matin, & refermées auſſi-tôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin; mais il faut qu'ils lui ſoient échappés, puiſqu'il revenoit ſeul & ſans leurs dépouilles, lorſque vous l'avez attaqué.

La Princeſſe n'eut pas plûtôt achevé le récit de ſes avantures, que Codadad lui

témoigna qu'il étoit vivement touché de ſes malheurs : Mais, Madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre deſormais tranquillement. Les fils du Roi de Harran vous offrent un aſyle dans la Cour de leur pere ; acceptez-le de grace ; vous y ſerez chérie de ce Prince, & reſpectée de tout le monde ; & ſi vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, ſouffrez que je vous la préſente, & que je vous épouſe devant tous ces Princes ; qu'ils ſoient témoins de notre engagement. La Princeſſe y conſentit ; & dès le jour même ce mariage ſe fit dans le Château, où ils trouverent toutes ſortes de proviſions : les cuiſines étoient pleines de viandes & d'autres mets, dont le Négre avoit coutume de ſe nourrir lorſqu'il étoit raſſaſié de chair humaine. Il y avoit auſſi beaucoup de fruits, tous excellens dans leurs eſpeces, & pour comble de délices, une grande quantiité de liqueurs & vins exquis.

Ils ſe mirent tous à table ; & après avoir bien mangé & bien bû, ils emporterent tout le reſte des proviſions, & ſortirent du Château dans le deſſein de ſe rendre à la Cour du Roi de Harran. Ils marcherent pluſieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvoient trouver ; & ils n'étoient plus qu'à une journée de Harran, lorſque s'étant arrêtés & achevant de boire leur vin comme gens qui ne

ſe ſoucioient plus de le ménager, Codadad prit la parole: Princes, dit-il, c'eſt trop long-tems vous cacher qui je ſuis; vous voyez votre frere Codadad: je dois le jour auſſi-bien que vous au Roi de Harran. Le Prince de Samarie m'a élevé, & la Princeſſe Pirouzé eſt ma mere. Madame, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Princeſſe de Deryabar, pardon ſi je vous ai fait auſſi un myſtere de ma naiſſance. Peut-être qu'en vous la découvrant plûtôt, j'aurois prévenu quelques réflexions deſagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pû faire faire. Non, Seigneur, lui répondit la Princeſſe, les ſentimens que vous m'avez d'abord inſpirés, ſe ſont fortifiés de moment en moment; & pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas beſoin de cette origine que vous me découvrez.

Les Princes féliciterent Codadad ſur ſa naiſſance, & lui en témognerent beaucoup de joie; mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien-aiſes, leur haine pour un ſi aimable frere ne fit que s'augmenter. Ils s'aſſemblerent la nuit, & ſe retirerent dans un lieu écarté, pendant que Codadad & la Princeſſe ſa femme goûtoient ſous leur tente la douceur du ſommeil. Ces ingrats, ces envieux freres oubliant que ſans le courageux fils de Pirouzé ils ſeroient tous devenus la proie du Négre, réſolurent entre eux de l'aſſaſſiner. Nous n'avons point d'au-

tre parti à prendre, dit l'un de ces méchans : dès que le Roi ſçaura que cet étranger qu'il aime tant eſt ſon fils, & qu'il a eu aſſez de force pour terraſſer lui ſeul un Géant que nous n'avons pû vaincre tous enſemble, il l'accablera de careſſes, il lui donnera mille louanges, & le déclarera ſon héritier au mépris de tous ſes autres fils, qui ſeront obligés de ſe proſterner devant leur frere & de lui obéir. A ces paroles il en ajoûta d'autres qui firent tant d'impreſſion ſur tous ces eſprits jaloux, qu'ils allerent ſur le champ trouver Codadad endormi. Ils le percerent de mille coups de poignard ; & le laiſſant ſans ſentiment dans les bras de la Princeſſe, ils partirent pour ſe rendre à la Ville de Harran, où ils arriverent le lendemain.

Leur arrivée cauſa d'autant plus de joie au Roi leur pere, qu'il deſeſpéroit de les revoir. Il leur demanda la cauſe de leur retatdement ; mais ils ſe garderent bien de la lui dire : ils ne firent aucune mention du Négre ni de Codadad, & dirent ſeulement que n'ayant pû réſiſter à la curioſité de voir le pays, ils s'étoient arrêtés dans quelques Villes voiſines.

Cependant Codadad noyé dans ſon ſang, & peu différent d'un homme mort, étoit ſous ſa tente avec la Princeſſe ſa femme, qui ne paroiſſoit guere moins à plaindre que lui. Elle rempliſſoit l'air de cris pi-

toyables : elles s'arrachoit les cheveux ; & mouillant de ſes larmes le corps de ſon mari : Ah, Codadad, s'écrioit-elle à tous momens, mon cher Codadad, eſt-ce toi que je vois prêt à paſſer chez les morts ! quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ! Croirai-je que ce ſont tes propres freres qui t'ont ſi impitoyablement déchiré, ces freres que ta valeur a ſauvés ? Non, ce ſont plûtôt des démons qui ſous des traits ſi chers ſont venus t'arracher la vie. Ah barbares, qui que vous ſoyez, avez-vous bien pû payer d'une ſi noire ingratitude le ſervice qu'il vous a rendu ? Mais pourquoi m'en prendre à tes freres, malheureux Codadad ? c'eſt à moi ſeule que je dois imputer ta mort : tu as voulu joindre ta deſtinée à la mienne ; & toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je ſuis ſortie du Palais de mon pere, s'eſt répandue ſur toi. O Ciel, qui m'avez condamnée à mener une vie errante & pleine de diſgraces, ſi vous ne vouliez pas que j'aye d'epoux, pourquoi ſouffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le tems que je commence à m'attacher à eux.

C'étoit par de ſemblables diſcours & de plus touchans encore, que la déplorable Princeſſe de Deryabar exprimoit ſa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvoit l'entendre. Il n'étoit pourtant

pas mort ; & ſa femme ayant pris garde qu'il reſpiroit encore, courut vers un gros bourg qu'elle apperçut dans la plaine, pour y chercher un Chirurgien. On lui en enſeigna un qui partit ſur le champ avec elle ; mais quand ils furent ſous la tente, ils n'y trouverent point Codadad ; ce qui leur fit juger que quelque bête ſauvage l'avoit emporté pour le dévorer. La Princeſſe recommença ſes plaintes & ſes lamentations de la maniere du monde la plus pitoyable. Le Chirurgien en fut attendri ; & ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyoit, il lui propoſa de retourner dans le bourg, & lui offrit ſa maiſon & ſes ſervices.

Elle ſe laiſſa entraîner : le Chirurgien l'emmena chez lui, & ſans ſçavoir encore qui elle étoit, la traita avec toute la conſidération & tout le reſpect imaginable. Il tâchoit par ſes diſcours de la conſoler : mais il avoit beau combattre ſa douleur ; il ne faiſoit que l'aigrir au lieu de la ſoulager. Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi de grace tous vos malheurs ; dites-moi de quel pays & de quelle condition vous êtes. Peut-être que je vous donnerai de bons conſeils quand je ſerai inſtruit de toutes les circonſtances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, ſans ſonger que l'on peut trouver des remedes aux maux les plus deſeſpérés.

Le Chirurgien parla avec tant d'éloquence, qu'il perſuada la Princeſſe : elle lui raconta toutes ſes avantures ; & lorſqu'elle en eut achevé le récit, le Chirurgien reprit la parole : Madame, dit-il, puiſque les choſes ſont ainſi, permettez-moi de vous repréſenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction ; vous devez plûtôt vous armer de conſtance, & faire ce que le nom & le devoir d'une épouſe exigent de vous ; vous devez venger votre mari. Je vais, ſi vous ſouhaitez, vous ſervir d'Ecuyer. Allons à la Cour du Roi de Harran. Ce Prince eſt bon & très-équitable : vous n'avez qu'à lui peindte avec de vives couleurs le traitement que le Prince Codadad a reçu de ſes freres, je ſuis perſuadé qu'il vous fera juſtice. Je cede à vos raiſons, répondit la Princeſſe : oui, je dois entreprendre la vengeance de Codadad ; & puiſque vous êtes aſſez obligeant & aſſez généreux pour vouloir m'accompagner, je ſuis prête à partir. Elle n'eut pas plûtôt pris cette réſolution, que le Chirurgien fit préparer deux chameaux ſur leſquels la Princeſſe & lui ſe mirent en chemin, & ſe rendirent à la Ville de Harran.

Ils allerent deſcendre au premier Caravanſérail qu'ils rencontrerent ; ils demanderent à l'hôte des nouvelles de la Cour. Elle eſt, leur dit-il, dans une aſſez grande inquiétude. Le Roi avoit un fils, qui com-

me un inconnu a demeuré près de lui fort long-temps, & l'on ne ſçait ce qu'eſt devenu ce jeune Prince. Une femme du Roi nommée Pirouzé en eſt la mere ; elle a fait faire mille perquiſitions qui ont été inutiles. Tout le monde eſt touché de la perte de ce Prince, car il avoit beaucoup de mérite. Le Roi a quarante-neuf autres fils, tous ſortis de meres différentes, mais il n'y en a pas-un qui ait aſſez de vertu pour conſoler le Roi de la mort de Codadad. Je dis de la mort, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'il vive encore, puiſqu'on ne l'a pû trouver, malgré toutes les recherches qu'on en en a faites.

Sur le rapport de l'hôte, le Chirurgien jugea que la Princeſſe Deryabar n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller ſe préſenter à Pirouzé ; mais cette démarche n'étoit pas ſans péril, & demandoit beaucoup de précautions. Il étoit à craindre que ſi les fils du Roi de Harran apprenoient l'arrivée & le deſſein de leur belle-ſœur, ils ne la fiſſent enlever avant qu'elle pût parler à la mere de Codadad. Le Chirurgien fit toutes ces réflexions, & ſe repréſenta ce qu'il riſquoit lui-même ; c'eſt pourquoi voulant ſe conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la Princeſſe de demeurer au Caravanſérail, pendant qu'il iroit au Palais reconnoître les chemins par où il pourroit ſûrement la faire parvenir juſqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la Ville, & marchoit vers le Palais comme un homme attiré ſeulement par la curioſité de voir la Cour, lorſqu'il apperçut une Dame montée ſur une mule richement harnachée : elle étoit ſuivie de pluſieurs Demoiſelles auſſi montées ſur des mules, & d'un très-grand nombre de Gardes & d'Eſclaves noirs. Tout le peuple ſe rangeoit en haye pour la voir paſſer, & la ſaluoit en ſe proſternant la face contre terre. Le Chirurgien la ſalua de la même maniere, & demanda enſuite à un Calender qui ſe trouva près de lui, ſi cette Dame étoit femme du Roi. Oui, frere, lui dit le Calender, c'eſt une de ſes femmes, & celle qui eſt la plus honorée & la plus chérie du peuple, parce qu'elle eſt la mere du Prince Codadad, dont vous devez avoir oui parler.

Le Chirurgien n'en voulut pos ſçavoir davantage : il ſuivit Pirouzé juſqu'à une Moſquée, où elle entra pour diſtribuer des aumônes, & aſſiſter aux prieres publiques que le Roi avoit ordonnées pour le retour de Codadad. Le peuple qui s'intéreſſoit extrêmement à la deſtinée de ce jeune Prince, couroit en foule joindre ſes vœux à ceux des Prêtres ; deſorte que la Moſquée étoit remplie de monde. Le Chirurgien fendit la preſſe, & s'avança juſqu'aux Gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prieres ; & lorſque cette Princeſſe ſortit, il aborda un

des Eſclaves, & lui dit à l'oreille: Frere, j'ai un ſecret important à révéler à la Princeſſe Pirouzé; ne pourrois-je point par votre moyen être introduit dans ſon appartement? Si ce ſecret, répondit l'Eſclave, regarde le Prince Codadad, j'oſe vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous ſouhaitez; mais ſi ce ſecret ne le regarde point, il eſt inutile que vous cherchiez à vous faire préſenter à la Princeſſe; car elle n'eſt occupée que de ſon fils, & elle ne veut point entendre parler d'autre choſe. Ce n'eſt que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le Chirurgien. Cela étant, dit l'Eſclave, vous n'avez qu'à nous ſuivre juſqu'au Palais, & vous lui parlerez bientôt.

Effectivement, lorſque Pirouzé fut retournée dans ſon appartement, cet Eſclave lui dit qu'un homme inconnu avoit quelque choſe d'important à lui communiquer, & que le Prince Codadad y étoit intéreſſé. Il n'eut pas plûtôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'Eſclave le fit auſſi-tôt entrer dans le cabinet de la Princeſſe, qui écarta toutes ſes femmes, à la réſerve de deux pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle apperçut le Chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avoit à lui annoncer. Madame, lui répondit le

Chirurgien

Chirurgien après s'être proſterné la face contre terre, j'ai une longue hiſtoire à vous raconter, & des choſes ſans doute qui vous ſurprendront. Alors il lui fit un détail de tout ce qui s'étoit paſſé entre Codadad & ſes freres; ce qu'elle écouta avec une attention avide: mais quand il vint à parler de l'aſſaſſinat, cette tendre mere, comme ſi elle ſe fût ſentie frapper des mêmes coups que ſon fils, tomba évanouie ſur un ſofa. Les deux femmes la ſecoururent promptement, & lui firent reprendre ſes eſprits: le Chirurgien continua ſon récit. Lorſqu'il eut achevé, cette Princeſſe lui dit: Allez retrouver la Princeſſe de Deryabar, & annoncez-lui de ma part que le Roi la reconnoîtra bientôt pour ſa belle-fille; & à votre égard, ſoyez perſuadé que vos ſervices ſeront bien récompenſés.

Après que le Chirurgien fut ſorti, Pirouzé demeura ſur le ſofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer; & s'attendriſſant au ſouvenir de Codadad: O mon fils, diſoit-elle, me voilà donc pour jamais privée de ta vûe! Lorſque je te laiſſai partir de Samarie pour venir dans cette Cour, & que je reçus tes adieux, hélas je ne croyois pas qu'une mort funeſte t'attendît loin de moi! O malheureux Codadad, pourquoi m'as-tu quittée! tu n'aurois pas à la vérité acquis tant de gloire, mais tu vivrois encore, & tu ne coûterois pas tant de pleurs à ta mere.

En disant ces paroles elle pleuroit amerement, & ses deux confidentes touchées de sa douleur mêloient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeoient comme à l'envi toutes trois, le Roi entra dans le cabinet; & les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé si elle avoit reçu de tristes nouvelles de Codadad. Ah, Seigneur, lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie; & pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture; car selon toutes les apparences, des bêtes sauvages l'ont dévoré. En même tems elle raconta tout ce que le Chirurgien lui avoit appris, & elle ne manqua pas de s'étendre sur la maniere cruelle dont Codadad avoit été assassiné par ses freres.

Le Roi ne donna pas le tems à Pirouzé d'achever son récit: il se sentit enflammé de colere; & cédant à son transport: Madame, dit-il à la Princesse, les perfides qui font couler vos larmes, & qui causent à leur pere une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtiment. En parlant ainsi, ce Prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étoient ses courtisans, & ceux d'entre le peuple qui avoient quelque priere à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paroître d'un air furieux: ils jugent qu'il est en colere contre son peuple; leurs cœurs sont glacés d'effroi.

Il monte ſur le trône ; & faiſant approcher ſon grand Viſir : Haſſan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner ; va toute-à-l'heure prendre mille Soldats de ma Garde, & arrête tous les Princes mes fils ; enferme-les dans la tour deſtinée à ſervir de priſon aux aſſaſſins, & que cela ſoit fait dans un moment. A cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étoient préſens frémirent ; & le grand Viſir, ſans répondre un ſeul mot, mit la main ſur ſa tête pour marquer qu'il étoit prêt d'obéir, & ſortit de la ſalle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il étoit fort ſurpris. Cependant le Roi renvoya les perſonnes qui venoient lui demander audience, & déclara que d'un mois il ne vouloit entendre parler d'aucune affaire. Il étoit encore dans la ſalle quand le Viſir revint. Hé bien, Viſir, lui dit ce Prince, tous mes fils ſont-ils dans la tour ? Oui, Sire, répondit le Miniſtre, vous êtes obéi. Ce n'eſt pas tout, reprit le Roi, j'ai encore un autre ordre à te donner : en diſant cela, il ſortit de la ſalle d'audience, & retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le Viſir qui le ſuivoit. Il demanda à cette Princeſſe où étoit logée la veuve de Codadad : les femmes de Pirouzé le dirent ; car le Chirurgien ne l'avoit point oublié dans ſon récit. Alors le Roi ſe tournant vers ſon Miniſtre : Va, lui dit-il, dans ce Caravanſérail, & amene ici une jeune Princeſſe qui y loge ; mais traite-

la avec tout le reſpect dû à une perſonne de ſon rang.

Le Viſir ne fut pas long-tems à faire ce qu'on lui ordonnoit : il monta à cheval avec tous les Emirs & les autres Courtiſans, & ſe rendit au Caravanſérail où étoit la Princeſſe de Deryabar, à laquelle il expoſa ſon ordre, & lui préſenta de la part du Roi une belle mule blanche qui avoit une ſelle & une bride d'or parſemée de rubis & d'émeraudes. Elle monta deſſus ; & au milieu de tous ces Seigneurs elle prit le chemin du Palais. Le Chirurgien l'accompagnoit auſſi montée ſur un beau cheval Tartare que le Viſir lui avoit fait donner. Tout le monde étoit aux fenêtres ou dans les rues, pour voir paſſer une ſi magnifique cavalcade ; & comme on répandoit que cette Princeſſe que l'on conduiſoit ſi pompeuſement à la Cour, étoit femme de Codadad, ce ne fut qu'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie, qui ſe ſeroient ſans doute tournés en gémiſſemens, ſi l'on avoit ſçu la triſte avanture de ce jeune Prince, tant il étoit aimé de tout le monde.

La Princeſſe de Deryabar trouva le Roi qui l'attendoit à la porte du Palais pour la recevoir : il la prit par la main, & la conduiſit à l'appartement de Pirouzé, où il ſe paſſa une ſcène fort touchante. La femme de Codadad ſentit renouveller ſon affliction à la vûe du pere & de la mere de ſon

mari, comme le pere & la mere ne purent voir l'épouſe de leur fils, ſans en être fort agités. Elle ſe jetta aux pieds du Roi; & après les avoir baignés de larmes, elle fut ſaiſie d'une ſi vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'étoit pas dans un état moins déplorable; elle paroiſſoit pénétrée de ſes déplaiſirs; & le Roi frappé de ces objets touchans, s'abandonna à ſa propre foibleſſe. Ces trois perſonnes confondant leurs ſoupirs & leurs pleurs, garderent quelque tems un ſilence auſſi tendre que pitoyable. Enfin la Princeſſe Deryabar étant revenue de ſon accablement, raconta l'avanture du Château & le malheur de Codadad; enſuite elle demanda juſtice de la trahiſon des Princes. Oui, Madame, lui dit le Roi, ces ingrats périront: mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le ſupplice de ſes freres ne révolte pas mes ſujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laiſſons pas de lui rendre les derniers devoirs. A ces mots il s'adreſſa à ſon Viſir, & lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine, au milieu de laquelle la ville de Harran eſt bâtie; & cependant il donna dans ſon Palais un très-bel appartement à la Princeſſe de Deryabar, qu'il reconnut pour ſa belle-fille.

Haſſan fit travailler avec tant de dili-

gence & employa tant d'Ouvriers, qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva deſſous un tombeau ſur lequel étoit une figure qui repréſentoit Codadad. Auſſi tôt que l'ouvrage fut achevé, le Roi ordonna des prieres, & marqua un jour pour les obſeques de ſon fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la Ville ſe répandirent dans la plaine, pour voir la cérémonie qui ſe fit de cette maniere. Le Roi ſuivi de ſon Viſir & des principaux Seigneurs de ſa Cour, marcha vers le dôme; & quand il y fut arrivé, il entra, & s'aſſit avec eux ſur des tapis de pied de ſatin noir, à fleurs d'or: enſuite une groſſe troupe de Gardes à cheval, la tête baſſe & les yeux à demi fermés, s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois, gardant un profond ſilence; mais à la troiſieme, ils s'arrêterent devant la porte, & dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix: *O Prince, fils du Roi, ſi nous pouvions apporter quelque ſoulagement à ton mal, par le tranchant de nos cimeteres, & par la valeur humaine, nous te ferions voir la lumiere: mais le Roi des Rois a commandé, & l'Ange de la mort a obéi.* A ces mots, ils ſe retirerent pour faire place à cent vieillards qui étoient tous montés ſur des mules noires, & qui portoient de longues barbes blanches.

C'étoit des ſolitaires, qui pendant le

cours de leur vie ſe tenoient cachés dans des grottes : ils ne ſe montroient jamais aux yeux des hommes, que pour aſſiſter aux obſeques des Rois de Harran & des Princes de ſa Maiſon. Ces vénérables perſonnages portoient ſur leur tête chacun un gros livre qu'ils tenoient d'une main ; ils firent tous trois fois le tour du dôme ſans rien dire : enſuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots : *O Prince, que pouvons-nous faire pour toi ? ſi par la priere ou par la ſcience on pouvoit te rendre la vie, nous frotterions nos barbes blanches à tes pieds, & nous reciterions des oraiſons : mais le Roi de l'Univers t'a enlevé pour jamais.*

Ces vieillards, après avoir ainſi parlé, s'éloignerent du dôme ; & auſſi-tôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approcherent : elles montoient chacune un petit cheval blanc ; elles étoient ſans voiles, & portoient des corbeilles d'or pleines de toutes ſortes de pierres précieuſes : elles tournerent auſſi trois fois autour du dôme ; & s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, & dit : *O Prince autrefois ſi beau, quel ſecours peux-tu attendre de nous ? ſi nous pouvions te ranimer par nos attraits, nous nous rendrions tes eſclaves : mais tu n'es plus ſenſible à la beauté, & tu n'as plus beſoin de nous.*

Les jeunes filles s'étant retirées, le Roi & ſes Courtiſans ſe leverent, & firent trois

fois le tour de la repréſentation ; puis le Roi prenant la parole, dit : *O mon cher fils, lumiere de mes yeux, je t'ai donc perdu pour toujours!* Il accompagna ces mots de ſoupirs, & arroſa le tombeau de ſes larmes. Les Courtiſans pleurerent à ſon exemple ; enſuite on ferma la porte du dôme, & tout le monde retourna à la Ville. Le lendemain on fit des prieres publiques dans les Moſquées, & on les continua huit jours de ſuite. Le neuviéme, le Roi réſolut de faire couper la tête aux Princes ſes fils. Tout le peuple indigné du traitement qu'ils avoient fait au Prince Codadad, ſembloit attendre impatiemment leur ſupplice. On commença à dreſſer des échafauds : mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre tems ; parce que tout-à-coup on apprit que les Princes voiſins qui avoient déja fait la guerre au Roi de Harran, s'avançoient avec des troupes plus nombreuſes que la premiere fois, & qu'ils n'étoient pas même fort éloignés de la Ville. Il y avoit déja long-tems qu'on ſçavoit qu'ils ſe préparoient à faire la guerre, mais on ne s'étoit point allarmé de leurs préparatifs. Cetre nouvelle cauſa une conſternation générale, & fournit une occaſion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce Prince s'étoit ſignalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. Ah, diſoient-ils, ſi le généreux Codadad vivoit encore,

encore, nous nous mettrions peu en peine de ces Princes qui viennent nous surprendre. Cependant le Roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, leve du monde à la hâte, forme une armée assez considérable; & trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort & marche au-devant d'eux: les ennemis de leur côté ayant appris par leurs coureurs que le Roi de Harran s'avançoit pour les combattre, s'arrêterent dans une plaine, & mirent leur armée en bataille.

Le Roi ne les eut pas plûtôt apperçûs, qu'il range aussi & dispose ses troupes au combat: il fait sonner la charge, & attaque avec une extrême vigueur: on lui résiste de même: il se répand de part & d'autre beaucoup de sang, & la victoire demeure longtems incertaine. Mais enfin elle alloit se déclarer pour les ennemis du Roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre alloient l'envelopper, lorsqu'on vit paroître dans la plaine une grosse troupe de Cavaliers qui s'approchoient des combattans en bon ordre. La vûe de ces nouveaux Soldats étonna les deux partis, qui ne sçavoient ce qu'ils en devoient penser. Mais ils ne demeurerent pas long tems dans l'incertitude: ces Cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du Roi de Harran, & les chargerent avec tant de furie, qu'ils les

mirent d'abord en desordre, & bientôt en déroute. Ils n'en demeurerent pas là : ils les poursuivirent vivement, & les taillerent en pieces presque tous.

Le Roi de Harran qui avoit observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'étoit passé, avoit admiré l'audace de ces Cavaliers dont le secours inopiné venoit de déterminer la victoire en sa faveur. Il avoit surtout été charmé de leur Chef, qu'il avoit vû combattre avec une valeur extrême ; il souhaitoit de sçavoir le nom de ce Héros généreux. Impatient de le voir & de le remercier, il cherche à le joindre : il s'apperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux Princes s'approchent ; & le Roi de Harran reconnoissant Codadad dans ce brave guerrier qui venoit de le secourir ou plûtôt de battre ses ennemis, il demeura immobile de surprise & de joie. Seigneur, lui dit Codadad, vous avez sujet sans doute d'être étonné de voir paroître tout-à-coup devant votre Majesté un homme que vous croyiez peut-être sans vie. Je le serois si le Ciel ne m'avoit pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. Ah, mon fils, s'écria le Roi, est-il bien possible que vous me soyez rendu ? hélas je desespérois de vous revoir ! En disant cela, il tendit les bras au jeune Prince, qui se livra à un embrassement si doux.

Je sçai tout, mon fils, reprit le Roi,

après l'avoir tenu long-tems embraſſé. Je ſçai de quel prix vos freres ont payé le ſervice que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du Négre ; mais vous ſerez vengé dès demain. Cependant allons au Palais ; votre mere, à qui vous avez coûté tant de pleurs, m'attend pour ſe réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis : quelle joie nous lui cauſerons en lui apprenant que ma victoire eſt votre ouvrage ! Seigneur, dit Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pû être inſtruit de l'avanture du Château ? quelqu'un de mes freres pouſſé par ſes remords vous l'auroit-il avoué ? Non, répondit le Roi, c'eſt la Princeſſe de Deryabar qui nous a informés de toutes choſes ; car elle eſt venue dans mon Palais, & elle n'y eſt venue que pour me demander juſtice du crime de vos freres. Codadad fut tranſporté de joie, en apprenant que la Princeſſe ſa femme étoit à la Cour. Allons, Seigneur, s'écria-t-il avec tranſport, allons trouver ma mere qui nous attend ; je brûle d'impatience d'eſſuyer ſes larmes, auſſi-bien que celles de la Princeſſe de Deryabar.

Le Roi reprit auſſi tôt le chemin de la Ville avec ſon armée qu'il congédia : il rentra victorieux dans ſon Palais, aux acclamations du Peuple qui le ſuivoit en foule, en priant le Ciel de prolonger ſes années, & portant juſqu'au Ciel le nom de Coda-

dad. Ces deux Princes trouverent Pirouzé & ſa belle-fille qui attendoient le Roi pour le féliciter : mais on ne peut exprimer tous les tranſports de joie dont elles furent agitées, lorſqu'elles virent le jeune Prince qui l'accompagnoit. Ce furent des embraſſemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avoient déja répandues pour lui. Après que ces quatre perſonnes eurent cedé à tous les mouvemens que le ſang & l'amour leur inſpiroient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il étoit encore vivant.

Il répondit qu'un payſan monté ſur une mule, étant entré par hazard dans la tente où il étoit évanoui, le voyant ſeul & percé de coups, l'avoit attaché ſur la mule & conduit à ſa maiſon, & que là il avoit appliqué ſur ſes bleſſures certaines herbes mâchées qui l'avoient rétabli en peu de jours. Lorſque je me ſentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le payſan, & lui donnai tous les diamans que j'avois. Je m'approchai enſuite de la Ville de Harran ; mais ayant appris ſur la route que quelques Princes voiſins avoient aſſemblé des troupes & venoient fondre ſur les ſujets du Roi, je me ſuis fait connoître dans les Villages, & j'excitai le zele de ſes peuples à prendre ſa défenſe. J'armai un grand nombre de jeunes gens ; & me mettant à leur tête, je ſuis arrivé dans le tems que les deux armées étoient aux mains.

Quand il eut achevé de parler, le Roi dit : Rendons graces à Dieu de ce qu'il a conſervé Codadad ; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer périſſent aujourd'hui. Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats & tout méchans qu'ils ſont, ſongez qu'ils ſont formés de votre ſang. Ce ſont mes freres, je leur pardonne leur crime, & je vous demande grace pour eux. Ces nobles ſentimens arracherent des larmes au Roi, qui fit aſſembler le peuple, & déclara Codadad ſon heritier. Il ordonna enſuite qu'on fît venir les Princes priſonniers qui étoient tous chargés de fer : le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes, & les embraſſa tous les uns après les autres, d'auſſi bon cœur qu'il avoit fait dans la cour du Château du Negre. Le Peuple fut charmé du naturel de Codadad, & lui donna mille applaudiſſemens. Enſuite on combla de biens le Chirurgien, pour reconnoître les ſervices qu'il avoit rendus à la Princeſſe de Deryabar.

Fin du quatriéme Volume.

104649